

JOËL OLLIVIER

Le Choix de Silla

Cycle d'Alimar



Du même auteur

Dans le cycle d'Alimar

Les coeurs jumeaux d'Alimar

Le treizième oeuf

à paraître

à paraître

*Vous pouvez joindre l'auteur à l'adresse suivante :
joel.ollivier@cycledalimar.org ou le rejoindre sur son site
<http://cycledalimar.org>*

Paru en 2006

Cette création est mise à disposition selon le Contrat Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.



REMERCIEMENTS

Je remercie particulièrement Jeannine, pour sa foi inébranlable, Nicolaz pour la magnifique illustration de la couverture, Cédric pour ses 100 pages de traduction en breton et Loïc pour tout ce qu'il a pu me répéter sept fois ainsi que pour le reste que j'ai donc oublié.

Je remercie tous ceux qui m'ont aidé et encouragé. Ceux qui m'ont rassuré. Ceux qui ont corrigé les 398275 fautes d'orthographe. Ceux qui m'ont éclairé de leurs critiques constructives. Tous ceux qui d'une façon ou d'une autre m'ont accordé un peu de temps et d'attention. Par ordre d'extraction des lobes de mon cerveau spongieux :

Hélène O., Hélène C., Hélène M., Christine, Françoise, Fabrice, Odile, Claire, Adrien, Jean-Luc, Jean-Pi, Phiippe, Anna, Marie et Jean, Lucie, Thibault, Bernez, Gérard, Glen, Jaoua, Divi, ainsi que quelques autres qui sont restés coincés dans un méandre récalcitrant.

Le Choix de Silla

PROLOGUE

Le sol pavé des arcades est froid. Comme tous les mages, Débyan se déplace pieds nus, car le Chiwah vient de la terre. Le Chiwah c'est la force vitale. Comme la sève nourrit la plante, le Chiwah apporte au mage sa puissance... en tout cas, c'est ce qu'on lui a appris. Il marche vite. Par moments même, il trotte. Il n'a pas l'habitude de se presser ; ici on n'est jamais pressé. Pourquoi le serait-t-on ? Ici on se contente de vivre et de travailler, travailler pour cultiver ses dons.

Ça, des dons il en a : on le lui a assez rabâché. Il est un des élus, comme ils disent ! Un élu ? C'est quoi un élu ? Il y a peu cette notion lui semblait évidente, maintenant elle lui semble absurde. Et pourtant que s'est-il passé pour que tout bascule dans sa tête ? Il a presque vingt ans, et, aussi loin qu'il se souvienne, il a toujours vécu ici, à Bercigore. Avant de voler de ses propres ailes et goûter enfin à la vraie vie, celle du dehors, il lui faudrait attendre encore au moins dix années. Non, pas question. Que Silla les emporte, ces foutus dons ! Débyan

veut voir la ville, les arbres, les grands animaux à quatre pattes, l'océan immense. Il veut voir des gens aussi, oui plein de gens, et par dessus tout, il veut voir... des femmes !

Ici, on ne parle pas des femmes. La femme est l'ennemi de la concentration, donc c'est l'ennemi du mage. Pourtant les femmes, on ne peut pas vraiment les éviter complètement. D'ailleurs, même à Bercigore, on en croise quelques spécimens. Il faut bien s'habituer pour le jour où l'on sortira d'ici afin de se mettre au service d'un seigneur. Ici les femmes sont sélectionnées, triées sur le volet : il faut qu'elles soient vieilles et moches, c'est Falamar qui le lui a dit.

Falamar c'est son ami. Lui aussi, il est vieux et moche. Il a au moins cent ans. Il en sait des choses. Lui, il va et il vient comme il veut : c'est un mage, mais aussi un guérisseur. Il sort régulièrement pour cueillir les plantes qui soignent. Falamar dit qu'il a visité la grande forêt. Les lions le laissent tranquille... alors que normalement il dévorent tout le monde. Oui, mais Falamar a une parade. Et cette parade, Débyan sait ce que c'est.

Il fait nuit. La lune, presque pleine, éclaire la cour intérieure d'une lumière blanche et froide. Tout le monde dort à cette heure-ci. Débyan est pressé. Il monte un escalier de dalles lisses et s'engage dans le couloir interminable qui mène à la pièce du fond. C'est là que Falamar l'attend, dans la salle de cérémonie. Il y a longtemps que la porte est verrouillée, Débyan n'a jamais vu personne rentrer là-dedans. Personne ne sait exactement ce qu'il y a derrière ces murs couverts de caractères gravés à demi-effacés par le temps. Les

mosaïques qui tapissent le couloir du sol au plafond, délivrent un message abscons. C'est joli, mais on n'y comprend rien, bien avancé... Ça dit peut-être : « Danger, retiens ta main pauvre fou, n'ouvre pas cette porte qui garde prisonnières les sept légions maudites de Sargace, dieu des morts » ou au contraire : « Entre et goûte aux mille délices du festin éternel de Cyriaque, dieu de la joie ». Peut-être aussi que ça dit tout simplement « grrublizz tubchlabichout lagouzi ! » ce qui expliquerait pourquoi on n'y comprend rien.

Le jeune mage se trouve maintenant devant l'imposante porte de chêne foncé. Sa surface est sculptée de motifs mystérieux. Ses lourdes ferrures sont ternies, mais ne laissent apparaître aucune trace de rouille. Sans une hésitation, Débyan pousse la porte, elle s'ouvre sans protester. Le jeune homme lâche un cri de surprise.

– Silla !

– Illa, illa, illa, illa, illa, répond l'écho.

Il eut été plus convenable de s'exclamer « Par Silla ». Dans l'univers clos où Débyan évolue depuis sa plus tendre enfance, on ne dispose que de peu de vocabulaire pour exprimer sa surprise, sa colère ou sa joie. Les nuances revêtent une importance particulière. Ici, toute la finesse réside dans l'omission du « par » : « Par Silla » eut sollicité la protection divine tandis que, dépouillé de sa préposition protocolaire, ce « Silla » solitaire émane de la catégorie des lourds blasphèmes où il réside en compagnie de jurons musclés, tels que le puissant « épine de chardon » - quand on marche pieds nus, les épines ne sont pas les bienvenues – ou encore du terrible « fiente de kalao » - volatile redouté pour ses

déjections particulièrement coriaces qui laissent sur les chapeaux réglementaires des traces indélébiles.

La salle est immense et complètement vide. Un tapis de poussière recouvre un sol composé de grandes dalles métalliques. Les murs aussi semblent tapissés de plaques métalliques, question décoration il y a mieux : toute la fantaisie est restée coincée dans le couloir. La pièce est cylindrique. Agrippé au mur, un escalier monte en spirale vers un dôme composé de vitraux dont la crasse laisse pénétrer, par endroits, des pinceaux de lumière lunaire. L'escalier se termine par une plate-forme qui conduit à une nacelle suspendue, très loin au dessus du vide, par des chaînes suspectes. Tête en arrière, bouche ouverte, Débyan regarde vers le dôme. Allongé dans la nacelle, il y a Falamar. Débyan ne distingue que sa longue chevelure blanche qui pend dans le vide, mais il sait que c'est son ami.

Il se précipite dans l'escalier et gravit les premiers échelons quatre à quatre, mais bien vite il ralentit, puis se met à marcher. Il doit même se résoudre à faire une pause à mi-hauteur pour reprendre son souffle, sa condition physique n'est pas à la hauteur de l'épreuve. Le jeune homme atteint enfin le sommet. Il se traîne jusqu'au bord de la plate-forme et risque un regard vers le sol. Le vertige lui tourne la tête. Son estomac se noue. Cinq bons pas¹ le séparent encore du vieux mage. Il n'a pas le choix. Débyan ferme les paupières et laisse sa respiration reprendre un rythme régulier. Après quelques instants sa concentration est suffisante. Il rouvre les yeux. Lentement, il quitte le sol. Lentement, il glisse en ligne

1 La mesure de distance la plus utilisée dans cette partie du monde est le pas. Il correspond approximativement à la distance parcourue par un homme de taille moyenne lorsqu'il fait un pas.

droite au-dessus du vide. D'en bas, la nacelle semblait minuscule, en réalité, elle est assez spacieuse et relativement stable. Il se pose à côté de son ami. En évitant tout geste brusque, il s'assoit en tailleur. Comme chaque fois qu'il fait appel à ses pouvoirs mentaux, il lui faut récupérer, c'est le prix à payer.

Falamar le regarde. Paisiblement, il articule de sa voix de vieillard :

– Je suis content que tu sois venu, Débyan, mais tu as l'air fatigué, si fatigué...

I

La vérité est dans l'œil du dragon.

*(Précepte premier du livre des recommandations -
Bercigore)*

1

25^{ème} jour du mois² de Chabana

Le soleil n'était pas encore levé, mais les premières lueurs de l'aube éclairaient déjà le ciel au-dessus de la grande plaine, donnant aux nuages effilochés une teinte d'un fort beau violet. Il faisait froid.

2 Le mois de Chabana est le 2^{ème} mois du calendrier nordiste. Il suit le mois de Cyriaque et précède celui de Silla (en année régulière comme en année irrégulière). Les mois suivent le cycle lunaire. Ils comptent chacun 29 jours. En année irrégulière un mois est rajouté pour que le premier mois de l'année concorde avec la première lune de printemps.

Deux hommes se trouvaient là, adossés aux fortifications qui, à l'est, délimitent Sarlin, la « ville borgne ».

On l'appelle ainsi parce qu'aucune fenêtre, aucune porte, aucune issue ne s'ouvre à l'est. L'œil unique de Sarlin scrute vers l'ouest à la recherche des navires marchands qui contournent les terres sauvages en provenance de Nérolois ou Furlon. Ils font escale ici pour y refaire leurs provisions d'eau et de nourriture. L'embouchure du fleuve Durgorn, offre un mouillage confortable pour procéder aux inévitables réparations. Les équipages éprouvés par la périple en profitent pour faire le plein de cervoise et de maladies sexuellement transmissibles.

Même si elle conserve avec les territoires du nord des relations ambiguës, Sarlin est de fait une ville franche : elle n'appartient à aucun royaume. Le seigneur Corbane préside aux affaires de la cité depuis son château situé face à la mer. Il ne tient sa légitimité que de la force de son armée : mille hommes bien entraînés qui protègent les habitants de la région contre les pirates, seule menace réelle connue à ce jour, ou du moins reconnue, car il arrive que le fleuve charrie les cadavres de créatures monstrueuses à demi dévorés par les crocodiles. Mais pour cela il faut laisser faire Formical, le dieu de la nature³, c'est lui qui garde les êtres de la forêt. Attention cependant, Formical est susceptible, il exige qu'on lui fasse confiance, c'est pourquoi il n'y a à l'est que des fortifications vierges de toute ouverture.

3 Nature : désigne ce qui existe indépendamment de l'être humain et, dans une large mesure, lui échappe. Dans l'esprit des Sarlinois et celui de leurs cousins nordistes, l'idée de nature est associée, plus ou moins confusément, à celle de danger.

Un mur de pierres prolonge les remparts et serpente à travers les terres fertiles depuis le Durgorn au nord, jusqu'à l'océan au Sud. Ici la muraille s'élève très haut au dessus du sol, mais au delà de la ville, elle n'est plus qu'une limite symbolique aisément franchissable, une mise en garde pour quiconque se sentirait de taille à affronter les dangers du monde des maudits.

De temps à autre un désespéré ou un fou saute cette barrière dérisoire et se précipite vers la forêt qui barre l'horizon lointain, là-bas, de l'autre côté de la grande plaine : cette étendue monotone semée de hautes herbes jaunies que les vents balaient inlassablement. Cependant, pour gagner le privilège de poser les yeux sur les créatures sanguinaires qui peuplent ces lieux maléfiques, il ne suffit pas d'être dépressif ou dérangé, il faut aussi être sportif⁴ ! La plaine sert, en effet, de refuge à une bande de lions qui se nourrissent des restes que leur procurent les villageois. A l'occasion, si la prison de Sarlin se trouve surpeuplée, un malandrin maladroit peut être invité à améliorer l'ordinaire des grands fauves. Cette innocente coutume assure un apport calorique appréciable qui contribue au bien-être animal et représente un moyen de lutte efficace contre la petite délinquance. La population vénère ces lions qu'elle considère comme les gardiens de la cité. En réalité tout dresseur averti remarquerait au premier coup d'œil qu'ils sont trop gras et bien incapables de défendre la ville contre tout monstre digne de ce nom.

4 Sportif : qualificatif initialement utilisé par les paysans sarlinois pour désigner le corps d'un poulet auquel on a coupé la tête et qui court sans but. Par analogie, il est utilisé par les mêmes paysans pour se moquer des jeunes bourgeois de la ville qui, désœuvrés, se livrent à des activités physiques sans autre but que celui de passer le temps.

Pourtant, ce jour là, malgré les lions qui rôdaient, malgré le froid, malgré le spectacle féerique du jour qui se levait sur la plaine assoupie : Broncos dormait.

Débyan le regarda avec un sentiment complexe fait d'exaspération et de satisfaction mêlée.

– C'est vraiment un mastard, murmura-t-il.

Mastard est un terme qui désigne ces brutes épaisses qui accompagnent les mages. Plus ou moins dégrossis, mais toujours très robustes, ils sont en général recrutés dans les campagnes dès leur plus jeune âge. Ils sont ensuite plus dressés qu'élevés. Tout en les maintenant dans un état d'ignorance presque total, on s'attache à développer leurs qualités naturelles : robustesse et obéissance. Les mages ont besoin de la compagnie des mastards pour une raison principale : l'exercice de leur art les laisse généralement épuisés, ratatinés, amorphes, aussi vifs qu'un oeil de merlu sur l'étal d'un poissonnier. Quand ils sont dans cet état, il leur est indispensable de pouvoir compter sur la collaboration d'une créature qui saura les extraire à la vindicte de leurs ennemis et les transporter dans un endroit où ils pourront récupérer tranquillement. D'autre part ils doivent éviter qu'un autre mage, un brin vicelard, ne soit en mesure de retourner contre eux leurs propres serviteurs. Or plus un esprit est frustré, plus il est réfractaire à la magie. Compte tenu du niveau de ses préoccupations, un mastard est peu réceptif aux hallucinations ou à la suggestion. Si l'on pouvait lire dans ses pensées, on risquerait tout au plus d'y dénicher une côte de sanglier ou une chopine de cervoise tiède.

Si les mages de haut rang s'entourent volontiers d'une horde de mastards, Débyan se contentait de

Broncos. Pouvoir compter sur le concours de cet unique spécimen ronflant dans l'herbe humide, une fine pellicule de rosée en guise de couverture, était déjà une aubaine, une faveur que Silla lui avait accordée deux jours auparavant :

23^{ème} jour du mois de Chabana

Dans le cadre miteux d'une taverne des bas-quartiers de Sarlin, Broncos dilapidait sans joie son dernier écu : la vie n'est pas simple pour un déserteur. Il avait décidé de boire pour oublier. Son entreprise était déjà un réel succès quand une voix tonitruante vint ajouter au désordre qui semblait pourtant jusque-là insurpassable.

- Dix écus à celui qui pourra me battre en combat loyal !

L'homme en imposait, plus par sa carrure que par une taille somme toute relativement moyenne. Ses vêtements de cuir brun laissaient deviner une puissante musculature. Son cou était si large qu'il était difficile de distinguer où il se terminait et où commençait son crâne complètement chauve. Son visage portait les stigmates de nombreux affrontements. Il s'agissait sans nul doute d'un cogneur.

Le cogneur gagne sa vie en proposant, à qui voudra tenter sa chance, un combat « loyal ». Pour exercer sa noble activité, il écume des lieux plus ou moins bien fréquentés, en général des endroits où l'on boit, car seule une profonde bêtise ou une bonne dose de cervoise peut pousser un homme normalement constitué à défier un tel adversaire. Il est rare qu'un cogneur soit vaincu. S'il se débrouille bien, il peut se bâtir une réputation et ensuite

espérer représenter sa ville dans des combats qui lui rapporteraient beaucoup d'argent. Le tavernier ne rémunère pas l'artiste, il assure par contre la mise de départ. Le premier volontaire ne paie pas, les suivants versent chacun un écu au cogneur pour goûter au plaisir de perdre quelques dents. Celui qui accepte de se battre le premier s'adjuge le périlleux privilège de jauger la bête : son rival est alors frais et d'autant plus motivé que sa bourse est encore vide. Ces combats attirent de nombreux badauds et contribuent à créer une ambiance chaleureuse. Ils se déroulent à mains nues. Le cogneur agit avec discernement, même s'il doit gagner, il sait qu'il ne doit pas massacrer les bons clients. Ceux-là s'en tireront en général avec une arcade ouverte ou un nez cassé. Les mauvais payeurs ont, en revanche, plus de soucis à se faire.

Broncos, à travers les brumes de l'ivresse, constata que s'offrait à lui une chance de gagner facilement de quoi envisager l'avenir avec sérénité. Ce fut avec une joie de vivre retrouvée qu'il se leva pour aller, sans tarder, aplâtrer le belliqueux moucheron qui le défiait. Après avoir au passage renversé une table, il se planta résolument devant celui qui l'avait arraché à sa somnolence et bredouilla quelques mots qu'il ne comprit pas lui-même. Peu importait. Ses intentions étaient claires. Son adversaire le jaugea du regard et le classa immédiatement dans la catégorie des très bons clients. Il constata aussi que Broncos le dépassait de plus d'une tête ce qui le mit dans une situation embarrassante. Devait-il frapper fort ou frapper très fort ? Cruel dilemme auquel il s'arracha pour éviter une bonne grosse baffe qui se dirigeait vers sa joue à la vitesse de l'herbe qui pousse. Il se baissa pour l'esquiver mais le geste de Broncos était si ample et si lent

qu'il faillit bien se relever trop tôt. Entraîné par son élan et trahi par la cervoise frelatée, le géant s'effondra lourdement sur le sol couvert de sciure. Le cogneur, sûr de son fait, se pencha sur sa victime, l'empoigna par le col et lui administra son direct mou spécial bon client. Mauvaise intuition ! Broncos, anesthésié par l'alcool, ne ressentit qu'un vague picotement à la mâchoire. Il saisit son adversaire enfin immobile par la nuque, l'attira vers lui et l'assomma proprement d'un magnifique coup de tête. Satisfait, il émit un genre de beuglement victorieux, et plus surprenant, parvint péniblement à se relever. Il saisit d'une main le pied gauche de son adversaire et le traîna nonchalamment vers le comptoir pour réclamer son dû au tavernier. Malheureusement, la distance était bien trop grande. Il oublia en route le but de son périple et bifurqua vers la sortie en traînant toujours derrière lui l'infortuné cogneur. Une fois dehors, il parcourut quelques dizaines de pas jusqu'à un tas de foin providentiel où il s'effondra, endormi.

Attablé dans l'ombre, Débyan avait assisté à la scène. Il gagna le comptoir et s'adressa à l'aubergiste :

– Mon serviteur a gagné dix écus, je viens les prendre.

Sa voix était claire. Il portait la robe des mages de Bercigore. Teniel, le tavernier, ne chercha même pas à discuter, on ne discute pas avec un maître de l'invisible. Débyan saisit la bourse et sortit à son tour. Le tenancier le regarda s'éloigner avec inquiétude. Il était plutôt rare qu'un mage s'attarde dans son établissement, il ne savait même pas qu'on les laissait sortir si jeunes ! Et surtout, que pouvait faire celui-ci, à la nuit tombée, dans un endroit aussi malfamé ? Il n'allait sûrement pas le lui

demander. Qu'il s'en aille, c'est tout ce qu'il souhaitait. Aussitôt l'aubergiste regretta cette pensée, il brassa l'air devant lui comme si ce geste pouvait dissiper les idées compromettantes. Le mage ne se retourna pas, il sortit et ferma la porte. Le tenancier souffla de soulagement et se servit un verre de tord-boyau. Sacrée soirée !

2

23^{ème} jour du mois de Chabana

Pendant ce temps, à Bercigore, l'ambiance était plus glaciale qu'une nuit d'hiver. Les recherches avaient duré toute la journée et une partie de la nuit. Qui aurait pensé à chercher dans l'ancienne salle de cérémonie ? C'était pourtant là qu'on avait retrouvé le corps inerte de ce vieil excentrique de Falamar. Par contre pas de trace de Débyan, ou plutôt si, des tas de traces sur le sol poussiéreux, au pied de l'escalier en spirale.

Pourquoi toute cette mise en scène ? Par où s'était-il enfui ? Pourquoi Falamar ? Pourquoi Débyan ?! Autant de questions que personne n'avait osé poser à voix haute, ni même chuchoter, car Bolzoc était là. Il se tenait au centre de la pièce, raide et silencieux, indifférent aux regards des curieux qui l'observaient en gardant leurs distances.

L'archimage ne sortait qu'exceptionnellement des sous-sols d'où il dirigeait son établissement d'une main de fer. La plupart des pensionnaires de Bercigore ne l'avaient jamais vu, mais tous le craignaient. Les plus folles

rumeurs couraient à son sujet : certains avaient ouï dire qu'il vivait depuis plusieurs siècles, d'autres prétendaient que ses pouvoirs étaient sans limite, d'autres enfin qu'il se nourrissait des âmes des mages de Bercigore. Il était vrai que de temps à autre on déplorait d'étranges disparitions.

Quoi qu'il en fut, personne n'aurait pu imaginer ce qui venait de se produire. Et pourtant, seul sous l'immense dôme de verre, Bolzoc grimaçait derrière son masque impassible. Il savait.

3

24^{ème} jour du mois de Chabana

Au petit matin, Broncos fut réveillé par des tam-tams⁵ qui jouaient dans sa tête. Il ouvrit un œil et jugea plus prudent de patienter quelques instants avant de s'occuper du second. Quelques informations supplémentaires lui parvinrent de façon anarchique : le soleil brille, ça sent le foin humide, envie de vomir, par tous les lupanars de Cyriaque, mon menton ! Il se redressa sur son séant et massa l'endroit où le cogneur avait frappé quelques heures plus tôt. Il fit un effort pour se souvenir du déroulement de la soirée, mais de larges zones d'ombre subsistaient dans son emploi du temps de la veille. Il avait bu, et rebu, ça oui, mais après ? Tant pis, de toute façon, quelle importance ?

Il se tourna et farfouilla dans la paille pour en

5 Tam-tam : instrument à percussion d'origine inconnue utilisé par l'armée nordiste pour la transmission de messages codés.

extraire les affaires qu'il avait cachées là avant de rentrer dans la taverne.

Les armes sont interdites dans les tavernes, ce qui permet de fidéliser la clientèle en évitant la concurrence du fossoyeur. Le colosse posa devant lui un objet long enroulé dans un morceau de toile de jute. Il déballa avec soin une hache d'arme à double tranchant d'un acier blanc étincelant, pas le genre d'outil destiné à couper du bois ou dépecer le gibier. Son manche en bois finement ouvragé se terminait par une petite massue très lisse, couleur ivoire. Ainsi disposée, celle-ci représentait un contre-poids parfait étendant l'usage de l'arme, mais l'alourdissait du même coup, à un tel point, que son maniement s'en trouvait réservé à des guerriers d'une force exceptionnelle. Il s'agissait visiblement d'une arme de grande valeur et de grande qualité, le ciselage du manche en particulier en faisait une véritable œuvre d'art. Toutes choses qui échappèrent totalement à Débyan.

- Bonjour, je me nomme Débyan, je suis mage.

La voix juvénile fit bondir Broncos. Il se retrouva sur ses pieds, l'arme à la main, hagard. Plus efficace que toutes les infusions de bonne femme, l'effet de surprise avait chassé les tam-tams et rendu au géant sa lucidité. Il inspecta l'intrus avec incrédulité. Sa présence était aussi incongrue que celle d'un chihuahua dans une horde de loups. Il était assis en tailleur près de la meule de foin. Ses vêtements étaient sans aucun doute ceux que portent les mages de Bercigore, mais il était bien trop jeune pour se promener seul dans un coin aussi malfamé. Quel âge pouvait-il avoir, quinze ans, peut-être plus. Un gamin !

Broncos déglutit. S'il avait eu la bouche pleine de

farine, ça n'aurait pas été pire : on servait vraiment de la cervoise de contrebande dans cette infâme gargote. Le géant ouvrit la bouche pour répondre, il ne réussit qu'à produire un borborygme pitoyable. Curieusement cette réponse minimale sembla convenir au gamin. Il lui tendit un sac et dit :

– Le tavernier m'a remis pour toi cette bourse, elle contient dix écus d'or.

Il lui parlait doucement, un peu comme à un débile. Broncos vérifia le contenu du sac. Il se demandait bien ce qui poussait ce filou de Teniel à se montrer si généreux à son égard. Mais dans le fond, sa picrate était tellement infâme qu'il n'aurait été que justice qu'il payât ses clients pour la boire ! Le jeune mage continua :

– Bien que provisoirement démuni, je cherche un serviteur pour m'accompagner vers l'est, par delà la grande forêt.

Broncos ne put s'empêcher de sourire tellement l'offre semblait insensée. Il réussit cependant à se contenir, il avait tout de même, probablement affaire à un mage de haut rang. L'école de Bercigore avait excellente réputation et son nom à lui seul imposait le respect. On lui demandait donc de servir de mastard. Le géant avait côtoyé les plus grands des grands de ce monde, il savait bien ce que signifiait ce terme. On lui proposait de jouer le rôle d'une de ces brutes sans cervelle ! Cette perspective eut pour effet d'achever de le déprimer : il était vraiment au fond du trou. Son attention fut attirée par un autre homme qui dormait d'un sommeil profond au beau milieu du chemin. Il fit un geste du menton en sa direction. Débyan, un peu surpris, tourna son regard vers

le dormeur :

– Oh, lui ! C'est le lutteur que vous avez défait en combat loyal hier au soir, à la taverne.

Le brouillard se dissipa dans l'esprit du colosse. Il retrouva instantanément la mémoire de ses exploits de la veille. Tout en passant la main sur son menton, il fit quelques pas en direction du cogneur cogné. Après une courte pause de réflexion, il se pencha vers l'homme, le saisit par le col et lui allongea un direct puissant, avant de lui glisser un écu dans l'unique poche de son gilet de cuir brun. Le pauvre homme fit l'étrange et douloureuse expérience de se réveiller et se rendormir dans le même instant.

Broncos reporta son attention sur le jeune homme qui prétendait être mage. Mage ou pas, que risquait-il à l'accompagner ? Avait-il d'ailleurs encore quelque chose à perdre ? S'il restait à Sarlin, il serait repris tôt ou tard et tout était préférable à embarquer de nouveau sur un navire quel qu'il fut. Après tout, ce gamin était peut-être un signe du destin, un envoyé de Chabana. Alors, soit, il jouerait les primitifs, du moins pour quelque temps. Il se tourna vers Débyan et hocha la tête en signe d'accord. Ce dernier se leva, visiblement comblé. Pour un peu, il aurait applaudi.

– Il nous faut faire quelques provisions, dit il. Nous partons cette nuit.

4

24^{ème} jour du mois de Chabana

A Bercigore, la nuit avait été courte.

De retour dans son sous-sol, Bolzoc ne décolérait pas.

– Vérole, pourriture, vermine ! Il n'avait pas le droit ! Il était à moi, à moi, à moi !

Incapable de contenir plus longtemps sa fureur, il saisit un gobelet en étain et le jeta violemment contre la porte condamnant l'entrée de son domaine. Le récipient frappa le battant avant de rouler sur les dalles de pierre dans un bruit métallique. Sur sa lancée, l'archimage poussa un cri de rage et renversa une table de chêne massif. Son dos protesta immédiatement en lui infligeant une douleur lombaire qui lui arracha un gémissement, lequel se mua en un hurlement de panique quand il constata que le meuble avait renversé un chandelier sur les tentures sensées améliorer l'esthétique de ces appartements lugubres. Il étouffa fébrilement le feu naissant et sa colère par la même occasion.

Il s'affala sur une chaise. Il repoussa son masque et passa une main dans ses cheveux grisonnants. Il regrettait à présent ce mouvement d'humeur. Il devait se ménager d'autant plus maintenant, qu'une partie de son capital santé venait de filer dans la nature. Ce vieux filou de Falamar l'avait bien possédé. Vieux, cette idée lui arracha malgré tout un sourire, vieux ! Il prononça ce mot plusieurs fois puis partit d'un rire hystérique qui emplit la pièce de l'écho de sa folie avant de s'arrêter aussi

brusquement qu'il avait commencé.

Machinalement, Bolzoc amorça un geste du poing, mais son bras resta suspendu : la table gisait à l'envers près de lui. Par la seule force de son esprit, et sans paraître fournir le moindre effort de concentration, il remit le meuble sur ses pieds. Il contempla son œuvre et resta pensif un moment, puis lentement il se leva, rajusta son masque et tourna son visage de cire vers la porte fermée. Près de celle-ci pendait une boule de métal accrochée à un cordon tressé. Il la fixa de façon intense. La boule commença à se balancer, actionnant une clochette de l'autre côté de la porte. Quelques instants plus tard, Phybro pénétra dans la pièce d'un pas hésitant.

Les battants s'écartèrent, laissant pénétrer deux autres mages que le vacarme avait alertés.

– Vous nous avez appelés, maître ? S'inquiéta le premier tout en gardant les yeux rivés au sol.

– Débyan m'appartient, répondit Bolzoc d'une voix sans timbre. Retrouvez le, je le veux vivant et indemne.

Colo et Phybro n'en demandèrent pas plus et s'en allèrent aussi vite qu'ils étaient venus.

Durant une bonne partie de la journée, Broncos et Débyan avaient parcouru la ville pour acheter des vivres et quelques équipements. Il étaient maintenant les heureux propriétaires de deux magnifiques couvertures vert pomme, d'un arc et de flèches, d'une corde, d'une outre provisoirement remplie de vin, mais qui leur servirait ultérieurement à transporter de l'eau, d'une peau d'un animal qui restait à déterminer, mais qui semblait relativement étanche et les protégerait de la pluie. Débyan avait également acquis pour une somme rondelette une carte de la région, dont la fiabilité semblait inversement proportionnelle au prix. Broncos avait laissé son compagnon régler ces menus achats avec la prime qu'il avait gagnée à la sueur de son front ou plutôt grâce à son pouvoir de percussion. Le jeune mage avait réparti équitablement leurs diverses acquisitions : il porterait la carte, Broncos se chargerait du reste.

Le couple ne passait pas inaperçu. Depuis le matin, le colosse n'avait pas prononcé le moindre mot. Jouant à fond son rôle de brute épaisse, il s'était exprimé uniquement par grognements. Petit à petit, il avait même amélioré son jeu, voûtant les épaules, adoptant une démarche simiesque, dévorant sa nourriture en produisant une grande variété de bruits de succion. Cette étrange régression aurait du alerter le jeune mage, mais celui-ci semblait vraiment d'une naïveté de nouveau né. Pris au jeu, le géant s'amusait énormément. Il éprouva même une espèce de plaisir masochiste à laisser son compagnon dilapider sa petite fortune.

Le soir venu, ils avaient franchi le mur fixant la limite entre la relative sécurité de Sarlin et les terres inconnues de l'est.

Ils avaient fait une sieste à l'ombre des remparts en attendant un moment plus propice pour traverser discrètement la plaine. De jour, ils auraient couru le risque de se faire repérer par les bandes de gamins qui flânaient habituellement près du mur, dans l'espoir d'apercevoir au loin les silhouettes familières des fauves supposés protéger la ville. Débyan s'était réveillé comme prévu au milieu de la nuit, mais contrairement à ce qu'il avait espéré, le temps était couvert et la lune se trouvait masquée par une épaisse couche de nuages. On n'y voyait pas à deux pas. Allez affronter une bande de lions dans des conditions pareilles ! Débyan avait donc décidé d'attendre le petit matin pour gagner la forêt. Comme son mastard tout neuf ne semblait pas en avoir besoin, il s'emmitoufla dans les deux magnifiques couvertures, ce qui ne l'empêcha pas, néanmoins, de grelotter jusqu'à l'aurore.

- Debout, mon serviteur ! Le jour se lève, rassemblons nos affaires et mettons nous en marche.

Broncos s'étira en baillant. Il fixa le jeune mage et répondit :

- Et pour aller où ?

Cette question produisit sur Débyan l'effet d'un direct au menton. Comment se pouvait-il que cet homme qui, hier encore, semblait incapable d'aligner deux mots, ni même un d'ailleurs, parlât aujourd'hui avec cet air si sûr de lui ? Les questions se bouscuaient dans sa tête et

les mots dans sa bouche :

– Mais... que... mais qui tu... vous... enfin je... je pensais que tu étais, euh...

– Un gros ahuri, comme ces balourds que vous appelez mastards ?

– ...différent, finit Débyan.

– C'est comme ça, désolé de ne pas être... différent.

Ces regrets un brin moqueurs ne rendirent pas à Débyan sa sérénité. Le premier moment de stupeur digéré, le jeune mage prit conscience qu'il se trouvait à nouveau seul pour affronter son destin.

– Oh non, c'est pas vrai, se lamenta-t-il en soupirant, les yeux aux ciel, les deux mains croisées sur la nuque, dans une attitude de découragement qui eut pour effet principal de mettre son chapeau de travers.

Broncos, satisfait d'avoir remis les choses en place, reprit d'une voix qui se voulait rassurante.

– Allons, ne t'affole pas mon garçon. Je n'ai pas dit que j'allais te laisser tomber, de plus je ne sais pas ce que tu espères trouver de l'autre côté de la plaine, mais je pourrais bien t'être plus utile qu'une armée de mastards.

Il fit une pause, se frotta le menton puis reprit d'un ton calme qui contrastait avec la fébrilité de son interlocuteur :

– Pourtant avant de décider si je t'accompagne, il va falloir qu'on mette quelques petites choses au clair et pour commencer j'aimerais bien savoir d'où tu sors.

– Comment ça, d'où je sors ? Mais je suis un mage de l'école de Bercigore, répondit le jeune mage en écartant les bras pour laisser apprécier sa longue robe mauve.

– Bon, ça je veux bien le croire, mais tu es bien trop jeune pour te balader tout seul dans la nature, et sans le sou par dessus le marché.

Le jeune mage sentait plus ou moins confusément qu'il n'était pas prudent de divulguer son identité, après un temps d'hésitation, il tenta une contre-attaque.

– Et vous, qui êtes-vous pour vouloir traverser la plaine ?

Voyant que la conversation risquait de s'enliser, Broncos changea de sujet :

– D'accord, restons en là pour le moment, une chose est sûre pourtant, si tu veux survivre dans la forêt, tu auras besoin de mon aide. Par contre moi, quel intérêt aurais-je à te suivre ?

– Et bien, pour commencer je peux te faire traverser la plaine.

– Admettons, mais il y a d'autres moyens : on peut contourner la plaine et ses lions par le fleuve au nord ou par l'océan au sud.

– La forêt est le seul endroit où l'on ne nous suivra pas.

Broncos réfléchit quelques instants.

– Soit, on traverse la plaine, mais par quel sortilège espères-tu nous amener de l'autre côté ?

– J'ai un truc, répondit Débyan avec un grand sourire.

Il fouilla dans une bourse qu'il gardait nouée à sa ceinture et en sortit un petit sifflet de bois.

– Tu penses que les lions apprécient la musique, ironisa Broncos.

– Ce sifflet produit un son que les hommes n'entendent pas mais qui éloigne les lions.

– Qu'est ce que tu me chantes là ? Je sais que ta magie est impuissante face aux animaux.

– C'est la magie des petits hommes de la forêt qui habite le sifflet. C'est un cadeau de Falam... de mon ami... d'un ami.

– Et tu l'as déjà testée sur un lion ?

Broncos fixait le jeune mage droit dans les yeux.

– Oui, répondit Débyan en essayant de se donner une contenance.

– Tu mens aussi mal que la hache du bourreau, garçon.

Ses épaules s'affaissèrent et Débyan déclara un ton plus bas :

– Je l'ai testé sur des.. sur un chien, un petit.

Broncos ne répondit pas, il regardait son compagnon avec consternation.

– De toute façon, je traverse quand même, reprit Débyan en retrouvant d'un coup toute sa fougue.

– D'accord, reprit Broncos, surpris et même plutôt admiratif devant tant de détermination. Tu vas jusqu'au milieu de la plaine en jouant ton petit air et si Sargace ne veut pas de ta peau alors reviens me chercher et par Chabana je te suivrai !

Débyan se leva sans un mot et se dirigea d'un pas hésitant vers le milieu de la plaine.

Couché parmi les hautes herbes, un gros lion à l'élégante crinière bailla, faisant au passage apprécier une parfaite dentition. A l'approche du jeune mage, il se redressa un peu. De ses yeux marrons il suivit la fine silhouette dont la robe mauve flottait dans le vent. Signe d'une nervosité grandissante, sa queue se mit à chasser une mouche imaginaire. Comme répondant à un ordre du grand mâle, quelques lionnes entamèrent silencieusement un mouvement d'encerclement.

Colo était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, pas vraiment gros mais affublé d'une petite bedaine que camouflait parfaitement son ample robe de mage. Cet artifice ne relevait pas d'une quelconque recherche d'élégance vestimentaire, mais simplement d'un pur hasard. Colo ne portait que peu d'attention à son apparence. A l'exception d'une mèche qui lui tombait régulièrement devant l'oeil gauche, ses cheveux gras se trouvaient plus ou moins plaqués sur son crâne à l'abri d'un chapeau réglementaire. Encore un coup de chance dont aucune fille ne profiterait car, comme on l'enseigne à Bercigore : « La femme est l'ennemi de la concentration, donc la femme est l'ennemi du mage. ». Cette formule, il l'avait répétée un nombre incalculable de fois, en zozotant de sa voix trop aiguë, car pour Colo, il était inconcevable de s'écarter d'un poil de puce des principes fondamentaux de la matière qu'il enseignait à Bercigore : « la théorie du Chiwah ».

D'un point de vue technique, Colo, quoique disposant de plusieurs cordes à son arc, était ce que l'on nommait ici un « dictant », en d'autres termes : un spécialiste de la « suggestion », cette discipline qui consiste à utiliser la force vitale pour introduire dans l'esprit d'une personne une illusion, une pensée ou un sentiment. Il aurait été, par exemple, tout à fait à même d'insinuer dans l'esprit d'un sujet, l'idée de plonger dans le fleuve afin de profiter de la présence de ces aimables compagnons de baignade que sont les crocodiles.

Phybro n'était pas tout à fait du même genre que son

acolyte, un peu plus jeune, plus petit aussi. Ses long cheveux blonds et frisés s'échappaient de son chapeau pour tomber en cascade sur ses épaules. Il était lui plutôt du genre attentiste. Prudent, il abandonnait en général à son compère le soin de proposer des solutions, opportuniste il se montrait le cas échéant capable de facultés d'adaptation dont il était souvent le premier surpris. Toujours à l'affût des dernières innovations dans le domaine de la lévitation, son principal plaisir consistait à affiner sans relâche sa technique en la matière et d'en discuter inlassablement avec d'autres collègues eux aussi passionnés par le sujet. Il était par exemple capable de léviter la tête en bas ou en se touchant le bout de nez avec le pied droit, ce qui ne servait strictement à rien, mais qui le remplissait de l'inestimable satisfaction de se sentir à la pointe du progrès.

Colo et Phybro avaient fouiné dans tout Sarlin à la recherche de Débyan.

Leurs recherches s'étaient orientées en premier lieu vers le port, le pire eut été que Débyan s'embarque sur un navire en partance pour de lointaines contrées. A leur grand soulagement, ils apprirent que le seul bâtiment qui devait partir la veille, avait reporté son départ. Des pirates avaient été signalés au large par des pêcheurs. Aucun bateau n'avait donc levé l'ancre depuis cinq jours et aucun mage n'avait été surpris à traîner sur les quais. Tout au plus apprirent-ils qu'un soldat du nom de Broncos avait été porté manquant au départ de l'escorteur le « Belliqueux », une semaine plus tôt. Colo enregistra la nouvelle à tout hasard, Colo, de toute façon, enregistrerait tout ce qui passait à portée de ses neurones, son cerveau était un fabuleux entrepôts de tout un bric-à-brac

d'informations, dont une très faible part lui servirait un jour.

Les deux compères poursuivirent leur enquête au Nord de la ville. Il y avait là un petit embarcadère, seul endroit d'où l'on pouvait, moyennant finances, se faire conduire sur l'autre rive du fleuve Durgorn. Quelques pêcheurs traînaient là en général, pour essayer de grappiller de quoi améliorer leur quotidien. Aucun n'avait entendu dire qu'un mage eût traversé ces jours-ci, pas même ce vieux fou de Falamar qu'ils voyaient de temps à autre. Les clients étant plutôt rares et à plus forte raison les mages. Cette piste donc, elle non plus ne menait nulle part.

Colo et Phybros en conclurent que le fugitif se trouvait encore dans Sarlin, sans doute dans le quartier commerçant où il pouvait espérer trouver de quoi manger et un abri pour la nuit. Ils interrogèrent une grande quantité de passants, de camelots, de marchands. Ils questionnèrent même un lutteur bien mal en point, intarissable sur la difficulté d'exercer de nos jours un métier honnête. Mais ce dernier déclara n'avoir vu aucun jeune homme portant le costume des mages de Bercigore. L'hypothèse, que Débyan eut pu troquer ses habits contre une tenue moins voyante, ne les effleura même pas, tant cette supposition leur semblait saugrenue. Non seulement ces vêtements leur semblaient naturels, mais surtout ils leur procuraient cette harmonie de mauves, source de la sérénité nécessaire à l'exercice de leur art.

L'après-midi touchait à sa fin, quand ils échouèrent dans la taverne peu recommandable d'un dénommé Téniel. Comme, de la journée, ils n'avaient pris aucun repos, il décidèrent qu'il était temps de faire une pause.

La taverne était plutôt sombre, la lumière ne pénétrait dans la grande salle carrée que par la porte ouverte et une unique fenêtre. Plus tard dans la soirée la femme du tavernier monterait sur les tables pour disposer quelques bougies sur les deux roues de charrette suspendues en guise de chandeliers aux épaisses poutres du plafond. Face à l'entrée, un bar en bois longeait le mur du fond. Disposés au hasard le long de celui-ci, une dizaine de rondins grossièrement taillés faisaient office de tabourets. Chacune parallèles à l'un des autres murs, trois grandes tables encadraient une sorte d'arène. Celle-ci était matérialisée par une couche de sciure décrivant un cercle approximatif sur le sol en terre battue. Pour éviter qu'ils ne puissent servir de projectiles lors d'éventuelles bagarres, les bancs étaient fixés aux tables. Bientôt, les clients commenceraient à affluer, mais pour l'instant, seules cinq personnes se trouvaient attablées : les deux brutes que Téniel employaient pour faire régner dans son établissement un calme relatif, une danseuse accompagnée d'un vieux musicien et un homme au crâne rasé occupé à se restaurer.

Quand Colo franchit le seuil, son regard fut attiré par deux planches de bois peintes. Il s'agissait de mises en garde destinées aux analphabètes, c'est à dire à la quasi-totalité de la clientèle. Sur la première on pouvait voir un homme en poignardant un autre, suivi d'une tête de lion se léchant les babines. Il fallait comprendre : « Celui qui tue un client sera livré en pâture aux lions ! ». Le deuxième représentait un homme procurant du plaisir à une jolie femme fort peu vêtue, une tête de lion venait la aussi compléter le tableau. Bien que la demoiselle ne semblât pas mécontente de son sort, il fallait interpréter le message de la façon suivante : « Celui qui viole une

danseuse sera livré en pâture aux lions ! ». Autant la première œuvre avait été bâclée, autant la seconde semblait avoir été réalisée avec soin. Elle connaissait d'ailleurs, auprès de la clientèle, un vif succès.

Colo fut pris par surprise. Constatant que l'iconographie locale le troublait plus qu'il n'aurait osé se l'avouer, il détourna vivement la tête et entama une lente litanie :

– La femme est l'ennemi du mage, la femme est l'ennemi du mage, la femme est l'ennemi du mage...

La scène n'avait pas échappé au chauve qui éclata d'un rire sonore. Colo, vexé, le fixa dans les yeux avec défi. L'homme cessa immédiatement de rire et se leva d'un bond. Ce que venait de faire Colo était grave et il le savait. Les deux videurs quittèrent immédiatement leurs tabourets et s'interposèrent fort à propos. Le tavernier fit un signe, la danseuse gagna le centre de la piste et se mit à danser sur la musique lancinante que jouait le vieillard. Colo rejoignit son compère qui s'était assis dos au mur de l'autre côté de la piste. Il lui glissa quelques mots à voix basse. Téniel servit une tournée générale, l'incident était clos.

Pourtant, tout en continuant à marmonner, une mèche de cheveux gras s'échappant de son chapeau, le mage fixait celui qui l'avait humilié. Dans son esprit se formait une image, celle d'un homme en poignardant un autre. Simultanément cette même image s'imposât à l'homme chauve, il dodelina de la tête comme pour chasser cette idée, mais l'image devenait chaque instant plus réelle, la musique se mêlait à son rire hystérique et la rage l'envahit, il leva la tête et vit Colo qui l'observait.

Instantanément il prit le couteau à pain et se précipita vers le mage. Il fit deux pas puis buta sur un obstacle invisible. Phybros sourit. L'instant d'après les deux brutes de Téniel désarmaient l'agresseur. Ce matin, les lions mangeraient du chauve...

Le tavernier n'était pas dupe, il ne désirait qu'une seule chose, que ces deux oiseaux de malheur quittent les lieux. Il s'approcha de leur table et s'excusa :

– Que messeigneurs pardonnent ce regrettable incident, ce pauvre fou sera puni comme il se doit, puis-je vous offrir quelque chose pour vous faire oublier ce désagrément ?

– Un renseignement, répondit Colo, sans même daigner jeter un regard à son interlocuteur.

– Oui, bien sûr ! Que cherchez vous ? Des femmes, de l'herbe qui rend heureux, un bon assassin, des pierres précieuses...

– Un mage, coupa Colo, nous cherchons un jeune mage.

– Un mage, oui, j'en ai vu un hier soir ! Il portait une robe et un chapeau tout comme les vôtres, mais il était bien plus jeune. Il accompagnait un colosse, un b...

Encore une fois Colo interrompit Téniel que la nervosité rendait volubile.

– Un colosse, dis-tu ?

– Oui, un bon client, d'ailleurs, enfin, pas si bon que ça, il m'a quand même coûté plus qu'il ne m'a rapporté.

– Sais-tu s'ils envisageaient de quitter Sarlin ?

– Ils ne m'ont rien dit, mais je les ai vus passer plusieurs fois dans la journée, visiblement, ils s'apprêtaient à passer quelques nuits à la belle étoile.

Sans ajouter un mot, Colo se leva et gagna la sortie suivi par son acolyte. Il fit quelques pas à l'extérieur puis, s'arrêta l'air pensif. Il rebroussa chemin vers la taverne. Téniel, en le voyant revenir, faillit s'étouffer avec le tord boyau qu'il venait de se servir. Le mage se saisit du tableau représentant la scène « romantique », le fit disparaître dans les pans de sa large robe, puis partit pour de bon.

7

De retour à Bercigore, Colo commença par mettre son acquisition en lieu sûr, puis se dirigea vers les sous-sols, en compagnie de Phibro, pour faire son rapport au mage noir. Celui-ci écouta calmement ses deux sbires. La situation était limpide : le fuyard avait préparé sa fuite de longue date, mais malencontreusement pour lui, le bateau qu'il devait prendre avait été bloqué au port. Sachant qu'il allait être repris s'il ne quittait pas la ville, il avait décidé de gagner la forêt avec l'aide d'un complice.

Bolzoc sourit en se frottant les mains, les mouches avaient changé d'âne, il avait maintenant l'initiative. Il fallait donc préparer une riposte.

8

Débyan avait déjà parcouru la moitié de la distance qui le séparait du milieu de la plaine. Sa démarche était mal assurée, ses jambes flageolaient un peu, mais il continuait à avancer. Il faisait des petits pas rapides, la tête baissée, il jetait autour de lui des regards en coin, un peu comme s'il avait voulu passer devant un gros chien sans éveiller son attention.

Broncos, lui, n'en revenait pas. Il n'aurait jamais cru que le jeune mage irait aussi loin. Dans un premier temps, il avait feint l'indifférence et ramassé l'équipement jugeant qu'il n'était pas prudent de traîner ici. Puis, il s'était mis à observer la scène en dansant d'un pied sur l'autre. Une partie de lui-même disait « Ce n'est pas ton affaire » et l'autre lui criait « Tu ne peux pas laisser ce gamin se faire dévorer ! ».

Les félins manoeuvraient avec savoir-faire, la retraite était coupée. Débyan décida qu'il était temps de tester la magie des petits hommes des bois. Il porta le sifflet à ses lèvres et souffla de bon cœur. Aucun son ne sortit, mais l'effet sur les lionnes fut immédiat. Un peu comme un gros chat jouant avec une balle, l'animal le plus proche fit un saut de cabri, puis il rebroussa chemin,

en jetant par dessus son épaule des regards courroucés. Les autres félins firent de même et le cercle s'agrandit d'une façon si harmonieuse qu'on eut dit une chorégraphie préparée avec soin. Débyan reprit un peu d'assurance mais constata que si le cercle s'était élargi, les animaux ne s'étaient pas dispersés. Il essaya de se déplacer, mais les lionnes l'accompagnèrent en gardant leurs distances. Incapables de se faire à l'idée d'abandonner leur petit déjeuner, elles décrivaient à quelques dizaines de pas, des aller-retours nerveux, ponctués de petits rugissements contrariés. Le jeune mage réalisa que Broncos ne pourrait pas le rejoindre sans franchir le cordon que les bêtes avaient installé autour de lui.

Broncos assistait à la scène, médusé. Il s'approcha un peu du théâtre des opérations et, au risque d'attirer vers lui les lionnes, cria au jeune mage de traverser la plaine : les chasseurs abandonneraient leur gibier si celui-ci gagnait la forêt. C'était la seule solution et Débyan s'y résolut. En avançant vers les grands arbres, il déranga un lion à la crinière blanchâtre et la fourrure râpée. Quelque chose n'allait pas, le mage avait beau souffler dans son instrument, le vieux mâle ne semblait pas le moins du monde incommodé par la musique silencieuse. Débyan voulut en faire le tour, mais l'animal constatant la nervosité générale, comprit qu'il avait l'occasion, pour la première fois depuis bien longtemps, de se tailler « la part du lion ». Il se leva nonchalamment et s'avança vers son repas en ronronnant.

Le vieux lion était sourd comme un pot⁶.

6 Pot : dans cette expression il est fait référence au pot traditionnel sarlinois, sorte de chaudron muni d'anses que l'on appelle oreilles qui servent à le suspendre au dessus du feu. Tout porte à croire que malgré ses oreilles le pot est sourd.

Le jeune mage ferma les yeux. Il tenta d'utiliser la force de son esprit pour soulever l'animal et le porter hors de son chemin. Malheureusement, il était trop fébrile et n'atteignit pas le niveau de concentration nécessaire à la réalisation de son projet. Le vieux lion était trop lourd. Son arrière train se souleva un peu néanmoins, ce qui lui donna une allure comique. Le but de Débyan n'était cependant pas de faire de l'humour, mais bien de sauver sa peau et son contenu. Comme le mage ne pouvait, en même temps siffler et se concentrer, quelques lionnes commencèrent à se rapprocher prudemment.

Broncos avait profité de la diversion créée par son compagnon pour traverser la plaine. Il l'observait maintenant depuis les premiers arbres de la grande forêt. Il s'en voulait d'avoir tergiversé. Cette fois-ci, par Chabana, il se comporterait en guerrier ! Il se débarrassa de son équipement, saisit fermement son arme, et, sans plus attendre fonça en hurlant sur la horde de lions.

Le son du cor salua sa bravoure.

Les lions levèrent aussitôt la tête. Reconnaisant un appel familial, ils abandonnèrent leur proie pour se précipiter vers les remparts de Sarlin. Quant au vieux lion, penaud, l'arrière train en suspension, voyant qui plus est un fou hurlant se précipiter vers lui une hache à la main, il décida lui aussi d'abandonner la partie.

Sans trop comprendre ce qui se passait, les deux fuyards s'enfoncèrent dans la forêt sans demander leur reste.

Le son du cor se tut. En offrande aux gardiens de la plaine, deux bourreaux encagoulés précipitèrent un

chauve du haut des fortifications. « Celui qui tue un client sera livré en pâture aux lions » pensa Ténitel en reprenant le chemin de sa taverne. « Pour le même prix, il aurait mieux fait de violer la danseuse ».

II

***Le dernier client a souvent besoin d'un coup de
pied au cul pour sortir,***

mais l'air frais lui fait du bien.

(Teniel - aubergiste à Sarlin)

1

25^{ème} jour du mois de Chabana

Cette nuit là, Bolzoc n'avait pas dormit. Pourtant, il détestait se malmener ainsi : toujours couché tôt, jamais d'excès, on pouvait dire qu'il prenait un soin jaloux de sa personne. C'eût été dommage de compromettre stupidement ses perspectives de longévité. De plus, il ne tenait pas particulièrement à précipiter le jour inévitable ou il devrait répondre de ses actes devant Silla. Les dieux

n'aiment pas qu'on s'invite à leur table. Maintenant, quoi qu'il en fut, il était trop tard pour revenir en arrière. Il fallait poursuivre cette fuite éternelle en avant, retrouver le traître pour reculer l'heure du jugement.

Durant toute la nuit, Bolzoc avait réfléchi à la meilleure façon de récupérer son bien, sans risquer de l'abîmer ou de se mettre lui-même en danger. Son rival disposait à coup sûr d'une grande maîtrise et d'une puissance honorable, mais ensemble, Colo et Phybros lui seraient supérieurs. Non, le problème était ailleurs, peut-être sous la forme de ce mastard bizarre surgi de nulle part ou plus sûrement de cette forêt inconnue, mystérieuse, hostile... Et puis, demain, ce serait le premier des cinq jours consacrés au « choix de Silla ». Sa présence ici serait indispensable, il devrait donc se résoudre à placer sa confiance dans ses deux plus fidèles lieutenants.

Sa décision prise, il se sentit mieux. Il pouvait à présent, comme tous les matins, s'adonner à son entraînement quotidien.

Bras tendus, les paumes des mains tournées vers le haut, il s'éleva raide et légèrement cambré vers la voûte du plafond. Deux chandeliers allumés se mirent à tourner en l'air autour de lui, faisant danser sur les murs des ombres démesurées. La lourde table et les chaises à leur tour vinrent rejoindre l'étrange balai. Les lourdes tentures se mirent à onduler en silence. Aucun mage à Bercigore, n'aurait pu imaginer un pouvoir aussi grand. Pourtant, la scène se poursuivit ainsi pendant un long moment. Les objets regagnèrent enfin leur place, et les pieds nus du mage reprirent contact avec le sol. Bolzoc ne prit pas la peine de récupérer, cela lui était inutile. Il se dirigea d'un

pas vif vers le fond de la pièce et inspecta son reflet dans un grand miroir encadré de bois de santal sculpté de motifs luxuriants. Contrairement à celle des autres mages, sa robe ainsi que son chapeau étaient noirs. Seule fantaisie dans ce costume austère, une corde bleue lui enserrait la taille. Il saisit un masque aux yeux vides qu'il plaça à contre-cœur sur son visage, il maudissait cet ustensile inconfortable dont il devait s'affubler.

Il arrêta de marmonner et appela ses serviteurs. Quelques instants plus tard, Phybros pénétra dans la pièce d'un pas hésitant.

- Où est Colo ? demanda sèchement Bolzoc.
- Il enseigne, maître, dois-je le faire appeler ?

Bolzoc baissa pensivement la tête, semblant regarder le sol avec intérêt, comme s'il eût soudain découvert sur une des dalles de pierre, un détail lui ayant échappé jusque là. En réalité le mage noir se moquait bien des motifs de son dallage.

- Non, répondit-il, non... non surtout pas, reprit-il plus bas comme pour lui-même. Phybros, mon petit, enchaîna-t-il plus doucement sur un ton presque mielleux, voudrais-tu me montrer cette façon insolite que tu as de léviter à reculons, tout en donnant l'impression d'avancer ?

Il retroussa ses lèvres pour découvrir deux rangées d'incisives blanches et parfaitement rangées. Nul n'aurait pu deviner qu'il s'agissait d'un sourire. Ce rictus produisit sur Phybros l'inverse de l'effet désiré, au lieu de se détendre le mage frisé se crispa.

Il essaya néanmoins de s'exécuter. Le résultat fut pitoyable.

Bolzoc, haussa un sourcil.

Phybro fit une seconde tentative. L'exécution était bien meilleure cette fois-ci et Bolzoc parut apprécier.

Enhardi, le mage blond se lâcha tout à fait, agrémentant la technique d'un déhanchement chaloupé et d'un roulement d'épaules du plus bel effet.

Bolzoc essaya maladroitement d'imiter son sbire qui, définitivement déchaîné ne lui prêtait plus aucune attention. Le mage noir après quelques tentatives infructueuses renonça, vexé.

Il poussa un cri guttural qui ramena Phybro sur terre brusquement, bouche bée, les yeux écarquillés.

– Fous le camp ! Va chercher Colo ! Tout de suite !
éructa Bolzoc, furieux.

L'autre ne se le fit pas dire deux fois et il quitta la pièce tête basse

2

A peine arrivé à l'abri des arbres, Débyan s'écroula sur le sol. Il avait fourni un effort intense et se sentait aussi vide que la bourse d'un miséreux. Il lui faudrait une

longue période de récupération pour éviter de traîner pendant plusieurs jours un gros mal de crâne. Par contre, il venait d'utiliser un pouvoir en situation réelle et ceci avait probablement augmenté sa puissance de façon sensible. « L'entraînement c'est indispensable, mais la nécessité c'est mille fois mieux ». Cela aussi, on le lui avait répété, presque autant peut-être que le petit couplet sur les nuisances féminines.

Broncos récupéra à la hâte son équipement, il avait déjà parcouru quelques pas quand il se rendit compte que son compagnon ne le suivait plus. Il rebroussa chemin en catastrophe et retrouva le jeune mage un peu plus loin, inconscient. Il le souleva sans effort apparent et le jeta sur son épaule sans ménagement, puis il s'enfonça à nouveau dans l'ombre des sous-bois.

La surface du sol était recouverte de hautes fougères. Le géant courrait droit devant sans réfléchir, sans même voir où il posait les pieds. La priorité était de s'éloigner au plus vite de la plaine. Il savait que les lions ne s'aventureraient pas en territoire inconnu et préféreraient la sécurité des hautes herbes de leur domaine. Plusieurs fois, il trébucha sur des branches mortes, mais il poursuivit obstinément sa course jusqu'à ce que ses poumons lui fassent comprendre qu'il était temps qu'il s'arrête pour reprendre son souffle. Il déposa alors son fardeau sur le sol, puis, plié en deux, les mains sur les genoux, il haleta bruyamment pendant un long moment. Épuisé, il se laissa finalement tomber sur le dos, les bras en croix, les yeux grand ouverts. Au-dessus de lui un vent léger agitait la cime des arbres, transformant leur feuilles en une myriade de petits papillons verts voletant capricieusement sur un fond de ciel bleu. Broncos se redressa et regarda

distraitement autour de lui.

Là où il s'était arrêté, les fougères avaient cédé la place à un tapis de mousse. L'endroit devait être humide. Il prêta l'oreille et distingua en effet comme le gargouillis d'un ruisseau. Il se leva en poussant un juron : ça faisait trop longtemps qu'il n'avait pas couru, pas facile sur un bateau. A présent il regrettait d'avoir, ces derniers temps, consacré plus d'énergie à étancher sa soif qu'à soigner son souffle. Il se dirigea vers le cours d'eau. Les galets crissèrent sous ses pas. Tout près de lui des feuilles bougèrent, mais il ne remarqua rien. Il s'accroupit et remplit sa gourde d'eau fraîche. Il en but quelques gorgées, puis se vida le reste sur la nuque et le visage. Fichtre, c'était plus tonifiant qu'un pichet de tord-boyaux. Par Chabana, il se sentait maintenant d'attaque pour traverser cette forêt, fusse-t-elle peuplée de dragons.

Trois yeux verts l'observaient dans l'ombre.

Broncos refit le plein de sa gourde puis s'inquiéta du sort de son compagnon d'aventure. Ce dernier s'était redressé. Adossé à une souche moussue, il avait visiblement entamé une période de relaxation. Le géant savait que les mages devaient récupérer après l'effort. Il jugea préférable de ne pas le déranger. Il s'assit lui aussi et décida de monter la garde en attendant. Après tout, n'étaient-ils pas ici dans le monde des maudits ? Monter la garde... Ah, ah, ah ! La bonne blague !

Un peu plus loin quelques fougères bougèrent, sans doute le vent ou un rat.

Phybro ne perdit pas de temps. Sa petite mésaventure l'avait tellement secoué, qu'il négligea même de léviter contre le mur des arcades, comme il en avait l'habitude. Il n'avait plus qu'une idée en tête : foncer chercher Colo dans la salle des novices et le ramener au plus vite à son maître pour calmer sa colère.

Pendant ce temps Colo enseignait, dehors, dans un coin ombragé des jardins.

A Bercigore, l'enseignement se pratiquait fréquemment à l'extérieur quand le temps le permettait.

C'était un grand jour pour le jeune Valok : son premier cours sous l'autorité d'un grand maître ! On allait enfin commencer à parler magie ! Bien sûr, il était important qu'il sache lire, écrire et compter. Il devait se préparer à servir un puissant seigneur, et dans cet exercice, il pouvait s'attendre à assurer, en plus de celle de magicien, les fonctions de scribe, voire de comptable. Mais pour apprendre à contrôler les forces vitales, nul besoin de plume, d'encre ou de parchemin : tout se ferait par oral.

Comme les autres élèves, Valok ne savait pas exactement son âge, il devait avoir treize ou quatorze ans, ici on n'était pas très pointilleux sur ce genre de détails. Bientôt ce serait le premier jour du « Choix de Silla » et de nouveaux sujets seraient pris en charge par l'équipe qui s'était jusque là occupée de son éducation. Il écoutait religieusement son nouveau professeur, buvant ses paroles comme autant de promesses d'une gloire future. Il

allait enfin tout comprendre ! Jusqu'ici on s'était surtout employé à développer ses capacités. On l'avait gavé d'exercices généralement ennuyeux sans jamais prendre la peine de lui expliquer quoi que ce soit. On lui avait inculqué qu'il faisait partie d'une élite, qu'il allait être jaloué, qu'il ne fallait avoir confiance qu'en ses maîtres et surtout qu'il ne fallait pas se lier d'amitié avec ses camarades : ils étaient tous potentiellement de futurs rivaux. Le mot amitié, par ailleurs, représentait déjà lui-même une notion un peu floue. Autour de Valok une petite dizaine d'autres enfants se tenaient assis en tailleur, bien droits, les mains posées sur les genoux, attentifs.

Colo prenait son temps. Après avoir arpenté longuement la pelouse coupée récemment à la faux, il se décida enfin à parler.

– Vous avez tous été choisis par Silla, et si Silla vous a choisis, c'est parce qu'il vous a estimé dignes de le servir.

Il fixa un à un les membres du petit groupe. Quand son regard se posa sur Valok, celui-ci se ratatina instinctivement dans sa robe trop grande. Colo reprit son discours :

– Jusqu'ici vous étiez des novices, vous allez devenir des apprentis. Quand vous êtes arrivés à Bercigore vous n'étiez que de belles promesses. Nous vous avons travaillés, nous vous avons façonnés, et toute cette énergie furieuse qui bouillonnait en vous nous l'avons domestiquée, nous l'avons domptée. Cette énergie, maintenant, vous allez apprendre à vous en servir pour vous, pour Bercigore, pour Silla.

En prononçant ces paroles, il avait levé le poing et sa voix était montée dans les aigus d'une façon relativement comique. Pourtant Valok n'avait pas envie de rire, il regarda son nouveau maître écarter une mèche de cheveux gras qui, à la faveur de cet excès de lyrisme, venait de s'échapper de son chapeau. Colo enchaîna plus calmement.

– Vous devez tout d'abord comprendre que, dans ce qui deviendra votre art, il y a deux aspects fondamentaux : la puissance et la technique. Utiliser les forces vitales, par exemple pour déplacer un objet simplement en le regardant, cela requiert une certaine puissance. Cette puissance est fonction de la distance, de la vitesse et du poids de l'objet visé. Plus l'objet est près, plus il se déplace lentement, plus il est léger, et plus la puissance nécessaire pour le soulever sera faible. Au contraire, plus il est loin, rapide et lourd, plus la puissance nécessaire sera importante. Ce que Silla vous a donné c'est la puissance, ce que nous avons domestiqué c'est cette puissance, ce qu'il vous manque maintenant pour vous servir de cette puissance : c'est de la technique et c'est cette technique que je vais vous enseigner !

La mèche rebelle de cheveux gras s'échappa à nouveau et Colo sut qu'il devait se calmer.

– La technique, dit il d'une voix plus neutre, c'est l'art de contrôler la puissance, non seulement pour réaliser des actions, mais aussi pour récupérer des efforts fournis. Car chaque fois que vous utiliserez l'énergie qui vous habite, il vous faudra en payer le prix.

Valok commençait à comprendre. Il se sentait comme quelqu'un qui aurait porté un sac sur son dos pendant des années, et qui enfin pouvait jeter un coup d'oeil à l'intérieur. Il était tout excité, mais n'en laissa rien paraître. Il lança quelques regards en coin pour évaluer les réactions de ses camarades. Aucun d'eux ne semblait vraiment réaliser l'importance des paroles du maître. Cette idée le réjouit. Ah, ah ! Il les enfoncerait tous, tous y compris le maître et sa petite voix de crécelle ! Satisfait, il redressa la tête et son regard croisa celui de Colo. Oups ! Pouvait-il lire dans ses pensées ? Instinctivement il chercha à imposer à son esprit une pensée parasite, la première qui surgirait du fond de sa conscience ferait l'affaire. Ce fut une sorte de gros lapin bleu avec des yeux rouges. Bizarre... Le maître poursuivit son examen, il détailla un à un les autres membres de son auditoire en procédant à une petite moisson de détails sans importance. Chacun des novices flottait dans une robe en toile légère, tenue à la taille par une cordelette blanche. Une calotte du même tissu protégeait leur crâne rasé des rayons du soleil. Le moment venu ils deviendraient officiellement apprentis. Ils recevraient alors une robe mauve ainsi qu'un chapeau, ils pourraient alors, s'ils le désiraient, laisser pousser leurs cheveux. Colo constata que son auditoire semblait impressionné. Cette idée lui plut. Pourtant, comme il aurait maintes fois l'occasion de le leur répéter, l'émotion chasse la concentration.

Il reprit :

- Silla vous a tous donné l'énergie, cependant vous n'en ferez pas tous la même chose. Il existe quatre voies : la télépathie, la kinésie, la perception et la suggestion. Tous ces dons existent à des niveaux plus

ou moins importants chez chacun d'entre vous. Très peu cependant parviendront à en maîtriser plusieurs, et moins encore à en utiliser plusieurs simultanément. Un seul mage est capable à ma connaissance de réaliser une telle prouesse, c'est notre maître à tous : Bolzoc.

Il avait prononcé ce dernier mot plus bas, comme s'il n'eut pas été absolument sûr que cela fut permis. Valok frissonna.

– Je vous ai donné la liste des quatre voies. Je vais rapidement vous expliquer en quoi elles consistent, à la suite de quoi je vous libérerai. Premièrement, il y a la perception, c'est le don le plus banal. Il permet de sentir et analyser les émissions d'énergie vitale émanant de personnes ordinaires, mais aussi d'autres mages. En second lieu, il y a la télépathie qui permet de communiquer par la pensée. Troisièmement, la kinésie qui est la capacité à déplacer des objets par la force de la pensée, par conséquent la kinésie permet aussi de se déplacer soi-même par le même moyen. Pour finir j'ai gardé l'art le plus subtil, celui dont Silla m'a gratifié. Puisse-t-il en être mille fois remercié. Il s'agit de l'art de la suggestion qui permet d'imposer à l'esprit d'un sujet, une idée ou un sentiment. Enfin, et ce sera tout, sachez que le flux d'énergie ne revient jamais vers celui qui l'a émis, il est donc impossible de lire dans les pensées.

A ces paroles Valok se détendit et son visage fin grêlé de taches de rousseurs se fendit d'un large sourire qui trahit instantanément la nature de ses pensées.

A ce moment Phybro surgit en lévitant au dessus des haies d'arbustes qui compartimentaient le jardin. Colo

comprit, à sa mine déconfite, que Bolzoc ne l'avait pas épargné. Il frappa deux fois dans ses mains et aussitôt son auditoire se dispersa en silence. Il regarda le jeune Valok s'éloigner. Un élément prometteur, pensa-t-il.

4

Le soleil était à son zénith. Ses rayons jouaient avec les feuilles agitées par le vent, pour produire des jeux de lumières certainement féeriques, mais surtout particulièrement casse-pied. C'est en tout cas la réflexion qui traversa l'esprit de Débyan, quand l'astre taquin mis fin à sa méditation.

– Alors, la forme est de retour !

Cette voix joviale tira Débyan de la langueur ouatée où il s'attardait avec paresse.

– Ça va mieux, répondit-il. Je crois que je te dois la vie.

– En effet, on peut penser que ce vieux lion poussif aurait fini par te croquer, ironisa le géant.

– Tu es trop modeste, reprit le jeune mage, un peu intimidé. C'est une bonne douzaine de fauves que tu as mis en fuite. Tu dois être un grand guerrier pour avoir accompli une telle prouesse. Tes manières et ton langage ne sont d'ailleurs pas ceux d'un rustre.

Pardonne moi de t'avoir mal jugé.

– Je m'appelle Broncos, dit le géant en venant s'asseoir à côté de son compagnon. J'appartenais à la garde personnelle d'un roi du nord, avant qu'un petit problème d'étiquette ne m'amène à quitter son service. Voilà pour les présentations ! Maintenant, en ce qui concerne l'épisode de la plaine, j'apprécie ta reconnaissance, mais je dois avouer que tu surestimes mes mérites. J'ai bien vu que la magie des petits hommes de la forêt ne fonctionnait pas sur le vieux mâle, aussi ai-je pensé simplement franchir le cercle des lionnes par surprise, pour pouvoir chasser ce vieux rabat-joie. Ce qui s'est passé ensuite je n'y comprends rien. Sans doute Chabana a-t-il eu pitié de nos pauvres carcasses ! Que Cyriaque lui réserve la meilleure place à la table de son festin !

– Peu m'importe, que les lions se soient enfuis. Quand tu t'es élancé pour me sauver, tu savais que tu mettais ton existence en péril. Tu as risqué ta vie pour moi, puis tu m'as transporté en lieu sûr. Je pense que tu as donc mérité quelques explications. Je m'appelle bien Débyan. Comme je te l'ai déjà dit, je suis un mage de Bercigore, enfin... j'étais mage à Bercigore. J'étais en apprentissage et je me suis enfui.

– Pourquoi t'es tu enfui ? demanda Broncos, tu menais sûrement là-bas une existence confortable. Tu pouvais espérer obtenir plus tard une place enviée à la cour d'un puissant ?

Son ton était devenu moins moqueur. Le gamin semblait en effet réellement ému et du coup, sans qu'il veuille se l'avouer, le géant en était à son tour ébranlé.

– J'avais un ami, expliqua la jeune mage. Son nom était Falamar. C'est sans doute lui qui m'a aidé à m'enfuir, mais... je ne sais pas ce qu'il est devenu. C'est aussi lui qui m'a confié le sifflet. Il m'a appris ce que je sais de la vie qu'on mène hors de Bercigore. La-bas, on apprend à ne faire confiance à personne, on apprend qu'il faut abattre un arbre s'il te cache le soleil. Mon ami m'a montré que l'on pouvait vivre autrement, et petit à petit l'univers de Bercigore m'est apparu tel qu'il était : mesquin, puant, insupportable. Alors, il y a trois jours, j'ai dit à Falamar que j'allais m'enfuir. Il n'a pas essayé de m'en dissuader. Il m'a dit qu'il pourrait m'aider à sortir et m'a donné rendez-vous au milieu de la nuit. Je me rappelle l'avoir retrouvé comme prévu, mais après, plus rien. Je me suis réveillé près de l'auberge de Téniel avec le sifflet suspendu à mon cou. Tu connais le reste. Pourtant, il y a encore une chose que tu dois savoir : Bercigore est dirigée par un maître très respecté, très craint, et dont tu ne peux concevoir la puissance. J'imagine qu'il n'a pas apprécié mon évasion. Il a probablement déjà lancé sur mes traces, d'autres mages face auxquels mes pauvres pouvoirs ne pèseront pas bien lourd. Mon seul atout, c'est cette forêt : toute la magie du monde ne saurait m'en débusquer. Je devais te le dire, car si tu décides de m'accompagner, tu dois savoir que tu courras un grand danger.

Débyan se tut.

Broncos resta silencieux un long moment puis déclara :

– Je te remercie pour ta franchise et pour la pincée

d'imprévu dont tu saupoudres mon existence monotone. Ceci dit, je ne vois qu'une chose à faire pour le moment : mettre le cap à l'est et filer droit devant. Nous avons déjà perdu trop de temps, nous parlerons en marchant.

– Alors tu viens avec moi, reprit Débyan tout sourire.

– Bon, bon, bon, allez, on y va, répondit le colosse un peu gêné, mais également flatté par tant d'enthousiasme. Il va falloir qu'on marche jusqu'à la nuit pour nous éloigner suffisamment de la plaine. Tu n'as pas de quoi protéger tes pieds ?

– Les mages tirent leur énergie de la terre, répondit gravement Débyan, il leur faut toujours aller nu pieds.

– Libre à toi, rétorqua Broncos, mais si tu marches ainsi, pour ce soir tu auras les jambes usées jusqu'aux genoux.

Sur ce, il finit de ramasser ses affaires et entreprit de longer le ruisseau qui ouvrait vers l'est une étroite trouée dans l'épaisse végétation.

5

Cela faisait un bon moment maintenant que les deux hommes progressaient le long du cours d'eau. Au début ça

avait été facile. L'eau du ruisseau était claire et peu profonde tandis que le sol était tapissé de petits cailloux polis. Ensuite son lit s'était creusé, l'eau était devenue trouble et les sympathiques petits galets avaient fait place à des pierres plus grosses aux arêtes tranchantes. Débyan avait à présent de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Sa robe entravait ses mouvements : pendant un temps il avait cherché à la maintenir hors de l'eau. Peine perdue : à plusieurs reprises son pied avait glissé sur le fond inégal, il était maintenant trempé de la tête aux pieds. Son costume de mage avait pris une teinte foncée. Il lui collait à la peau, lui procurant une sensation certes inédite, mais plutôt désagréable. Seul point positif : il avait réussi à préserver son chapeau, ce qui lui permettait de conserver un reste de dignité. L'épreuve était rude pour son corps peu préparé à de tels efforts, et même s'il s'était juré d'être à la hauteur, il lui faudrait bientôt admettre qu'il était trop fatigué pour continuer ainsi. Les cris des oiseaux, mêlés au bruit de l'eau sur les rochers, résonnaient dans sa tête en un vacarme assourdissant. Un volatile dérangé s'enfuit bruyamment. Débyan leva la tête machinalement et fut ébloui par la lumière du soleil. Il entendit quelque chose tomber dans l'eau et réalisa avec un temps de retard que c'était lui. Sa dernière pensée fut pour son chapeau, il allait sûrement être mouillé.

Quand il reprit connaissance, il vit le sol marron défiler sous ses yeux à une vitesse étonnante. Il comprit que Broncos l'avait jeté sur son épaule, comme un vulgaire sac de tubercules. Sa situation était certes humiliante, mais la puissante musculature du colosse lui procurait un confort relatif certainement préférable aux souffrances d'une marche forcée. Il referma les yeux et se laissa bercer. Sa robe était sèche, le géant avait dû

parcourir un long chemin depuis sa défaillance. Le balancement s'arrêta. Débyan sentit que son bienfaiteur le posait sur le sol. Le jeune mage n'osa pas ouvrir les yeux immédiatement, de peur que son compagnon ne comprenne qu'il s'était laissé transporter de manière éhontée. Avant qu'il n'ait eu le temps de mimer l'éveil d'une profonde torpeur, il sentit une rafale de claques lui brûler les joues. En un instant il fut sur ses pieds, bouche bée, muet de stuppeur.

– Par Cyriaque, quelle vitalité ! s'exclama son agresseur avec un large sourire satisfait, il y a un instant tu étais mourant, et voilà que maintenant tu pètes le feu, comme un dragon qui aurait mangé des fayots !

Le jeune mage sourit à son tour en se frottant les joues.

– Tu m'as fait une blague ? Risqua-t-il, pas encore tout à fait rassuré.

– Ça c'est de la blague d'homme, hein mon gars ! fanfaronna Broncos toujours aussi fier de lui. On a bien avancé, reprit il plus sérieusement, mais je ne pourrai pas te transporter tous les jours comme je l'ai fait aujourd'hui. Il faut que tu trouves un moyen de tenir plus longtemps. Dans ta panoplie d'animateur de foires, n'aurais tu pas un tour qui te permettrait de voler mollement en me transportant sur ton dos ?

– Je ne suis pas un animateur de foires, je suis un mage de Bercigore, répondit Débyan, vexé. Pour répondre à ta question, je peux en effet léviter, mais pas très longtemps et certainement pas en transportant

un passager.

– Combien de temps peux-tu te déplacer de cette façon ?

– Et bien, je tire ma force de la terre. Si je veux, je suis capable d'atteindre la cime des arbres, mais je ne pourrais m'y maintenir que l'espace de quelques instants. Si par contre je reste au ras du sol, je peux alors tenir bien plus longtemps, mais il me faudra tout de même une période de récupération.

– Et si tu alternes : tu cours un peu, puis tu planes, hop, hop, hop, tu cours, tu planes, tu cours, tu planes, et ainsi de suite ?

– Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé. Ça peut marcher. Je peux gagner un peu... je suppose... peut-être. Mais il faudra de toute façon que je récupère ensuite.

– Est-ce que tu peux récupérer quand je te porte ?

– Oui, je pense. Mais il faut que tu me portes dignement : je ne peux pas récupérer si tu me portes comme un vulgaire tapis. Il faudrait que tu me transportes assis sur tes épaules.

– Bon, on va tester ça demain. En attendant il faut ramasser du bois pour faire un feu. Ça éloignera les bêtes sauvages. On mange vite fait et ensuite que Moriane m'ouvre ses bras et m'accorde des rêves érotiques !

– Pareil pour moi, ajouta le jeune mage dans un moment de hardiesse qu'il regretta aussitôt.

Broncos se mit à rire et fit basculer, d'une tape, le chapeau de Débyan sur ses yeux. Le jeune mage se contenta de sourire, mais goûta au plaisir incomparable d'avoir amusé un ami et c'est le cœur léger qu'il partit ramasser du bois pour le feu.

26^{ème} jour du mois de Chabana6

La nuit fut fraîche, mais permit aux deux aventuriers de se refaire une santé et un moral.

Le feu s'était éteint pendant la nuit et Broncos entreprit de le rallumer. Il ramassa quelques branches et découvrit non loin du campement des empreintes récentes. Un animal avait rodé aux alentours pendant leur sommeil. Débyan était parti cueillir des baies. Le géant jugea qu'il était inutile d'inquiéter son compagnon : si cette bête n'avait pas profité de la nuit pour s'en prendre à eux, il n'y avait pas de raison qu'elle les attaque en plein jour.

Le colosse décida de faire un peu d'exercice pour se réchauffer. Il prit sa hache et entama toute une série de mouvements des plus spectaculaires. L'arme semblait voler autour de lui. Parfois il tenait le manche par son

milieu, parfois par son extrémité, mais à tout moment le tranchant de la lame frôlaient ses épaules ou ses hanches. De temps à autres, à la sortie d'un tourniquet, l'objet fendait l'air frais dans un chuintement et s'arrêtait net dans un simulacre d'attaque.

De retour au campement, Débyan fut si impressionné par cette démonstration, qu'il resta regarder son nouvel ami, négligeant par la même occasion son propre entraînement. Ses exercices terminés, Broncos remit sa chemise de toile et sa veste de cuir renforcée aux épaules.

Les deux amis mangèrent de bon appétit les baies que Débyan avait récoltées, puis reprirent la route. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis leur réveil. Ils n'étaient ni l'un ni l'autre enclin à bavarder de bon matin.

Broncos avait repéré une piste qui semblait avoir été tracée par des animaux de grandes taille. Des empreintes et des morceaux de branche cassés attestaient qu'elle était encore fréquentée. Sans doute y avait-il un danger à l'emprunter, mais ce sentier serpentait dans la bonne direction et puis il fallait progresser rapidement. Dans ces conditions, inutile de tergiverser...

Toute la matinée Débyan gambada comme un jeune chien devant Broncos. Sa nouvelle technique était plus qu'un succès. Le jeune mage prenait un plaisir évident à trotter quelques pas, prendre une impulsion, puis se laisser planer sur une distance respectable en lévitant le plus près possible de la terre battue du chemin. Comme il allait plutôt vite, il marchait parfois quelques temps pour laisser son compagnon le rejoindre. A midi il s'assit en tailleur et récupéra pendant que Broncos portait le coup

de grâce à leurs réserves de nourriture et à l'outre de vin. Quand le mage fut à nouveau réceptif le géant lui fit part de ses réflexions :

– Débyan, déclara-t-il d'un air grave, je pense que tes amis n'ont pas le choix : s'ils nous contournent par le fleuve, ou la mer, ils n'auront que bien peu de chance de retrouver notre trace dans une forêt aussi vaste. Leur meilleure chance est probablement de chercher à retrouver notre piste à partir de la plaine aux lions, puis de la suivre à l'aide de chiens. Toutefois, il me semble peu probable qu'ils imaginent que tu aies été capable de traverser le territoire des fauves. Qu'en penses tu ?

– Je ne sais pas..., commença Débyan, hésitant, je ne sais pas ce qu'est devenu Falamar. S'ils l'ont trouvé, alors Bolzoc le fera parler. Et puis, de toute façon, quand ils auront éliminé les autres solutions, ils en concluront forcément que je me suis enfui dans la forêt.

– Ils penseront peut-être que tu t'es embarqué à bord d'un navire marchand, risqua Broncos.

– C'est possible, je n'y avais même pas pensé.

– Quoi qu'il en soit, il faut continuer. Soyons braves et Chabana veillera sur nous, déclara Broncos d'un air solennel.

– Et Silla aussi, ajouta Débyan.

– Chabana aime la bravoure. Je n'ai jamais entendu dire que Silla y portait quelque intérêt, mégota le

géant.

– Oui mais Silla est le dieu de la terre, il nous donnera de la force, rétorqua le mage.

– Qu'il nous donne la force d'être brave et Chabana en sera d'autant plus bienveillant, conclut Broncos, histoire d'avoir le dernier mot.

Les deux hommes s'éloignèrent et leur intéressante conversation se perdit bientôt dans le bruissement des feuilles agitées par la chaude brise de midi.

7

L'astre du jour avait entamé sa lente descente à l'horizon. Horizon... notion plutôt abstraite dans ces bois, où la seule façon de contempler un coucher de soleil eut consisté à se hisser jusqu'à la cime d'un grand arbre, exploit dont les deux voyageurs eussent été bien incapables, au terme de leur longue journée de marche.

Débyan venait de rentrer en phase trois. C'est ainsi que Broncos désignait l'état actuel de son camarade. En phase un, le jeune mage faisait montre d'excellentes dispositions. Il se sentait ainsi après une bonne nuit de sommeil réparateur ou une période de méditation prolongée. Son compagnon le voyait alors, telle une grosse libellule mauve, voleter au gré de ses découvertes d'un coté à l'autre de la piste. Il lui arrivait de prendre un

peu d'avance ou au contraire de rester fouir le sol pour en extraire une racine quelconque dont il se livrerait ensuite à l'éloge des qualités gustatives ou médicinales. Son Falamar lui avait de toute évidence enseigné bien des choses sur la botanique et bien peu sur l'art de tenir sa langue.

En phase deux la trajectoire de la libellule prenait une forme plus rectiligne. Les trésors de la nature se voyaient injustement dédaignés. Le jeune mage, prenant soudain conscience de la nécessité de gérer ses efforts, puisait alors dans ses ressources morales pour se montrer à la hauteur. Découragé, Il finissait par se laisser décrocher, ce qui marquait le début de la phase trois.

Plus question de léviter. Il se contentait de marcher silencieusement en traînant les pieds. Il signifiait ainsi ostensiblement, mais sans jamais se plaindre, son état de fatigue à son compagnon.

La phase quatre était pour le colosse la plus défavorable. Il finissait par craquer et prenait alors Débyan sur ses épaules pour lui permettre de récupérer.

Toute la matinée s'était déroulée en phase un. Par contre les phases s'étaient succédées à un rythme croissant depuis le repas de midi, pour aboutir à cette énième phase trois. Broncos commençait lui aussi à sentir les effets de la fatigue. Il feignait d'ignorer les appels silencieux et néanmoins pathétiques de son camarade. Plus de phase quatre pour aujourd'hui ! De toute façon la nuit viendrait bientôt et il était temps de dresser le camp.

Si le géant continuait à avancer c'était uniquement dans l'espoir de débusquer une proie facile pour le repas.

Il n'avait rien mangé de consistant depuis trop longtemps et son ventre le lui faisait bruyamment remarquer par moult gargouillis courroucés. Ce n'était pas les baies, racines et autres tubercules dont Débyan l'avait généreusement ravitaillé, qui parviendraient à duper son estomac. Un guerrier ça se nourrit à grand renfort de gigots et de cervoise fraîche, par Cyriaque !

Le géant tenait son arc à la main, prêt à décocher sa flèche à la moindre occasion. Son passage déclenchait des cris d'oiseaux ou faisait détalier de petits rongeurs, ce qui témoignaient d'une vie animale abondante. Broncos, cependant n'avait rien d'un chasseur. Il n'avait eu que peu d'occasions de se servir d'un arc, ses espoirs de succès étaient donc aussi fins que ceux d'un manchot dans un concours de bras de fer. Il était sur le point de renoncer quand des bruits répétés lui parvinrent à quelque distance de là, d'un bouquet d'arbustes en retrait de la piste. Sans doute un gros herbivore occupé à se goinfrer de baies. Broncos posa tout doucement ses affaires sur le sol, il ne conserva que son arc et sa hache, celle-ci pourrait lui être utile pour achever l'animal.

Broncos progressait lentement en s'efforçant de rester discret. A cet endroit, les arbres étaient petits et il nota machinalement sur sa droite, à quelques centaines de pas, le sommet d'un amas rocheux. Il se trouvait maintenant à proximité de l'endroit d'où provenaient les bruits. S'il se rapprochait encore, il risquait d'éveiller l'attention. Il s'accroupit. Plus près du sol le feuillage se faisait moins dense. Il distingua une partie de l'animal. C'était plus ou moins poilu, marron clair, sans doute un cochon sauvage. Son estomac gargouilla. Les bruits cessèrent. Sans réfléchir Broncos décocha sa flèche. De l'autre côté un cri

retentit, un cri rauque, un cri puissant, un cri de douleur et de colère qui l'espace d'un instant, suspendit la course du temps. Pas du tout un cri de cochon !

Le chasseur comprit qu'il venait de changer de statut. Il entendit un long grincement et vit un arbre vaciller puis s'effondrer dans un bruissement de feuilles. Immédiatement après apparut un être poilu, mi-homme mi-singe et complètement furieux. Il faisait bien une tête de plus que Broncos et sans doute deux fois son poids. Une flèche était plantée dans sa jambe droite. Il saisit un deuxième arbre de ses bras démesurés et l'abattit furieusement. Broncos fila sans demander son reste, mais le primate l'avait repéré et se lança à sa poursuite. Malgré sa blessure, il gagnait inexorablement du terrain. Le guerrier lâcha son arc, dans cette épaisse végétation il ne lui était d'aucun secours et le ralentissait. Il se précipita vers l'amas rocheux à travers les buissons dont les branches lui griffaient les bras et le visage. Hors de ce taillis il disposerait d'un peu d'espace et pourrait peut-être s'adosser au rocher pour vendre chèrement sa peau. Son poursuivant semblait temporiser : il se contentait de suivre Broncos tantôt en courant comme un humain sur ses jambes courtaudes, tantôt en prenant appui sur les phalanges de ses mains immenses s'il fallait franchir ou contourner un obstacle. Broncos atteignit le rocher et se retourna la hache à la main, haletant. Le primate ralentit sa course puis s'approcha en marchant. Il observa le guerrier tranquillement puis se redressant de toute sa hauteur poussa un autre cri de même facture que celui qu'il avait produit quelques instants auparavant. Quel que fut l'objectif de la manœuvre, il fut probablement atteint car Broncos s'en trouva tout à la fois impressionné et découragé. Machinalement, plus par nervosité que par

provocation, il amorça avec son arme quelques timides moulins. Sans doute vexé, le primate bondit vers Broncos qui l'évita en effectuant une esquivé des plus académiques, le genre de mouvement de contre-attaque mille fois répété à l'entraînement, mais que jamais personne ne réussit à placer en situation réelle. Eh bien là, si !

L'homme-singe regarda son avant-bras incrédule. Tout d'abord il ne vit rien, puis, sur la partie la plus lisse, là où les poils étaient rares, apparut une mince ligne rouge qui évolua en une estafilade sanglante. Sa blessure était douloureuse, mais superficielle. Son amour propre en revanche fut gravement touché. Le primate exaspéré se mit à marcher nerveusement de long en large en regardant Broncos du coin de l'oeil. Bien que primitif, il était visiblement capable d'apprendre, il ne reproduisit pas la même erreur. Il empoigna un petit arbre et le tira violemment vers lui, le brisant net. Il le saisit par le tronc et frappa l'infortuné végétal plusieurs fois sur le sol si bien qu'il n'en resta plus bientôt ni branche ni feuilles mais un tronc nu que la créature furibonde fit tourner au dessus de sa tête comme un immense gourdin. Le pauvre Broncos réalisa qu'il ne pourrait plus dans ces conditions s'approcher de son adversaire, il était condamné à périr roué de coups de feu. Le primate abattit sa massue improvisée une première fois et manqua de peu son but. Broncos reculait en longeant le rocher, son adversaire lui porta un coup latéral qui l'aurait aplati contre la pierre s'il n'avait plongé face contre terre. Il voulu se relever, mais en levant son regard, il vit l'arme du monstre fondre vers lui. Tout était perdu, il ferma les yeux.

Le choc fut léger.

Il y eu d'abord un sifflement semblable au son produit par la lanière d'un fouet. Le tronc l'atteignit certes, mais sans force. À l'épaule. Presque simultanément quelque chose tomba lourdement.

Incrédule le guerrier sauta sur ses pieds, la hache à la main. Le monstre, assis, tentait fébrilement de desserrer l'étreinte d'une corde qui lui emprisonnait les chevilles. Broncos reconnut immédiatement la ceinture de Débyan. A quelques pas de là, le mage se tenait, raide, fixant l'homme-singe de ses yeux exorbités. Broncos brandit son arme pour l'abattre sur le crâne de l'adversaire désormais à sa merci. Au dernier moment, pourtant, le colosse fit tourner le manche dans sa main et le plat de la hache frappa la tête de l'homme singe qui s'effondra, assommé.

Débyan relâcha son attention, libérant les chevilles de l'homme-singe. Éberlué il se tourna vers son camarade. Celui-ci visiblement très énervé se défoulait en hurlant sur quelques buissons incontestablement innocents, faisant voler autour de lui un nuage de petites feuilles brunes. Quand sa thérapie se fut révélée efficace ou plus probablement quand il se sentit épuisé par cette débauche d'énergie, il s'appuya sur le manche de sa hache, son ample poitrine animée d'une respiration digne d'un soufflet de forge.

– Mais pourquoi ne l'achèves-tu pas ? demanda le mage.

– Vas-y toi-même, si t'es si fort ! éructa Broncos.

Puis, constatant l'incompréhension qui se lisait dans les yeux ronds de son sauveur, il se calma et rajouta comme pour s'excuser :

– Je ne peux pas, je t'expliquerai tout à l'heure. En attendant je vais chercher la corde, il faut l'attacher.

Ligoter ce monstre et le traîner inanimé à l'abri des grands arbres ne fut pas une mince affaire. Débyan ne fit pas de remarque sur l'étrange clémence dont faisait montre son camarade à l'égard de cet être primitif et belliqueux. Il ne se sentait pas plus capable de le tuer, qu'il n'aurait été capable de se débarrasser d'une portée de chatons. Mais de la part d'un guerrier chevronné comme Broncos, il pensait devoir s'attendre à un comportement plus expéditif. Non content d'avoir épargné le monstre, il refusait de l'abandonner à la merci des bêtes sauvages qui, il est vrai, n'auraient pas manqué de le dévorer dès la nuit tombée. Dans un souci de cohérence, le jeune mage décida de soigner les blessures de l'homme-singe : si l'on devait préserver la vie de cet animal, alors autant valait-il le maintenir en bonne santé. Il espérait aussi par cette démarche montrer à son camarade qu'il n'entendait pas juger sa conduite. Débyan profita donc de l'inconscience du primate pour enlever la flèche fichée dans sa jambe musculeuse, nettoyer les plaies à la cuisse et au bras et y appliquer un onguent concocté selon les enseignements de Falamar, à partir de quelques herbes glanées en chemin. Ceci fait, il s'éloigna à distance respectable, posa près de lui l'arc récupéré dans les fourrés, on n'est jamais trop prudent, et entreprit de récupérer de ses émotions par une bonne petite séance de méditation.

Broncos revint de la corvée de bois et alluma le feu. Il n'avait toujours rien de consistant à se mettre sous la

dent. Son regard se posa sur la masse imposante du primate toujours inconscient. L'image du monstre rôtissant sur une broche géante traversa son esprit, mais il chassa cette idée avec dégoût en agitant la main devant son nez comme pour évacuer une odeur nauséabonde. Il s'assit sur le sol, s'adossa à un arbre et trompa sa faim en se gavant de baies.

Débyan émergea de sa somnolence. Son regard croisa celui de son camarade.

– Épatant le coup de la ceinture, commença Broncos en tentant de se composer un air jovial, mais heureusement que tu ne portes pas des braies, sinon la manoeuvre aurait été plus délicate.

– Je peux contrôler par l'esprit le déplacement d'un objet dans l'espace, expliqua le jeune mage conscient de la gêne de son camarade, mais je ne peux lui imprimer qu'une trajectoire relativement simple, si l'homme-singe avait bougé je pense que j'aurais échoué...

– ...et je serais maintenant aplati comme une bouse, enchaîna le géant. Bon, on ne va pas jouer comme ça au chat et à la souris jusqu'au matin. Tu veux savoir pourquoi j'ai épargné l'homme-singe ? Normal, tu m'as sauvé la vie, tu as bien mérité à ton tour que je te dise la vérité.

Le jeune mage se redressa et fixa son camarade avec un intérêt évident. La nuit était maintenant totale. La lumière dansante du feu donnait au visage de Broncos des reflets oranges. D'une branche haute parvenait le hululement d'un oiseau de nuit. Le guerrier jugea

l'ambiance idéale pour son récit.

– Par où commencer ? Euh .., j'étais donc bien sûr, il y a peu, un grand chef de guerre, commença Broncos, et je fus fait prisonnier et vendu... oui c'est ça... vendu comme esclave. Il n'y a pas pire comme affront pour un guerrier Kornok. Kornok c'est le nom de mon peuple. Selon nos coutumes, depuis le jour où je fus vendu, je ne vaudrais pas plus que la misérable somme que j'ai coûté. Bien. Mais aujourd'hui j'ai eu le pouvoir d'ôter de ma hache la vie de cet homme-singe, tu vois, et je ne l'ai pas fait. Ma vie égale donc au moins la valeur de cette vie que j'ai épargnée. Et voilà, ce n'est pas plus compliqué que ça ! Et maintenant il est tard, bonne nuit.

– C'est tout ! s'exclama Débyan déçu.

– Et oui, il est tard il faut qu'on dorme pour être en forme demain, répondit Broncos en s'enroulant dans sa couverture.

– Je refuse de dormir, et je t'empêcherai de dormir toi aussi si tu ne m'en dis pas plus.

– Et comment t'y prendras-tu ? Tu va me chanter des chansons paillardes pendant toute la nuit ?

– C'est quoi des chansons paillardes ?

– Laisse tomber, c'est des trucs de mon pays, c'est pas intéressant.

– Au contraire, j'aimerais bien entendre une chanson de ton pays !

– D'accord, tu as gagné, concéda le guerrier en se redressant, on abandonne le folklore et je te narre le récit de mes aventures. Bon, comme je te l'ai dit j'étais au royaume de Kornok un grand chef de guerre. Je dirigeais une troupe de quarante éclaireurs qui constituait l'avant-garde de l'armée de mon roi. Ce jour là, nous marchions sereinement en direction d'un fort situé au sud du royaume, une petite place forte sans histoire située sur une route commerciale. On nous avait signalé qu'une bande organisée de brigands avait attaqué une caravane. Un petit détachement avait été dépêché sur place et comme d'habitude nous étions chargé d'ouvrir la voie. La situation était particulièrement simple, à perte de vue il n'y avait que des pierres et du sable. Pas une colline, pas le moindre cactus, un enfant de six mois n'aurait pu se dissimuler dans ce désert. Du moins c'est ce que nous pensions. Nous sommes tombés dans une embuscade. Nos ennemis avaient creusé des tranchées au dessus desquelles ils avaient tendu des couvertures recouvertes de sable et de petits cailloux. Astucieux et redoutablement efficace ! Ils surgirent en hurlant et nous fûmes pris sous un déluge de flèches. Le temps que nous nous regroupions à l'abri de nos boucliers, la moitié de mes hommes était déjà tombée sous leurs traits. Quand ils donnèrent l'assaut nous fûmes submergés sous le nombre. Nous nous battions à un contre cinq. Le désert résonnait des cris de rage et du bruit métallique des armes qui s'entrechoquaient. Je me battais dos à dos avec Törgul, mon frère d'arme. Jamais nous ne nous adressions la parole par ailleurs, mais lors de chaque combat, nous étions comme deux parties d'un même corps animé de fureur au plus fort de la mêlée. Ma hache traçait autour de moi des

arabesques sanglantes brisant, taillant, tranchant comme un oiseau de mort. De son immense épée à deux mains, Manus mon frère, protégeait mes arrières en hurlant. Les corps de nos ennemis s'accumulaient autour de nous, et pour nous combattre, nos assaillants devaient enjamber leurs morts en pataugeant dans une mélasse de sable et de sang mêlé. Autour de nous le fracas de la bataille diminuait et je réalisais bientôt que les cris de Törgul eux mêmes avaient cessé. Alors qu'à plusieurs reprises nous nous étions mutuellement blessés, tant l'engagement était total, je ne sentais plus sa présence dans mon dos. Je confiai un dernier adversaire aux bons soins de Sargace et me retournai vivement. Je vis mon frère d'arme, debout, les bras ballants, criblé de flèches. Se sentant perdu il avait planté la poignée de son épée dans le sol et s'y était empalé pour m'offrir la protection de son corps contre les traits de l'ennemi. Il ne restait plus que moi. Nos adversaires eux aussi avaient essuyé de lourdes pertes. Ils me tenaient en joue. Il leur suffisait de décocher une dernière flèche pour m'abattre. Mais j'étais leur seul butin, ils ignoraient sans doute que les Kornoks ne livrent jamais de rançon.

Broncos fit une pause et observa amusé, la mine de son jeune ami qui le contemplait bouche bée. Un petit oiseau aurait pu faire son nid dans la bouche du jeune mage sans qu'il s'en aperçoive, tant il était captivé par l'épique récit.

– Et ensuite ? Demanda Débyan.

– Ensuite ? Broncos hésita, puis comme si quelque chose venait de basculer en lui un large sourire fendit

son visage. Ensuite, reprit-il, je tournai le dos à mes adversaires, je levai ma hache vers le ciel et implorait Chabana de m'accorder une mort honorable. Je m'étais battu avec bravoure, je méritais une mort digne, au combat. Au lieu de cela Chabana prit possession de mon corps. Je fus plié en deux par une douloureuse convulsion et je lâchai un pet monumental dont le souffle chaud balaya la masse grouillante de mes ennemis. On retrouva des corps au delà du désert. Quant à ceux qui avait réussi à s'accrocher à la maigre végétation, ils furent asphyxiés, voire complètement dissous, pour les plus proches.

Il y eut un long silence.

Débyan leva un sourcil.

Un muscle tressaillit au coin des lèvres de Broncos, puis le géant se plia en deux en se tenant les côtes. Tout d'abord agité de tressautements silencieux, le colosse finit par laisser libre court à son hilarité et son rire tonitruant résonna longuement dans la nuit. Quand il fut parvenu à retrouver un peu de calme, il essuya du revers de sa manche les larmes qui lui coulaient sur ses joues. Puis il reprit à l'intention de jeune mage qui était resté de marbre.

– Allez, Débyan, ne fais pas cette tête, c'était juste une plaisanterie. Je vais te dire la vraie vérité ce coup-ci. En fait, c'est un peu dur à avouer, mais je ne suis qu'un guerrier de salon ! Quand j'avais une dizaine d'années, j'étais déjà largement plus grand et plus fort que les gamins de mon âge. J'ai été remarqué par les recruteurs du roi de Coridonie⁷ et entraîné pour devenir

7 Patrie d'origine de Broncos et depuis toujours province dominante de

garde au palais. Ça sonne plutôt bien, mais en réalité ce que l'on nous demande, c'est surtout d'être décoratifs et éventuellement d'amuser leurs seigneuries. J'ai effectivement côtoyé les grands de ce monde, mais immobile près d'une porte en sandales, jupette et casque à plumes. Pour être juste, je dois dire que la situation me convenait tout de même plus ou moins, en tout cas suffisamment pour que je ne songe pas à changer de condition : je passais la moitié de la journée de garde, mais la seconde je pouvais m'entraîner, c'était même une nécessité car les puissants aiment comparer leur richesses. Il fallait que je reste musclé, que je sois capable de distraire les hôtes de mon roi par des démonstrations de force ou de maniement d'arme. Cette hache dont je me sers est un objet de démonstration, bien qu'elle soit magnifique et sûrement d'une robustesse à toute épreuve, tu ne verras jamais aucun guerrier se battre avec une telle arme. Enfin, et c'est le plus important, il me fallait être beau, ou en tout cas plaire à ces dames et... c'est de là qu'est venue la disgrâce.

En prononçant ces mots il pointa un doigt vers son crâne, et enchaîna sans laisser à Débyan le temps de deviner lui-même.

– La calvitie ! Je perds mes cheveux, et même avec un casque c'est rédhibitoire, dans certaines situations, euh..., disons extrêmes. Le jour même où ma terrible infirmité a été découverte, justement en situation extrême, je me suis retrouvé muté sur un vaisseau escorteur, un de ceux qui accompagnent les riches navires marchands pour les protéger contre les attaques

le l'alliance du Nord.

des pirates. J'aurais pu mieux tomber... En mer je suis malade comme un chien. J'ai tellement vomi pendant les longues journées que j'ai passées en mer, que dès que je mettais le nez dehors, j'étais suivi comme mon ombre par un régiment de mouettes. Quand j'ai débarqué à Sarlin j'ai décidé de ne plus remettre les pieds sur un rafiote. Cela a fait de moi un déserteur, et à ce titre ma tête est certainement déjà mise à prix. Le problème c'est qu'à Sarlin j'étais coincé, en tout cas jusqu'à ce que tu entres en scène ! Voilà. Maintenant, je me dis que j'ai goûté à des plaisirs et que j'ai appris des choses que je n'aurais pu connaître ni comme paysan, ni comme soldat. Mais d'un autre côté, même si je ne sais pas vraiment pourquoi, je ne suis pas mécontent qu'un bon coup de pied au cul m'ait propulsé dans la vraie vie. Pour ce qui est de l'homme-singe, il est tout simplement trop homme et pas assez singe pour que je puisse le tuer de sang froid. Voilà c'est tout. Je suis désolé de ne pas pouvoir t'offrir plus que ce que je suis.

Débyan ne répondit pas tout de suite, les événements de ces derniers jours prenaient un tout autre éclairage. Il avait été jusque-là convaincu de faire route avec un guerrier chevronné auprès duquel il s'était toujours senti en sécurité, il se trouvait en fait en présence d'un apprenti... comme lui. D'un autre côté Broncos avait à plusieurs reprises fait preuve de courage, de bon sens et ... il se rendit compte qu'il cherchait fébrilement des qualités à son camarade et ceci pour une simple raison : il se sentait bien en sa compagnie.

- Je suis content que tu m'aies fait confiance, dit-il finalement. Mais maintenant, on a quand même un

problème avec cette créature. Si on l'abandonne ligotée ainsi, elle n'a aucune chance de survivre. Si on la libère, elle risque de nous attaquer une nouvelle fois.

Comme s'il avait senti qu'on parlait de lui l'homme-singe releva la tête et regarda autour de lui avec surprise. Il tira violemment sur ses liens, mais constata qu'il ne pouvait pas les desserrer : il était fermement attaché à un tronc robuste, en position assise, les mains derrière le dos. Ses yeux bruns passèrent rapidement de Broncos à Débyan plusieurs fois, puis fixèrent le feu avec une sorte de fascination. Il semblait hésiter entre panique et résignation.

- Il tremble, observa Débyan, peut-être a-t-il froid ?
- Il a peur, dit Broncos en se levant.

Il prit une poignée de baies et les disposa à l'extrémité d'une branche qu'il approcha de la bouche du primate. Celui-ci hésita un instant, puis penchant lentement la tête, il engloutit le présent sans quitter le guerrier des yeux. Quand la réserve de nourriture fut épuisée, le primate se laissa partir en arrière et appuya sa tête contre le tronc auquel il était attaché. Son regard mélancolique se perdit dans l'immensité du ciel parsemé d'étoiles scintillantes.

Le feu crépitait encore, mais dans la lumière vacillante de quelques flammèches obstinées, tous dormaient maintenant profondément. Un peu plus loin sur la piste, deux silhouettes s'éloignaient du camp. Les deux créatures, dont une borgne, palabraient avec excitation dans une langue étrange ponctuée de claquements de langue et de sifflements. Peut-être avaient-ils enfin une solution à leur problème.

III

***Le premier pas coûte, le second libère,
ou alors l'inverse.***

(Sagesse populaire – Sarlin)

1

27^{ème} jour du mois de Chabana

– *Broncos !*

Broncos ne broncha pas. Pourtant il entendait une voix prononcer son nom.

– *Broncos !*

La voix était nette et pourtant irréaliste. Elle avait quelque chose d'étrange... Trop parfaite, oui, c'était ça,

elle était trop parfaite. Il lui manquait les petites imperfections qui accompagnent toute chose et lui donnent un caractère, une saveur. Cette voix monocorde psalmodiait son nom sur un rythme parfait, dans un silence profond. Pourquoi n'entendait-il pas le bruissement des feuilles, pourquoi les oiseaux se montraient-ils subitement si discrets ? Ce devait être un rêve... un rêve curieux, un rêve un brin énervant. « Que Moriane m'accorde un rêve érotique la prochaine fois ! » Pensa-t-il.

Emmitouflé dans sa couverture, Débyan osait à peine respirer. Quelques instants plus tôt, il avait été réveillé par des bruits de pas et de petits grognements. L'homme-singe avait sûrement réussi à se détacher ! Fébrilement, le jeune mage avait cherché une solution. Per-pat-sug-lev-kin. Dans la position allongée, la lévitation lui était interdite, seul phybros était peut-être capable d'un tel exploit. Per-pat-sug-lev-kin. La perception ou la suggestion ? Sur un être aussi primitif, autant ne pas y penser ! Per-pat-sug-lev-kin. La kinésie, il lui aurait fallu savoir précisément où se trouvait le monstre et surtout disposer de quelques instants de préparation. Pat. Il avait ouvert les yeux, par chance, il dormait sur le côté et son camarade ne se trouvait qu'à quelques pas.

Ça faisait combien de fois maintenant qu'il répétait son nom ? Dix fois ? Vingt fois ? Le guerrier semblait imperméable à la télépathie. Débyan se sentait gagné par la panique.

– Broncos, face d'étron ! Mais réveille-toi donc, par Silla ! L'homme-singe s'est libéré !

Cette dernière tentative fut un succès total. Le guerrier attrapa sa hache et bondit sur ses pieds. Il se retrouva empêtré dans sa couverture qu'il arracha d'un geste rageur.

Aussitôt dix petits hommes à la peau verte pointèrent leurs armes vers lui. Certains portaient un arc, d'autres une sarbacane. L'homme singe était prêt d'eux, libre. Sa présence ne semblait pas les incommoder.

Débyan se leva à son tour. Après une courte hésitation, Broncos baissa sa hache et leva une main d'un geste qui se voulait pacifique. "S'ils avaient voulu nous trouer la peau", pensa-t-il, "ils en auraient eu tout le loisir durant notre sommeil".

Un petit homme avança d'un pas, les paumes des deux mains tournées vers le ciel. Sans doute voulait-il signifier qu'il ne portait pas d'armes. Quelques cheveux blancs dans sa tignasse trahissaient son âge. Il n'était pourtant pas plus grand qu'un enfant de dix ans. Il portait pour seuls vêtements des braies courtes coupées au dessous du genou. Dans ses cheveux, une parure complexe composée de coquillages, de quelques plumes et de dents d'animaux divers, le distinguait du reste de la troupe et lui conférait une dignité incontestable. Il inclina brièvement la tête, puis entama un monologue dans une langue inconnue, en appuyant ses paroles par moult gestes théâtraux. Quand ce brillant orateur eut terminé son discours, s'approcha de lui un personnage qui était jusque là resté en retrait dans l'ombre du grand homme-singe. C'était manifestement une femme. Débyan ressentit clairement un trouble qu'il ne sut s'expliquer. Broncos ressentit lui aussi un trouble qu'il comprit sans problème. La demoiselle des bois était des plus séduisante. Très

grande, elle dépassait ses compagnons d'au moins une tête, sa morphologie était celle d'une femme humaine, à quelques détails près cependant : ses cheveux mi-longs en bataille, d'un noir de jais, sa peau bleutée et surtout de grand yeux mélancoliques en amande, soulignés de cils soyeux. Elle portait des vêtements légers et confortables, adaptés à la vie dans les bois : une robe courte retenue sur les cotés par des cordelettes, des guêtres tenus par des lacets, protégeant ses jambes depuis ses pieds nus jusqu'au dessus du genou et laissant apparaître quelques centimètres carrés de peau qui éveillèrent un vif intérêt dans son auditoire.

– Rich'oux est le chef de le tribu, dit-elle en désignant respectueusement le petit homme vert, qui se fendit d'un sourire où l'on déplorait l'absence de quelques incisives.

Elle avait un fort accent que Broncos jugea d'emblée charmant, faisant preuve ainsi d'une évidente absence d'objectivité.

– Mon nom est Marilia, reprit-elle, je sais la langue des peaux claires. Rich'oux dit les peaux claires sont brutals et capricieux. Les peaux claires prennent la vie de l'arbre pour faire le tente en bois. Les peaux claires prennent la vie de l'animal pour posséder son fourrure, mais oublient de manger la viande de l'animal. Les peaux claires prennent la vie de petit frère pour mettre le petit frère sur le pirogue plate. Rich'oux dit vous avez lancé la flèche sur petit frère, mais vous avez vu votre erreur. Petit frère était en colère et Petit frère a attaqué vous, mais vous n'avez pas pris la vie de petit frère. Vous avez soigné petit frère. Vous avez nourri

petit frère. Vous n'êtes pas comme les autres peaux claires. Rich'oux dit vous êtes, euh ..., bon dans votre tête. Rich'oux invite vous chez nous, pour manger le cochon du bois et pour boire le airac et pour parler près du feu.

Elle termina par un claquement de langue et un petit sifflement à l'intention du dénommé Rich'oux.

Broncos subjugué par le charme de l'interprète, se contentait de sourire béatement sans penser à répondre. Quand le silence commença à devenir pesant, Débyan se résolut à prendre la parole.

– Une longue route nous attend..., commença-t-il

– ... mais nous sommes bien fatigués et une petite escale dans votre accueillant village nous fera le plus grand bien, coupa Broncos vivement.

– Le grand peau claire parle trop vite, protesta Marilia.

– Mon nom est Broncos, reprit le géant. Le nom de mon ami est Débyan, c'est un grand magicien. Nous acceptons votre invitation, ajouta-t-il en détachant chaque syllabe.

L'interprète se tourna vers Rich'oux et procéda à la traduction. Le petit homme donna une nouvelle occasion d'apprécier son sourire en damier et prononça quelques mots en restituant leur corde à ses invités.

– Petit frère n'est plus fâché, traduisit Marilia, vous pouvez ranger le corde. Il faut aller maintenant,

comme ça nous serons chez nous beaucoup avant le nuit.

Broncos commença à ramasser ses affaires sous le regard perplexe du jeune mage. Aussitôt les petits hommes l'entourèrent en piaillant et lui firent comprendre qu'ils entendaient porter l'équipement.

La petite troupe se mit en route. Broncos oublia qu'il n'avait pas déjeuné. Il se porta en tête aux côtés de la fille des bois, dans l'espoir de lui faire la conversation. Pour Débyan la situation était moins confortable, ignorant sa destination il ne pouvait appliquer sa nouvelle technique de marche. Quelque chose cependant le retenait de se plaindre. Sans doute répugnait-il à importuner son ami. Oui, c'était sûrement cela... Et puis, ils avaient marché déjà toute la nuit, ces petits hommes finiraient bien par se fatiguer. Il se cala au milieu de la petite colonne. L'homme-singe fermait la marche.

A son grand dam, Broncos dut partager la charmante compagnie de sa séduisante interprète, avec le chef de la tribu. Celui-ci fit part de ses craintes quant aux incursions de plus en plus nombreuses de trappeurs sur le territoire de son clan. Ils pénètrent toujours plus profondément dans la forêt, dit-il dans son style peu économique. Ils déciment sans discernement certaines espèces d'animaux pour leur fourrure. Il est même arrivé qu'ils tuent des hommes-singes et jettent leurs cadavres sur des radeaux pour leur faire descendre le fleuve vers la grande ville.

Broncos pensa que ce genre de trophée devait se monnayer un bon prix sur le port. Il avait côtoyé, jadis, pas mal de seigneurs qui auraient payé cher pour pouvoir exhiber un tel spécimen, empaillé dans leur salle de

réception. Rich'oux expliqua que la grande forêt était habitée par de nombreux clans de petits hommes comme lui. Ils s'appelaient entre eux les Waskiidi, ou pour être plus précis Waskiidi accompagné d'un geste sinueux de la main et suivi d'un sifflement léger, ce que Marilia traduisit par « homme qui va sans faire de bruit ». Broncos proposa « furtif ». L'interprète répéta ce nouveau mot plusieurs fois avec un plaisir évident, comme s'il recelait un pouvoir magique. Le chef de la tribu continua en expliquant que chaque clan possédait un territoire qu'il gérait minutieusement, pour éviter d'en épuiser les ressources. Ainsi, disait-il, quand le début de la période de reproduction met fin à la saison de la chasse, nous devons déménager vers un territoire plus propice à la cueillette. Les « furtifs » partagent leurs territoire avec les hommes-singes ou Wospo'idi, mot qui tout seul signifie petit frère mais qui accompagné d'un roulement d'épaules désigne l'imposant primate. La cohabitation est harmonieuse, ils nous laissent tranquilles et éventuellement nous aident pour certains travaux de force. En échange, nous leur fournissons, s'ils viennent à en manquer, un peu de nourriture et surtout le feu, qui leur permet de cuire leur aliments et de se chauffer pendant la courte mais rude période hivernale. Ils savent l'entretenir mais sont incapables de l'allumer. Nous ne cherchons pas vraiment à le leur apprendre, car beaucoup parmi nous pensent, que cela leur donnerait l'autonomie qui pourrait briser le fragile équilibre de nos relations. Nous savons cependant que ce jour viendra, tout comme viendra celui où les peaux claires découvriront notre existence.

Broncos voulut savoir pourquoi Rich'oux appelait « petit frère », ce primate au demeurant fort sympathique,

mais avec qui il ne lui trouvait aucun air de famille.

- Ne vois tu pas, répondit dans sa langue le chef sourire édenté, que parmi les créatures qui peuplent la nature, certaines ont des ailes pour visiter les nuages, d'autres des nageoires pour glisser dans l'eau des rivières, d'autres encore quatre pattes pour courir les bois, mais dans cette forêt il n'y a que les Waskiidi et les Wospo'idi qui se tiennent debout. Il n'y a que les Waskiidi et les Wospo'idi qui savent prendre une pierre et s'en servir pour casser les noix. Bien sur les Wospo'idi marchent encore de temps en temps à quatre pattes, bien sur ils sont encore malhabiles, mais pas plus que le petit d'homme qui apprend à marcher ou utilise un nouveau jouet. Et puis il y a une chose plus importante encore et qui fait des Wospo'idi les petits frères des Waskiidi : de toutes les créatures de cette forêt seuls les Wospo'idi et les Waskiidi ont conscience que la vie a une fin.

Broncos remercia Rich'oux pour ses explications et accepta de bonne grâce de satisfaire à son tour la curiosité de son interlocuteur. Il l'informa largement sur les pratiques, les croyances et les techniques en cours dans le reste du monde dit connu. En outre, il ne put s'empêcher de rajouter une petite louche à propos de la supériorité de Chabana sur les autres dieux du monde « moderne ».

Finalement la conversation se tarit, non pas par manque de matière, mais parce que les deux interlocuteurs commençaient à ressentir des crampes, l'un à force de tenir la tête penchée en arrière, l'autre à force de courber le dos. Rich'oux échangea quelques mots avec Marilia puis se laissa distancer quelque peu, sans doutes pour prendre des nouvelles de Débyan ou tout

simplement pour mieux apprécier le spectacle permanent de la nature généreuse.

Débyan entra en phase deux.

Broncos, comblé de se retrouver tranquille avec sa belle, ne chercha pas à comprendre ce qui avait bien pu éloigner le petit homme. Il fit violemment appel à l'ensemble de ses ressources intellectuelles pour trouver un sujet de conversation approprié.

– Euh, vous vivez chez vos parents ? lança-t-il goguenard.

– Ma mère est morte, mon père est parti, répondit-elle d'une voix neutre, avant d'ajouter un claquement de langue. Je vis avec Bély'oux, précisa-t-elle sur le même ton.

« Attaque au bas ventre suivi d'un coup de genou au menton » pensa le colosse. « Ce Bély'oux est un sacré veinard... Faisons contre mauvaise fortune bon cœur, il me tarde de voir si toutes les filles des bois sont issues du même moule que ma charmante interprète ». Privé de ses illusions, Broncos retrouva l'intégralité de ses facultés mentales ainsi que ses douleurs cervicales et prit conscience qu'il n'avait rien mangé depuis un bon moment.

– Le camp est encore loin ? demanda-t-il

– La moitié nous avons fait, répondit Marilia, vous êtes fatigués ? ajouta elle avec un sifflement aigu.

– Non, non, s'empressa de répondre le colosse, pas

moi, mais je suis un peu inquiet pour mon ami. C'est un mage. Il n'est pas habitué à marcher longtemps. Il jeta un œil par dessus son épaule pour juger de l'état de Débyan. Phase deux pensa-t-il. Nous avons marché presque toute la matinée, reprit-il, mon ami ne pourra pas continuer à marcher très longtemps et je ne pourrai pas le porter jusqu'à votre village.

– Petit frère peut porter ton ami, proposa Marilia en souriant malicieusement.

– Hopala ! S'exclama Broncos. Je doute que mon ami apprécie de se faire transporter par petit frère.

– Hopala ? répéta la fille des bois avec à nouveau un sifflement aigu.

– Hopala ça veut dire : ça ne va pas être simple.

– Hopala, répéta Marilia avec conviction.

– Voilà un mot qui risque de te servir souvent. A ton tour je voudrais que tu m'expliques une chose à propos de ton langage. Pourquoi siffles tu comme ça de temps en temps ?

– Les mots disent les choses. Les sifflages disent ce qui est dans ma tête. Tu comprends ? ajouta-t-elle avec un sifflement interrogateur.

– Oui, oui, drôlement pratique ! Et si je siffle comme ça, dit-il en enchaînant sur « un air de son pays », ça te dit quoi ?

– Ça dit que tu es fier de toi, mais je ne sais pas

pourquoi.

– Hopala !

– Hopala ?

– Oui, enfin Hopala ça veut dire plein de choses tu sais. Et quand tu fais un bruit avec ta langue ça veut dire quelque chose aussi ?

– Ça veut dire fin, parce que il n'y a rien à dire en plus. Avec les bougeages les Waskiidi parlent aussi. Elle appuya ses paroles d'un geste sinueux de la main, ça veut dire silencieux comme le serpent. Les peaux claires parlent seulement avec les mots. Ils ont besoin beaucoup parler pour dire ce qu'ils veulent. Les Waskiidi peuvent dire beaucoup vite et furtif. Elle émit un petit sifflement strident, qui aurait très bien pu passer pour celui d'un oiseau, puis un claquement de langue accompagné d'un geste biscornu. Ça veut dire tu as encore bu l'airac trop, sors de la tente ou je tape ta tête avec le bâton !

Ils rirent tous les deux de bon cœur, ce qui eut pour effet imprévu de précipiter Débyan en phase trois. Depuis quelques instants déjà, il puisait dans ses réserves. Peut-être aurait-il résisté encore un peu, mais entendre Broncos s'amuser, quelques petits hommes verts plus loin, brisa les derniers remparts de sa fierté. Il s'assit sur le bord du chemin et marmonna :

– Colo avait raison, la femme est bien l'ennemi du mage.

Immédiatement, les petits hommes des bois se

regroupèrent autour de lui, en gesticulant dans une cacophonie de jacasseries et de sifflements. En temps normal le jeune mage eut été très embarrassé de provoquer un tel remue-ménage, mais, au point où il en était rendu, tout lui était égal. Il avait si mal aux jambes et au dos, que même assis il ne parvenait pas à trouver une position confortable. Il s'allongea et se sentit bien, trop bien. Très loin, il entendit la voix de Broncos lui dire de ne pas se laisser aller... il sentit un choc... une claque peut-être... Peu importe, il était bien.

Phase quatre. Débyan reprit connaissance dans les bras de Broncos. Il le savait, car il se sentait bercé par le rythme de la marche. Son ami avait amélioré sa technique : au lieu de le jeter sur son épaule, comme un vulgaire sac de patates, il le transportait maintenant dans ses bras, comme on tient un bébé. Cela devait être bien plus fatigant. Ah, le brave compagnon ! Le jeune mage se sentait si bien, qu'il décida de ne rien faire qui permette à son porteur de deviner qu'il s'était réveillé. Il entendait battre le cœur du colosse, il faisait un boucan incroyable. Son odeur aussi était forte, il ne l'avait jamais remarqué auparavant. C'est fou ce que l'on pouvait noter comme détails en gardant ainsi les yeux fermés. C'était comme ces poils qu'il sentait contre sa joue, jamais il n'aurait cru ...?! Il ne pouvait le croire ! Mais si, ça ne pouvait être que ça ! Débyan ouvrit les yeux et constata que ses craintes étaient fondées. Au dessus de lui il vit un énorme menton surplombé de deux orbites vides, non... de deux narines. Pas de doute, il se trouvait bien dans les bras de l'homme-singe.

Broncos marchait aux cotés du primate. Tout de même ! Quand il vit Débyan ouvrir les yeux, il entreprit

de le rassurer à sa façon.

– Alors, tu t'es fait un nouveau copain ! Un peu bourru au premier abord, mais il gagne à être connu. Tu peux l'appeler petit frère si tu veux, ou bien Nordol si tu préfères, c'est comme ça que les petits hommes l'appellent.

– Je veux descendre, chuchota Débyan.

– Tu peux parler normalement tu sais. Marilia m'a dit que tu Nordol. avait un petit faible pour toi. Sans doute parce que tu as soigné ses blessures. Tu devrais être flatté, il paraît qu'il est libre et qu'il n'aurait pas accepté de porter n'importe qui comme il le fait pour toi... Pour moi par exemple ça n'aurait pas été aussi évident.

– Comment est-ce qu'elle peut savoir tout ça, celle-là ?

– Les hommes-singes et les petits hommes communiquent par signes. Nordol est un intellectuel, il connaît bien deux cents signes du genre : manger, boire, grand, petit, jeune, vieux, bon, mauvais, etc. Pour toi, il a fait les signes « homme », « bon » et puis un autre que j'ai oublié...

Le géant posa un doigt sur son menton et fit mine de réfléchir.

– Ah, si ! reprit-il après quelques instants de réflexion, ça me revient, il a ajouté aussi « manger ».

– Tu cherches à te moquer de moi, mais ça ne

marche pas, déclara le jeune homme en essayant de se donner une contenance.

– Tu as raison, je blague ! De toute façon je ne serai pas bien loin si tu as besoin de quelque chose.

Nordol avait entendu prononcer son nom plusieurs fois et regardait le jeune mage de ses yeux marrons attentifs. Le regard de Débyan croisa celui de L'homme-singe. Sans savoir pourquoi, il se sentit rassuré. Il ne percevait rien de mauvais émaner de cette créature, pas même ce soupçon de fébrilité inhérent à toute personne humaine, ce frémissement si banal qu'il pouvait le capter sans même se concentrer.

– Bon, mon petit gars, repris Broncos en brisant le silence, je vais te laisser avec ton nouvel ami, on est presque arrivés. Il faut que je règle les détails de notre hébergement avec le chef.

– Mais qu'est-ce que je dois faire ? Demanda Débyan, un peu inquiet tout de même, de se retrouver en tête à tête avec l'intellectuel primate.

– Eh bien fais lui la conversation !

Et c'est exactement ce que fit le jeune mage. Il parla à Nordol jusqu'à ce que la troupe arrive au camp des petits hommes verts. Il parla de son enfance, de sa vie à Bercigore, de son ami Falamar, de sa fuite de ces derniers jours dans les bois. Débyan ne savait pas ce qui se passait dans la tête de l'homme-singe, mais celui-ci semblait l'écouter avec attention. Quand il furent arrivés à destination, il déposa le jeune mage et s'éloigna.

Le village, situé à l'ombre d'immenses saules près d'une rivière, était composé d'un ensemble de tentes coniques recouvertes de feuilles et de branchages. Un étranger aurait très bien pu passer à proximité sans les remarquer. Bien que les habitations fussent dispersées de façon apparemment anarchique, un espace commun était aménagé au centre du camp. Beaucoup d'enfants y couraient en tous sens, en criant et en sifflant. Quelques adultes aussi semblaient jouer avec excitation. Parmi eux se trouvaient surtout des hommes, les femmes s'occupaient à préparer le repas du soir. Broncos fut déçu, aucune d'elles ne ressemblait à Marilia : certes leurs cheveux étaient noirs, leurs yeux en amande, mais elles étaient sensiblement de la même taille que les hommes et leur corps mince et long semblait dépourvu de courbes.

Débyan se déplaçait comme un vieillard. Les muscles de ses jambes étaient durs. Chaque pas représentait un effort, enjamber le moindre obstacle, un exploit. On lui proposa un repas, il but beaucoup, mais ne put rien avaler. Il demanda où il pourrait se coucher. Le dénommé Bély'oux, un petit homme jovial qui, semble-t-il, ne cessait de parler que pour prendre quelques courtes respirations, le conduisit jusqu'à sa tente et lui proposa une couche faite de feuilles sèches recouvertes d'une peau de grand herbivore dont le jeune mage ne connaissait pas le nom. La couchette était confortable, mais un peu courte

et ses pieds dépassaient. Il se recroquevilla et essaya de trouver le sommeil, mais chaque mouvement était douloureux et il passa une nuit agitée.

Broncos, pour sa part, combla le retard accumulé ces derniers jours d'un point de vue gastronomique. Il fit honneur à la cuisine locale et découvrit l'airac, une boisson alcoolisée à base de lait de chèvre fermenté. Il devint rapidement populaire en prenant part à de nombreux paris. Les petits hommes et même quelques femmes, passaient le plus clair de leur temps libre à se lancer mutuellement des défis, dans le but de comparer leur agilité, leur adresse, leur force ou toute autre qualité pouvant présenter un intérêt à leur yeux. Le colosse, toujours accompagné de sa charmante interprète, parvint sans peine à vaincre le champion de lutte local dont il pesait, il est vrai, trois fois le poids. Fort de son succès, et surtout terriblement déçu par la plastique des villageoises disponibles, il participa de bon cœur à plusieurs concours subtils, consistant à ingurgiter de l'airac jusqu'à ce que l'un des protagonistes ne se retire ou ne tombe ivre mort. Là encore Broncos profita de son poids et se trouva bientôt entouré d'une demi douzaine de petits hommes hilares, avachis sur le sol, incapables de se traîner jusqu'à leur tente. Alors qu'il commençait à être lui-même passablement éméché, un dernier noctambule insista pour l'affronter.

– Le nom de lui est Bey'oux. Il a beaucoup occupé de moi, dit Marilia en présentant le nouvel adversaire.

Broncos se sentait mûr pour une bonne nuit de sommeil, mais quand il apprit l'identité du petit homme, il ne résista pas à la perspective d'affronter son rival, dans une épreuve dont il appréciait de mieux en mieux, à

mesure que l'heure avançait, les aspects tactiques et la rare intensité dramatique.

– C'est un honneur de t'affronter, l'ami, articula péniblement le géant en pointant au ciel un index qui se voulait solennel.

– C'est un bonheur de te froter la nuit, traduisit Marilia en haussant les épaules, le peau claire taquine Bey'oux, cru-t-elle bon d'ajouter.

Le petit homme siffla joyeusement, il avait lui aussi consommé suffisamment d'airac pour goûter l'humour virtuel de Broncos.

– C'est plutôt Bey'oux qui va froter le gros nez du peau claire, répliqua d'un air jovial le petit homme en pointant le sol pour suggérer la destination future de son adversaire.

Broncos accueillit la traduction avec une pointe d'inquiétude, à l'idée qu'un autochtone profite de son sommeil pour s'en prendre lâchement à son appendice nasal. Quelques timbales de lait fermenté plus tard cette perspective ne le hantait plus. Marilia avait abandonné son poste pour aller se coucher et les deux fêtards ayant oublié leur pari, sympathisaient bruyamment en massacrant des airs de leur folklore respectif. Le froid et l'humidité de la nuit calmèrent bien vite l'ardeur des deux compères, au grand soulagement du voisinage que leur récital empêchait de dormir. Ils slalomèrent entre les corps de quelques parieurs malheureux et gagnèrent la tente où dormait déjà Débyan et Marilia.

Marilia se leva la première. Elle enjamba le corps de Broncos qui gisait en travers de la porte et celui de Bey'oux qui dormait en travers de Broncos. Elle descendait nager à la rivière. La jeune fille se livrait quotidiennement à cet exercice qu'elle estimait fortifiant. Cette pratique eut été tout aussi bénéfique et bien plus agréable quelques heures plus tard, mais Marilia tenait à prendre son bain seule, car elle répugnait à livrer ce corps disgracieux aux regards des membres de la tribu. Ces hanches trop larges, ces reins trop cambrés, ces seins si lourds, étaient autant de difformités qui lui interdisaient d'espérer trouver, un jour, l'homme qui accepterait de lui donner un enfant. Sa morphologie ingrate avait tout de même un avantage : elle lui permettait de flotter facilement ce qui faisait d'elle, et de loin, la meilleure nageuse du clan et expliquait pourquoi elle n'aurait renoncé pour rien au monde à ce plaisir matinal.

Débyan qui avait mal dormi à cause des courbatures, tournait et virait depuis un bon moment dans sa couchette sans réussir à trouver une position confortable. Il décida à son tour de se lever. Il pensait que, malgré tout, cette nuit de repos approximatif lui aurait donné l'énergie d'affronter une nouvelle journée de liberté, il déchantait dès l'instant où il tenta de se redresser. Les muscles de ses jambes, de son abdomen et de son dos étaient toujours aussi durs et toute sa magie ne pourraient rien y faire. La seule solution qu'il trouva, fut de descendre à la rivière pour y boire un peu d'eau et trouver

quelques plantes afin de préparer une tisane qui calmerait ses douleurs. En cherchant son bonheur sur la rive, il tomba sur les vêtements de Marilia. Il redressa la tête et vit la demoiselle qui revenait de ses ablutions matinales. Pris de panique, il fit demi-tour et remonta à sa tente le cœur battant. Il prit Broncos par les épaules et le secoua énergiquement pour le réveiller. Celui-ci protesta mollement, puis, devant l'insistance de son compagnon accepta de le suivre à l'abri des arbres, dans un endroit retiré où ils pourraient discuter tranquillement.

– J'ai vu Marilia..., déclara Débyan à voix basse, comme on confie un secret. Et maintenant son image est là, dans ma tête, ajouta-il en désignant son front.

Broncos attendit la suite, avec une moue dubitative, mais ne voyant rien venir il prit la parole :

– Excellent, c'est une question urgente qui ne pouvait pas attendre que je me réveille ! Ne crains rien jeune lève-tôt, Marilia n'attaque que les nuits de pleine lune, sinon elle se comporte de façon tout à fait civilisée. Voilà, le problème étant maintenant réglé, je retourne me coucher. J'ai du lait chèvre à cuver moi !

Joignant le geste à la parole, il se leva, mais se figea aussitôt. Venue de nulle part, Marilia lui apparut sortant de la rivière dans le plus simple appareil.

– Waouh ! Déclara-t-il, béat. Quel beau métier que le tiens ! Avec tout ce que j'ai vu dans ma vie, si j'avais tes dons ma fortune serait faite.

L'image disparut aussi brusquement qu'elle était venue. Broncos reprit ses esprits, Débyan également :

l'exercice lui avait de toute évidence demandé un effort inhabituel.

– Effectivement, commença Broncos toujours sous le coup de l'émotion, ça éclaire la question sous un angle nouveau, mais je me permets tout de même de te rappeler que notre charmante interprète vit avec le dénommé Bey'oux, lequel Bey'oux se trouve être notre hôte et qui plus est un compagnon de beuverie tout à fait acceptable.

– Tu as raison, mais maintenant j'ai cette image de femme nue sortant de la rivière, gravée dans ma mémoire !

– Pauvre garçon, je voudrais tant t'alléger de ce poids !

– Tu ne comprends pas ! Cette image peut me revenir à l'esprit à n'importe quel moment. Et toute chose qui trouble la concentration d'un mage diminue grandement ses pouvoirs. C'est ce qu'on nous apprend à Bercigore : « La Femme est l'ennemi du mage », finit-il sentencieux.

– Les autres, ceux qui ont fini leur apprentissage, ils voient des femmes tous les jours et ça n'a pas l'air de trop les perturber.

– Oui, mais moi je n'ai pas fini ma formation : je suis parti avant. Et puis là-bas on apprend à contourner le problème, moi je veux le résoudre. Je veux rester un mage, mais je veux aussi vivre une vraie vie. Pour cela, il faut à tout prix que je sache pourquoi je suis si troublé.

– Bon, bon, bon, allons-y alors. Dis moi déjà ce que tu sais sur le sujet, on y verra plus clair.

– Je sais ce que Falamar m'a appris : il m'a dit que les femmes étaient des êtres merveilleux qui apportaient beaucoup de bonheur.

– C'est tout ?!

– A peu près, Je sais aussi qu'il faut un homme et une femme pour faire un enfant.

– Et bien mon pauvre gars, tu pars de loin ! Tu pourras dire à ton Falamar qu'il ferait mieux de s'occuper de botanique que de sexualité. Bon, pour commencer il faut que tu saches que les filles c'est pas comme nous : chercher à comprendre ce qui se passe dans l'esprit d'une femme, c'est comme chercher à vider l'océan avec une cruche fendue. Contente toi de savoir ce qu'elles aiment. Tout d'abord, elles aiment qu'on les écoute, mais il ne faut pas chercher à résoudre leurs problèmes. Ce qui leur plaît, c'est juste d'en parler, si elles ne te demandent rien c'est qu'elles préfèrent se débrouiller toutes seules. Ensuite il faut être galant, savoir si elles ont mis un nouveau bracelet, ne pas leur lâcher une branche dans le museau, des petites choses comme ça, tu vois. Enfin l'arme absolue : le compliment ! Ne pas hésiter à passer plusieurs couches et même à mentir s'il le faut, de toute façon elles sont rarement dupes. Jusque là tu suis ?

– Euh, oui, enfin je crois.

– Alors maintenant passons au côté technique. Tu as remarqué que tu avais quelque chose entre les

jambes, expliqua Broncos en traçant sur le sol un petit bonhomme généreusement pourvu. Ne fais pas attention aux proportions, reprit il, c'est juste pour que tu situes. Eh bien quand ça devient tout dur c'est que les graines d'enfant veulent sortir, il ne reste plus qu'à les mettre dans le ventre de la femme et le tour est joué ! Devant le mutisme de Débyan, il rajouta, fais « oui-oui » de la tête de temps en temps, je me sentirais moins ridicule. Maintenant une question te brûle les lèvres... enfin j'espère.

– Euh, oui, je... peut-être que...

– Magnifique, tu es très doué, ça on peut dire que tu m'aides beaucoup. La question c'était : par où ? Et la réponse tu l'as vu tout à l'heure. Les femmes ne sont pas équipées de la même façon que nous autres. Il y a une ouverture là, dit-il en pointant le sexe démesuré du bonhomme tracé sur le sol. Tu es l'épée, elle est le fourreau. Bon, j'ai fait mon maximum, à partir de là il faudra que tu te débrouilles tout seul.

– Il y a quelque chose qui m'échappe. J'ai bien remarqué que l'épée devient dure parfois, mais il faut qu'à ce moment précis il y ait à proximité une femme disposée à jouer le rôle du fourreau. Ce n'est pas commode du tout !

– Ah ! Enfin tu te réveilles ! Tu as raison, c'est le problème. Mais t'expliquer ça, c'est au dessus de mes forces. Fais moi simplement confiance, quand le moment sera venu et qu'une femme voudra bien de toi, tu seras irrésistiblement attiré vers elle et la vie trouvera son chemin... C'est comme quand tu respirez,

tu ne sais pas comment tu fais, mais pourtant tu le fais. Et bien là, ce sera pareil. Dans ces moments là, tu sais, on ne contrôle plus grand chose.

4

La journée se déroula sans autre événement notable. Débyan absorba tisane sur tisane pendant que Broncos visitait le village en compagnie de Marilia, apprenant au passage quelques rudiments de la langue locale. Pourtant un œil averti aurait probablement remarqué un va et vient inhabituel entre la tente de Rich'oux et celle de Bey'oux. A plusieurs reprises le chef du clan rendit visite au petit homme volubile et les échos de leurs discussions troublèrent le calme de cette paisible journée. La plupart des hommes récupérait des excès de la veille et se préparait à remettre ça le soir même, tandis que les femmes s'affairaient à préparer un repas amélioré pour les invités. En fin d'après midi, on alluma un grand feu et l'on commença les épreuves sportives.

Marilia, qui avait abandonné Broncos pour se préparer, sortit de la tente dans ses habits de fête. Elle portait une robe de peau cousue de perles. Ses cheveux étaient tressés. Elle arborait aux bras et aux chevilles, une multitude de bracelets qui tintait au rythme de ses pas. Le géant ne put réprimer un sifflement admiratif. La demoiselle sursauta, ses joues s'empourprèrent. Le géant pu lire sur son visage une expression qui lui parut mêler surprise, indignation et autre chose que la belle chercha à

dissimuler. En fait elle semblait flattée. Broncos connaissait l'importance des sifflements dans la langue des petits hommes et comprit qu'il avait sans doute été particulièrement explicite. Marilia ne dit rien, mais se montra dès lors plus distante.

Le petit homme borgne, qui, depuis la lisière de la forêt, avait filé Broncos et Débyan pendant plusieurs jours, avait été grandement impressionné par l'entraînement matinal du colosse. A sa demande, et sans doute aussi, plus ou moins consciemment, pour tenter d'impressionner Marilia, Broncos fit une démonstration de maniement de la hache. Pour ne pas être en reste, Débyan présenta un numéro de kinésie : par la force de son esprit, il jongla avec trois verres pleins d'airac. Son public, époustouflé, manifesta son admiration par un concert de sifflements. Le jeune mage, pourtant, ne fut pas tout à fait satisfait de sa prestation : il avait renversé quelques gouttes du précieux breuvage et même si cela était passé inaperçu, il s'en trouva contrarié.

Les épreuves de force donnèrent une fois de plus l'occasion à Broncos de faire étalage de sa puissance. Le jeune mage, devant l'insistance des petits hommes des bois, accepta de participer à un combat. Mais, fatigué par son numéro et la journée de marche de la veille, il se prit les pieds dans sa robe et s'écroula sans même avoir été touché par son adversaire, ce qui déclencha l'hilarité générale. Débyan fut vexé et sentit poindre les prémices d'une migraine. Il sourit faiblement, mais décida qu'il irait se coucher dès que possible.

Les épreuves de tir à l'arc permirent aux petits hommes de prendre leur revanche sur Broncos. Celui-ci décocha ses traits avec application, mais aucun n'atteint

son but. Il termina bon dernier de l'épreuve juste derrière Débyan qui, pour sa part, avait réussi à placer sa dernière flèche sur le bord extérieur de la cible. Il avait usé, il est vrai, de ses pouvoirs de kinésie pour réaliser cette prouesse, évitant ainsi une nouvelle humiliation. Il regretta cependant presque immédiatement son attitude et, contrarié par sa propre faiblesse plus que par sa déconvenue, il prit congé et se retira sous sa tente.

La fête fut suivie d'un banquet. Les convives se regroupèrent autour du feu principal et d'autres feux plus petits. La nourriture était posée sur des paillasses afin de la protéger des insectes. Rich'oux et Bey'oux s'étaient installés près de Broncos. Les deux petits hommes semblaient étrangement préoccupés. Le chef du clan pris la parole, Marilia assura la traduction :

– Rich'oux demande est-ce que Broncos et Débyan sont bien avec les Waskiidi.

– Bien sûr ! Tout le monde est gentil avec nous, nous sommes très bien ici, répondit Boncos.

– Rich'oux dit : Broncos et Débyan peuvent vivre ici pendant tout le temps.

– Je suis flatté de la confiance que vous nous accordez, mais nous sommes en fuite. Tôt ou tard nous attirerons ici des gens mauvais. Demain il faudra que nous repartions.

Marilia tenta de masquer son émotion, mais sa voix changea de timbre quand elle traduisit ces derniers mots à l'intention des deux petits hommes. Bey'oux se prit la tête à deux mains. Rich'oux accueillit la réponse avec un

hochement de tête. Comme s'il s'attendait à cette réponse. Il répondit gravement, relayé par son interprète :

– La forêt est pleine de dangers, surtout pour les peaux claires. Vous êtes braves, mais vous aurez besoin d'un guide.

– Les paroles de Rich'oux sont sages, répondit Broncos, mais nous ne connaissons pas la langue des Waskiidi, à quoi nous servirait un guide si nous ne pouvons pas lui dire où nous voulons aller ?

Les deux petits hommes verts écoutèrent la réponse, puis Rich'oux fit un signe de tête à Bey'oux. Celui-ci prit Marilia par les épaules et lui parla longuement avec une émotion évidente. Marilia hocha plusieurs fois la tête et essuya quelques larmes. Finalement elle se tourna vers Broncos lui aussi troublé et impatient de comprendre ce qui se tramait. Marilia épongea ses joues du revers de sa manche puis se redressa et déclara simplement :

– Je propose je suis votre guide.

Le feu se reflétait dans ses grands yeux inondés de larmes.

– C'est très gentil, commença Broncos ému, mais...

– Vous avez besoin moi, coupa Marilia, j'ai besoin vous aussi, il ne faut pas me faire supplier.

Sur ces mots, elle se leva et s'éloigna, laissant le pauvre Broncos muet de stupéfaction et de plus incapable de comprendre les paroles de réconfort que Rich'oux adressait à Bey'oux.

– C'est la seule solution, tu as fait tout ce que tu as pu pour la rendre heureuse. Mais ici elle se fanera peu à peu. Ces deux là sont dignes de confiance, ils la traiteront bien. Si elle ne saisit pas cette chance, elle le regrettera le restant de ses jours... nous le savons tous les deux.

5

29^{ème} jour du mois de Chabana

La fête ne s'était pas prolongée très tard. On avait peu bu, peu joué, peu chanté. La nuit avait été tranquille. Une nouvelle journée commençait, une autre vie aussi peut-être, pour certains.

La tribu était rassemblée pour saluer le départ des trois voyageurs. Marilia faisait mine d'être joyeuse et tout le monde faisait mine de la croire. Broncos portait le sac de la jeune fille. Il était un peu plus rempli qu'il n'eut été raisonnable, mais le colosse avait insisté pour que la Marilia emporte, en plus du nécessaire, quelques breloques et sa belle robe de la veille.

Rich'oux souhaita simplement bonne route de la part du clan. Il ne voulait pas éprouver la résistance nerveuse de son interprète par un long discours. Marilia serra longuement Bey'oux dans ses bras puis agita la main en signe d'adieu et la petite troupe se mit en marche.

Quand ils eurent disparu dans l'ombre des sous-bois, Bey'oux se retourna vers Nordol et lui adressa une suite de signes que l'homme-singe comprit probablement, puisque, sans attendre, il s'enfonça à son tour dans l'épaisse végétation.

IV

***A mélanger le feu et l'herbe sèche,
on risque peu d'obtenir de la glace.***

(Rich'oux – Chef du clan des Waskiidi de l'est)

1

29^{ème} jour du mois de Chabana

Débyan souffrait encore un peu de ses efforts de l'avant veille. Au début la marche avait été difficile, mais maintenant ses muscles étaient chauds et cela allait beaucoup mieux. De plus, il pouvait à nouveau appliquer sa technique de déplacement préférée, baptisée par Broncos « le vol de la grosse libellule mauve ». Quand le soleil serait haut dans le ciel, il serait temps de faire le point. En attendant il lui suffirait de suivre la piste vers

l'est.

Marilia marchait derrière lui. Elle observa, fascinée, la progression du jeune mage. Jusqu'à ce que Broncos se résolut enfin à venir la distraire. Le géant était resté silencieux plus longtemps qu'il n'aurait voulu. Mille questions se bouscullaient dans sa tête, mais il pensa qu'il fallait patienter et que la jeune fille se déciderait d'elle-même à éclairer sa lanterne quand elle se sentirait suffisamment à l'aise. Finalement, il entreprit de la questionner sur ce qui les attendait dans leur fuite vers le bout du monde, et pour commencer, sur ces fameux périls qu'avait évoqués Rich'oux.

– Je ne connais que le forêt, après je ne sais pas, répondit-elle.

– Alors dis moi ce qu'il y a vers l'est.

– L'est ?

– Le soleil levant.

– Vers le l'est, dit elle, il y a le chemin de maintenant pendant trois jours de marche. Après le chemin va vers le soleil haut, comment dis-tu ?

– Le sud.

– Le sud, merci, il faut tourner autour de l'endroit ou il y a des war'sons.

– C'est un autre clan ?

– Non, c'est des animaux très féroces et très

terribles. On dit que les animaux de là-bas c'est pas les mêmes que ici. En plus beaucoup sont pas normal quand ils naissent. Des fois cinq pattes, des fois pas de pattes du tout, des fois deux têtes et des fois très grands et très fous.

– Et ils restent dans cette zone ? Pourquoi ne viennent-ils pas jusqu'ici ?

– Il y a un mur.

– Un mur !?

La piste s'était un peu élargie, de part et d'autre de grands arbres feuillus filtraient la lumière du soleil. A leurs pieds, de hautes fougères et des ronces se disputaient l'espace disponible.

Débyan qui jusque là avait gambadé joyeusement se figea brusquement, immobile, tous les sens en éveil, tel un animal alerté par une odeur suspecte. Son attitude n'échappa point à ses deux compagnons qui, inquiets, se rapprochèrent de lui. Marilia elle aussi semblait sentir quelque chose d'anormal. Broncos posa ses bagages et prépara sa hache.

– Il se passe quelque chose, je perçois une force..., chuchota Débyan, de toute évidence apeuré.

« Quel couard ! » rumina Broncos, « ce petit imbécile est vraiment un lâche. Il ne vaut pas mieux que cette pauvre fille avec son arc ridicule ». Le colosse, surpris de sa propre sévérité, secoua la tête pour chasser ces pensées peu charitables. « Pourtant, tout ça était bel et bien de leur faute... ou plutôt de sa faute à elle. Jamais il

n'aurait du s'encombrer d'une femme, cette femme, toutes les femmes sont nos ennemies... »

Débyan se tourna avec inquiétude vers son ami qu'il entendait marmonner dans son dos. Le colosse était visiblement bouleversé. La transpiration qui perlait de son front lui coulait sur les joues sans qu'il songe à l'éponger. Ses yeux exorbités fixaient Marilia avec l'expression paniquée d'un homme qui sent la démence inexorablement le gagner. Sa hache se leva lentement puis resta suspendue dans un mouvement inachevé. Le géant, en proie à un combat intérieur terrifiant, tremblait de tout son corps, cherchant à retenir son arme que la haine rendait tout à coup plus lourde qu'un rocher...

– P...p...p..ars ! murmura-t-il péniblement à l'intention de la jeune fille qui, inconsciente du danger, lui tournait le dos. Elle s'était accroupie et fouillait du regard les fougères à l'affût du moindre mouvement. Elle ne l'entendit pas.

– Per-pat-sug-lev-kin, déclara Débyan avec une soudaine détermination.

Le jeune mage avait immédiatement compris la situation. Un instant plus tôt, il se sentait perdu, curieusement le désespoir de son compagnon lui apporta une sérénité dont il se serait cru incapable dans un moment aussi délicat. Il n'abandonnerait pas son ami. Il lui fallait agir vite, provoquer un choc, une diversion. Sans plus tarder, il mit à exécution la première idée qui lui vint à l'esprit.

Au milieu du feu brûlant de sa fureur, Broncos vit se former l'image de Marilia sortant nue de la rivière. Sa

colère se dissipa aussi vite qu'elle était venue. Il resta un instant hébété, ne sachant pas que faire de son arme brandie, incapable de faire le tri entre rêve et réalité. Brusquement il réalisa qu'il avait été manipulé. Fou de rage, il s'élança dans les fourrés en hurlant comme un possédé, fauchant au hasard ronces et fougères à grand coup de hache. Quelque chose bougea non loin de lui. La fille des bois décocha une flèche. Il n'y eut pas de cri, juste un bruit de branches cassées, une chute sans doute...

Surgi de nulle part, ou plus probablement d'un arbre, une forme mauve fondit sur Marilia, lui arracha son arc et le jeta hors de portée avant de disparaître. La jeune fille tira vivement de sa ceinture sa sarbacane et une épine de porc-épic qu'elle trempa dans une mixture suspecte, prélevée dans un petit sac suspendu à son cou.

Jugeant qu'il avait suffisamment défriché, Broncos chercha autour de lui un adversaire à sa mesure.

De l'autre côté de la piste parvinrent les bruits d'une lutte, une suite de coups sourds suivis de quelques grognements puis plus rien. Quelqu'un d'autre se battait là-bas. Au même instant, un individu aussi pati que bulaire, fit irruption sur le chemin. Il hésita cependant à livrer bataille. Il semblait surpris. Broncos ne lui laissa pas le loisir de mûrir sa réflexion. Il se précipita vers lui en brandissant sa hache, ce qui décida l'homme à opter finalement pour une retraite anticipée. Quelques instants plus tard Nordol apparut, une branche solide à la main et sur les lèvres ce qui était peut-être un sourire et sûrement l'expression d'une certaine satisfaction.

Broncos renonça à poursuivre son adversaire pour revenir protéger ses amis. Une forme le survola dans un

froissement d'étoffe et s'éloigna comme un grand oiseau mauve. Du même mauve que la robe des mages de Bercigore.

Le doute n'était plus permis maintenant : ce Bolzoc ne les avait pas oubliés.

Cependant, tout danger semblait provisoirement écarté. A part Nordol qui, le sentiment du devoir accompli, affichait une certaine bonne humeur, tout le monde restait choqué. Broncos traversa les fourrés pour aller voir combien l'homme-singe avait pu mettre d'agresseurs hors combat. Il s'attendait au pire et ne fut pas déçu. Six hommes gisaient sur le sol. Pris par surprise alors qu'ils s'apprêtaient à donner l'assaut, leurs rapières n'avaient pas fait le poids face au gourdin improvisé de l'homme-singe. Nordol avait frappé au hasard, sans chercher à tuer, simplement jusqu'à ce qu'aucun d'eux ne représente plus une menace à ses yeux. Il n'y avait pas de survivants. Ces hommes étaient sans doute des mercenaires recrutés sur les quais de Sarlin. Broncos fouilla sommairement leurs vêtements et trouva sur chacun d'eux une bourse identique, ce qui confirma son hypothèse. Il saisit l'épée d'une des victimes pour tenter de creuser des tombes, mais se rendit compte immédiatement que cette tâche lui prendrait des jours. Débyan l'appela. Le colosse disposa les mercenaires en rang et ferma leurs yeux, du moins quand cela était encore possible. Il confia leurs âmes à Sargace et à regret abandonna les corps aux charognards. Avant de partir il remarqua six lances que les assaillants n'avaient pas utilisées, étrange...

Le jeune mage lui aussi avait fait une macabre découverte. Un mage de Bercigore se trouvait à ses pieds.

Il n'en revenait pas : celui qui avait été chargé de le retrouver, lui, un simple apprenti fugueur, n'était autre que maître Colo, bras droit de Bolzoc, spécialiste incontestable de la suggestion. Les yeux du cadavre fixaient le néant. Là où la flèche décochée par Marilia lui avait transpercé le front, l'empenne de plume frémissait dans la brise matinale comme un papillon bleu posé sur une fleur écarlate. La mèche de Colo ne lui tomberait plus dans les yeux à présent.

2

Phybro regagna le camp où avec son groupe il avait passé la nuit précédente. Il ne lui restait plus que deux hommes : celui qui avait fui devant mastard armé d'une hache et le trappeur qui était resté au camp avec ses chiens. Encore heureux que ce dernier n'ait pas participé à l'embuscade ! Sans lui, regagner Sarlin n'aurait pas été une mince affaire.

Comment les choses avaient-elles pu si mal tourner ? Colo avaient pourtant minutieusement préparé toute l'opération... Il avait tout d'abord recruté dans les bas fonds de Sarlin, sept brutes de la pire espèce : des individus sans foi, ni loi, ni cervelle. Bien sûr, ils auraient pu trouver des soldats de métier, fiables et entraînés. Mais d'après Colo, un mage de la trempe de celui qu'ils se préparaient à traquer aurait été bien capable d'utiliser la suggestion pour retourner ces hommes potentiellement influençables contre leurs employeurs. Avec ces sept

décervelés, par contre, aucun risque !

Un trappeur avait été engagé pour compléter le groupe. Il avait apporté sa parfaite connaissance de la forêt et surtout le flair de ses chiens. Phybros se remémora comment, après avoir contourné la plaine aux lions par le fleuve, ils avaient retrouvé la trace des fuyards grâce à ces précieux quadrupèdes. Malheureusement, la piste les avait conduits à une rivière. Il avait fallu longer celle-ci pendant près d'une demi-journée. Le terrain était marécageux et la végétation dense, typique des milieux humides. Colo avait beaucoup souffert. Lui, par contre, il s'en était bien tiré grâce à ses compétences dans le domaine de la lévitation. Finalement les chiens avaient flairé leur gibier sur une piste menant vers l'est : un chemin tracé par on ne sait qui, mais fréquenté, d'après le maître chien, par les trappeurs, des hommes-singes et quelques autres animaux de grande taille.

La suite avait été un jeu d'enfant. Ils étaient parvenus jusqu'au village des petits hommes verts et avaient attendu à bonne distance une occasion de passer à l'offensive. Tenter une action immédiate eut été pure folie : ces lutins étaient nombreux et indiscutablement doués pour le tir à l'arc et autre sarbacane. Il avait donc fallu attendre que le mage en fuite ne se décide à quitter son refuge.

Le plus simple eut été d'éliminer en premier la grande brute et la fille à la peau bleutée. Mais on ne pouvait pas faire confiance aux mercenaires stupides qu'ils avaient engagés et Colo leur avait interdit d'utiliser leurs lances. L'une d'elle aurait pu blesser Débyan, or Bolzoc avait été formel : il fallait ramener le jeune mage indemne. Colo avait donc imaginé, non sans un certain

plaisir, user de l'art de la suggestion pour faciliter la capture du fugitif. Il avait imaginé se servir de ses capacités pour pousser le colosse à abattre la fille des bois ! C'était elle, en effet, leur principal problème : avec son arc elle aurait pu mettre hors combat plusieurs mercenaires, avant qu'ils ne parviennent à s'approcher suffisamment du mastard géant. Ce dernier n'avait pas l'air commode non plus. Avant de succomber sous le nombre, il aurait sans doute fait encore une ou deux victimes parmi ses adversaires. Tant mieux ! Ces pertes modérées auraient amené une économie de salaires bienvenue pour les caisses de Bercigore. Pris en chasse, Débyan aurait tenté de fuir le long du chemin et un mercenaire embusqué aurait surgi à point nommé pour l'intercepter. Privé du concours de ses deux gardes du corps, il n'aurait eut d'autre solution que de se rendre.

Le plan de Colo avait semblé simple et efficace. Pour tout dire, il avait considéré, lui Phybros, que c'était faire beaucoup d'honneur à ce Débyan, qui n'était après tout qu'un apprenti, que de déployer un tel dispositif pour sa capture. Et pourtant ! Rien ne s'était passé comme prévu. Tout d'abord, ce mastard qui avait fait preuve d'une grande force morale et résisté comme personne auparavant à la magie de Colo. Ensuite, cette flèche décochée à l'aveuglette qui avait atteint son collègue en pleine tête. Et pour couronner le tout, l'irruption de cet immense homme-singe qui avait massacré en quelques instants les six mercenaires embusqués.

Sale journée en vérité, mais ce n'était encore rien à côté du sort que lui réserverait Bolzoc en apprenant la nouvelle d'un échec que, par la force des choses, il allait devoir assumer seul.

Le soir venu, la petite troupe hétéroclite avait dressé le camp et préparé le feu. Broncos essayait bien de mettre un peu d'ambiance, mais sans réelle conviction. Contrairement à son habitude, Débyan n'avait pas récolté en chemin racines et tubercules. Marilia n'avait pas soufflé mot depuis l'embuscade. Nordol s'était joint au groupe sans trop savoir si sa mission était finie ou si elle venait de commencer.

Tous puisèrent cependant de bon appétit, dans les réserves de nourriture généreusement offertes par les petits hommes, à leur départ du village. Leur repas terminé, ils s'attardèrent dans la lueur dansante des flammes. Le crépitement du feu meublait le silence nocturne. La fraîcheur commençait à s'installer, Marilia posa une couverture sur ses épaules. Débyan se racla la gorge.

– Il faut que vous sachiez certaines choses, dit-il en guise d'introduction. Marilia, si je t'apprends que je suis un mage de Bercigore, cela n'évoquera probablement rien pour toi. Cependant, comme tu as pu le constater, je possède certaines facultés, comme par exemple, celles de déplacer des objets dans l'espace ou de me mouvoir sans toucher le sol. Eh bien, tout cela n'est rien comparé à ce dont est capable, celui qui a envoyé ces hommes à notre recherche. Il se nomme Bolzoc. C'est lui qui dirige l'école de magie dont je me suis enfui. L'homme qui a reçu une flèche dans le front était un mage de haut rang mais surtout le bras droit de Bolzoc. Quand ce dernier apprendra nos exploits, il y

a peu de chance qu'il nous laisse en paix. Si je vous explique tout ceci, c'est que je suis certain à présent, que c'est à moi qu'il en veut. D'autre part, et sans doute est-ce difficile à croire, je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle il a lancé une telle troupe à ma poursuite. J'aurais compris qu'il envoie un mage et deux ou trois soldats, mais certainement pas Colo et Phybro accompagnés d'autant de mercenaires. Je ne suis quand même qu'un apprenti ! Ceci dit, et c'est là que je voulais en venir, rien ne justifie que vous persistiez à risquer vos vies pour préserver la mienne. Aussi, je pense que le plus sage serait que je continue seul mon voyage.

Il marqua une pause puis ajouta d'une voix moins assurée :

– Je vous suis reconnaissant pour tout ce que vous avez déjà fait pour moi.

Sur ces mots il se tut. Ces paroles lui avaient coûté, et même s'il estimait devoir se montrer honnête envers ses compagnons, il espérait au fond de lui qu'ils ne l'abandonneraient pas.

– Tu as raison, commença Broncos avec un soupçon de sadisme - le colosse commençait à connaître son ami et savait discerner quand celui-ci déclarait une chose en pensant son contraire - cependant j'ai pris goût à ces racines succulentes que tu me déniches chaque jour. Je crains de ne plus pouvoir m'en passer. Il faudra donc que tu continues à me supporter quelque temps.

– Moi aussi, je reste, déclara fermement Marilia.

– Tu es très courageuse, mais pourquoi prendrais-tu de tels risques alors que tu ne me connais qu'à peine, s'étonna Débyan. Tu peux encore facilement regagner ton village.

Marilia ne répondit pas immédiatement. Elle réfléchit un long moment, soupira, puis parla visiblement à contre cœur :

– Je ne veux pas me plaindre. Je ne veux pas la pitié. J'explique mon histoire pour que vous pouvez comprendre pourquoi je reste. Je suis métisse. Mon père est peau claire et ma mère Waskiidi. Mon père était voleur à Sarlin, les lions n'ont pas voulu de lui. Il a traversé la plaine et s'a perdu dans le forêt. Après les Waskiidi ont accepté de lui dans le village. Il a fait un enfant avec ma mère : c'est moi. Mais le bébé-moi était trop grand et ma mère est morte au moment de ma naissance. Mon père a occupé de moi longtemps. Il m'a appris la langue des peaux claires et un jour il est parti. Il n'a pas emmené moi. Pourtant la vie est pas parfaite pour moi avec Waskiidi : je suis une femme, mais aucun Waskiidi ne me fera un enfant.

– Et Bey'oux ? Demanda Broncos soudain captivé.

– Bey'oux ? Répéta Marilia sans comprendre. Bey'oux, il est le père qui remplace mon père. Il a occupé de moi quand mon père est parti. Seul un peau claire pourra faire un enfant avec moi, je ne suis pas la première métisse dans ma tribu. Il y a eu d'autres avant moi. Les vieux se souviennent et ils disent il faut que je trouve un peau claire. Rich'oux et Bey'oux pensaient que un de vous peut-être pourrait me conduire chez les

peaux claires et protéger moi. Quand j'aurai un bébé dans mon ventre, peut-être je retournerai chez les Waskiidi.

– Mais vu la situation, tu ne penses pas que tu devrais retourner au village attendre une autre occasion ? Demanda Broncos.

– Je sais que c'était mieux pour moi de partir, répondit Marilia, mais ce matin a été très dur. Je ne veux pas recommencer. Et puis j'ai vivru comme ça de printemps, dit-elle en montrant vingt-cinq avec ses mains. Alors je suis vieille déjà, il est temps pour moi. Et puis je n'ai pas peur, Nordol est avec moi aussi.

Jusque tard dans la nuit, les trois compagnons à se racontèrent mutuellement l'histoire de leur vie. Leur angoisse diminua au fil des anecdotes et quand aucun d'eux n'eut plus de secret pour les autres, ils décidèrent à regret d'essayer de dormir. Les événements de la journée les avaient cependant perturbés, et aucun d'eux ne trouva le sommeil.

Il ne restait plus du feu que des braises rougeoyantes, quand Marilia, à mi-chemin entre rêve et réalité, sentit un corps venir se blottir contre le sien. La nuit était fraîche et cet apport inattendu de chaleur humaine, plutôt agréable. Elle voulait s'assurer des intentions de ce visiteur nocturne, aussi resta-t-elle immobile sous sa couverture, en attendant que les choses se précisent. L'attente fut de courte durée. Des mains expertes commencèrent à courir le long de ses hanches et de ses cuisses, puis s'insinuèrent sous les habits qu'elle avait gardés pour se protéger du froid. Un détail anatomique des plus significatifs lui permit d'écarter

définitivement l'hypothèse d'une visite de pure courtoisie. Elle se retourna et se trouva face à Débyan. La faible lueur des braises ne lui permettait pas vraiment de distinguer les traits du jeune homme, sa corpulence cependant et la finesse de ses mains ne laissaient planer aucun doute sur son identité. Chose insolite, le mage avait gardé son chapeau. Il l'embrassa. Elle se laissa faire. Le jeune homme faisait preuve d'une habileté inattendue. Elle commença à pousser de petits gémissements qui alertèrent Nordol. Celui-ci ouvrit les yeux, prêt à bondir, mais après avoir analysé la situation à la lumière de sa propre expérience, il se rendormit rassuré. Ce ne fut pas le cas de Broncos qui, incapable d'ignorer les activités nocturnes de ses compagnons d'aventure, finit par se lever, exaspéré. Il partit un peu plus loin chercher le calme en maugréant, maudissant un sort vicieux qui s'acharnait sur lui : à peine débarrassé de la concurrence du nain buveur de lait, il se faisait souffler sa belle par un puceau en jupon.

4

1^{er} jour du mois de Silla

Dès les premières lueurs de l'aube, et bien avant qu'aucun de ses camarades n'ait ouvert un oeil, le géant se livra avec acharnement à une série inhabituellement longue d'exercices physiques. Il entreprit ensuite de couper du bois à l'aide de sa hache, chose qu'il évitait autant que possible par peur d'abîmer son arme. Débyan le rejoignit alors qu'il se livrait à cette activité relaxante.

– Bien dormi ? ironisa Broncos sans cesser son travail.

– Ça y est, déclara abruptement le jeune mage en arborant une mine réjouie qui attisa l'exaspération de son camarade, je suis initié aux mystères de l'amour physique.

– Han ! Répondit Broncos en fendant une bûche dont personne n'aurait jamais besoin.

– Tout s'est passé exactement comme tu me l'avais expliqué. Marilia voulait bien de moi, j'ai été irrésistiblement attiré vers elle et la vie a trouvé son chemin. Je ne sais pas comment j'ai trouvé les gestes, c'est venu comme ça. En fait je ne contrôlais vraiment plus rien.

– Han !

– Maintenant je suis initié, tout ça ne risque plus de me déconcentrer.

– Hignnnnn !


– Merci, mon ami, je crois que sans tes bons conseils je n'y serais pas parvenu.

– Par toutes les catins des lupanars de Cyriaque ! éructa le colosse en lâchant sa hache. Il saisit Débyan par le col et le souleva de terre. Tais-toi !

Le géant fit un effort pour se calmer puis reposa son ami sur le sol. Contrarié par son propre comportement, il s'assit près de son tas de bûches et se massa la nuque, un

brin désabusé.

– T'ai je offensé, s'inquiéta le jeune mage.

– Offensé, répéta Broncos en secouant la tête avec consternation, est-ce que  sais au moins où tu as mis les pieds ? Enfin quand je dis les pieds je me comprend...

– Tu veux dire, à propos de Marilia ?

– Oui, bien sûr, à moins tu ais une préférence pour Nordol !

– Heu.. Marilia... elle est gentille... jolie aussi... mais où veux tu en venir ?

– Je veux savoir si tu éprouves des sentiments à son égard.

– Je ne sais pas.

– Comment ça, tu ne sais pas ! C'est pas difficile à savoir, quand même... Est ce que tu penses à elle tout le temps ? Est-ce que tu as envie de lui cueillir des fleurs ou faire d'autres âneries de ce genre ?

– ... !?

Broncos se prit le visage à deux mains, achevé.

– Eh bien c'est beau l'amour, ça fait plaisir à voir ! Est-ce que tu es conscient que tu lui as peut-être fait un enfant ?

– Oui, je sais, mais c'est ce qu'elle voulait...

– Et toi, tu te rends compte que si elle a un enfant ce sera aussi le tien ! Tu es prêt à être son père ?

Débyan changea de couleur.

– Ah mais non ! Je ne suis pas prêt, et surtout pas maintenant. Euh.. tu es sûr que.. enfin qu'il va y avoir un enfant ?

– Les.. hum.. petites graines qu'est ce que tu en as fait.

– A vrai dire je n'en sais rien, je ne contrôlais pas grand chose, tu sais.

– Il n'y a qu'un seul moyen d'en avoir le coeur net. Va me chercher la couverture et à partir de maintenant tais toi, surtout ne dis plus un mot.

Débyan subtilisa l'objet aussi discrètement que possible et le ramena un peu penaud à son compagnon. Après examen de la pièce à conviction Broncos en déduisit que la vie avait probablement trouvé son chemin. Il se leva pour aller retrouver Marilia qui grignotait quelques baies d'un air pensif.

– Je pense que tu as ton bébé maintenant. Il serait plus sage pour toi de retourner chez les tiens, déclara le géant sans préambule.

– Je serai sûr dans une lune, répondit Marilia peinée que Broncos se montre soudain si distant.

– A mon avis tu as plus de chance d'être enceinte que de survivre à cette aventure...

– Peut-être, mais j'ai réfléchi, et puis je suis sûre vous aurez besoin de moi et de Nordol dans le voyage.

– C'est toi qui vois, répondit le colosse en feignant l'indifférence, mais dans ce cas, ce n'est pas la peine de traîner ici. Nous n'avons qu'à nous remettre en route.

V

***L'amour rend idiot, aveugle et généreux,
mais en général, ça ne dure pas.***

(Linia - danseuse à Sarlin)

1

1^{er} jour du mois de Silla

– Bas les pattes, obsédé ! Je veux bien jouer ton petit jeu, mais n'abuse pas de la situation.

– Allons, allons ma pouliche, je tiens à témoigner un peu d'affection à ma femme adorée... ça se fait tu sais.

En prononçant ces mots, Ténitel gratifia la jeune

femme d'un sourire carnassier. Ses dents jaunes et cariées retenaient encore quelques souvenirs de son dernier repas. Il était grand et maigre. Dispersés par une calvitie naissante, ses cheveux noirs tombaient en désordre dans son cou de héron. Ses sourcils étaient fournis. D'épais favoris lui mangeaient les joues, tandis que quelques poils blancs parsemaient sa barbe de trois jours. Ses pommettes saillantes soulignaient l'expression inquiétante de ses yeux globuleux aux pupilles marrons.

Lorsque l'aubergiste avait trouvé ce nourrisson abandonné, vagissant dans le tas de paille devant son auberge, l'idée avait germé dans son esprit tordu, de le présenter aux mages de Bercigore pour essayer d'en obtenir un bon prix. Depuis cinq jours, une foule de pauvres paysans, de nomades et d'individus plus ou moins louches, se pressaient au nord de Sarlin, aux portes du désert. Ils formaient une longue colonne sinueuse encadrée par une enfilade d'échoppes tenues par des camelots bruyants. Quoique les membres de cette foule morose fussent pour la plupart de pauvres gens, ils représentaient, vu leur nombre, une aubaine pour les marchands du pays. Bien que démunis, il leur fallait tout de même boire et manger. Des enfants parcouraient sans relâche la longue procession en proposant contre un fruit ou un bout de pain, le réconfort procuré par quelques instants à l'ombre d'une grande feuille prélevée sur une plante aquatique à quelques kilomètres de là, près du fleuve. Monté sur des chevaux, une douzaine de soldats appartenant à la garnison de Sarlin, maintenait le calme en patrouillant deux par deux le long du cordon.

Téniel ignorait sur quels critères étaient sélectionnés les futurs pensionnaires de Bercigore. Il savait cependant

qu'une prime substantielle était versée aux parents, en dédommagement de leur chagrin. Il y avait, chaque année, au plus une dizaine d'élus. Pour influencer favorablement les recruteurs de jeunes talents, l'aubergiste avait usé sans scrupules de son statut d'employeur pour convaincre Linia, une belle danseuse se produisant quotidiennement dans son établissement, de jouer le rôle de la mère. Sa prestance naturelle ajoutée à la beauté sauvage de l'artiste, ne pouvait que gonfler les chances de succès de l'entreprise.

Pour l'occasion l'aubergiste avait procuré à Linia des habits moins suggestifs que son costume de travail habituel. Après avoir passé plusieurs heures à transpirer sous un soleil impitoyable, le couple et leur supposée progéniture, se présentèrent enfin devant un premier groupe de vieilles femmes qui vérifièrent le sexe et l'état de santé, ou du moins la vitalité du candidat. Cette formalité effectuée, ils furent autorisés à pénétrer dans l'enceinte de Bercigore. Une des vieilles les conduisit sans un mot jusqu'à une porte close et leur fit signe d'entrer.

A l'intérieur, un homme vêtu d'une robe et d'un chapeau mauves les attendait, assis en tailleur sur une natte posée à même le sol de pierre. La pièce sans fenêtre était rigoureusement vide, à l'exception d'un chandelier où se consumaient lentement quatre bougies. La porte se ferma avec un bruit sourd amplifié par l'absence de meubles. Intimidés, Téniel et Linia restèrent immobiles près de l'entrée. Le mage tendit les bras en direction du bébé. Alors que la danseuse s'avançait pour apporter l'enfant, elle sentit celui-ci lui échapper des mains pour flotter lentement vers l'homme toujours silencieux. Linia

fit un pas en arrière pour se rapprocher de l'aubergiste dont la présence, pour une fois, la rassurait.

Téniel, bien que peu à l'aise ne résista pas au bonheur de pincer les fesses de sa prétendue épouse. Il se rendait compte qu'une bonne partie de ce protocole consistait en une mise en scène destiné à entretenir et amplifier la réputation de Bercigore auprès de la population. Le mage prit l'enfant et le brandit au dessus de sa tête avec une soudaine énergie. Il psalmodia quelques formules dans une langue inconnue, puis lâcha le nourrisson. Linia sursauta. Téniel ne put s'empêcher de sourire. Le bébé resta suspendu dans le vide. L'intensité des flammes augmenta pendant quelques instants puis le feu s'éteint plongeant la pièce dans l'obscurité. Linia poussa un cri. La porte s'ouvrit sur le visage fripé de leur guide. L'enfant regagna le havre confortable des bras de la jeune femme de la même manière qu'il l'avait quitté. De sa voix traînante, la vieille invita le couple à sortir de la pièce.

– Silla à choisi cet enfant, leur dit-elle, il n'est plus à vous, il appartient désormais à Silla. Le lendemain de la pleine lune suivant son premier anniversaire, vous vous présenterez au château de Sarlin. Le seigneur Corbane vous fournira une escorte qui vous accompagnera ici-même. Vous percevrez votre dû en échange de l'enfant puis vous serez raccompagnés aux portes de la ville.

– Mais, c'est dans au moins six mois ! S'exclama Téniel qui ne s'attendait pas à se retrouver avec un nourrisson sur les bras. Vous ne voulez pas le prendre tout de suite ?

La vieille regarda Ténitel et Linia avec surprise. La danseuse baissa les yeux.

– Il est rare que les parents souhaitent se séparer prématurément de leur enfant. Comment s'appelle-t-il ?

L'aubergiste ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

– Peu importe, reprit la vieille femme, nous lui trouverons un nom. Sachez cependant que Silla est jaloux. Évitez de provoquer sa colère... Avant que je ne vous libère, il me reste une chose à vous dire : pour éviter tout risque, personne ne doit savoir que ce petit a été choisi. Quand vous sortirez d'ici, vous ne devrez montrer aucun sentiment d'aucune sorte, ni joie, ni peine. Mais pour cela, je vous fais confiance, vous me semblez d'excellents comédiens...

Tandis que le couple insolite s'éloignait d'un pas un peu trop rapide, la vieille servante soupira. Encore un peu de chair tendre pour Bercigore, cette immonde machine à broyer les âmes. Les élus se faisaient chaque année moins nombreux, sans doute Silla se montrait-il plus exigeant ou alors... moins cruel.

2

4^{ème} jour du mois de Silla

Durant les trois jours qui suivirent cette nuit, que Débyan avait marquée de ses prouesses érotiques,

l'équilibre de la petite communauté fut quelque peu bouleversé. Dans un premier temps, chacun de ses membres se sentit obligé de bouder, sans bien sûr l'avouer aux autres et encore moins se l'avouer à soi-même.

Broncos reprochait à Débyan de lui avoir soufflé Marilia et à Marilia de lui avoir laissé espérer ce qu'elle avait accordé à Débyan. Mais, après tout, chacun était libre de ses actes, libre de ce qu'il voulait faire de son corps et de son incurable connerie.

Débyan, lui, se sentait coupable d'avoir commis une maladresse à l'égard de Broncos. Pourtant, dans le même temps, il blâmait celui-ci de ne pas lui avoir témoigné suffisamment de confiance, pour lui annoncer franchement qu'il s'intéressait à Marilia. A cette dernière il reprochait par ailleurs, de porter, peut-être, un enfant qu'il ne se sentait pas capable d'assumer.

Marilia en voulait à Broncos de se montrer si « furtif » et à Débyan de ne pas chercher à réitérer ses exploits nocturnes. Ces peaux claires n'étaient vraiment pas simples à comprendre.

Nordol reprochait à tout le monde de faire la gueule. Du coup, il faisait lui aussi la gueule, mais dans l'indifférence générale.

Heureusement, le naturel reprit petit à petit le dessus. Broncos avait autant besoin de plaisanter que d'air à respirer. Il ne put résister bien longtemps, au plaisir de pratiquer à nouveau son humour « si délicat », dans un premier temps sur Débyan, puis sur Marilia. Il ne poussa pas le vice, cependant, jusqu'à taquiner Nordol, chose qui lui paraissant aussi risquée que de chatouiller un ours des

cavernes avec une plume de serin. Débyan, soulagé, recommença à gambader allègrement en s'extasiant sur les merveilles que prodiguait une nature féconde. Marilia reprit ses conversations avec Broncos, ce qui eut, entre autres effets, de faire progresser sa pratique du langage des peaux claires. Enfin, Nordol, constatant que personne n'était plus fâché, décida à son tour de se montrer agréable. Mais une fois de plus, personne ne fit la différence, sauf Débyan qui en profita pour se faire transporter plus qu'il ne lui était nécessaire.

Ce petit épisode eut au moins l'avantage, en déplaçant le centre de leurs préoccupations, de faire oublier à tous le caractère critique de la situation et amena tranquillement la petite troupe jusqu'aux frontières du territoire tant redouté des war'son.

Comme prévu, ils décidèrent de contourner soigneusement cette zone dangereuse. La piste qu'ils avaient empruntée jusque là bifurquait vers le sud. Aucun chemin ne menait de toute façon, à l'intérieur du territoire de ces créatures peu accueillantes. Broncos souligna cependant, que les survivants de la bande de lâches qui leur avait tendu une embuscade, devaient maintenant être proches de Sarlin. Et que dans l'éventualité où une seconde expédition serait chargée de retrouver Débyan, il serait opportun de chercher dès-à-présent à rendre leur poursuite moins évidente.

Il y avait fort à craindre qu'on lance une fois encore des chiens sur leur traces, aussi fut-il décidé de quitter la piste, pour chercher à progresser le plus possible les pieds dans l'eau. Les quatre compagnons rivalisèrent d'imagination pour compliquer, encore un peu plus, la tâche des poursuivants éventuels.

A l'occasion, ils se déplacèrent d'arbre en arbre. A l'attention des chiens, ils saupoudrèrent leurs empreintes du contenu, particulièrement irritant, de quelques gousses récoltées par Débyan. Si leurs premières idées furent des plus judicieuses les suivantes le furent un peu moins. L'éloignement de l'ennemi et cette euphorie qui succède souvent aux périodes de tension importante amenèrent ensuite les fuyards à formuler des propositions qui tenaient plus de la franche rigolade que de la haute stratégie. Ils mirent ainsi en application quelques artifices douteux, bien plus susceptibles de provoquer la consternation de l'ennemi que de semer le doute dans son esprit.

C'est ainsi qu'afin de tromper leur poursuivants, ils mirent un point d'honneur à se déplacer de temps en temps en marche-arrière. Nordol se prêta au jeu une première fois en ronchonnant, mais refusa ensuite de renouveler l'expérience. Sans vraiment se faire d'illusions sur l'efficacité du stratagème, les trois autres prirent un plaisir évident à se déplacer à reculons à chaque fois que Broncos en donnait le signal. Leur bonne humeur s'en trouvait de plus immanquablement renforcée par la mine désabusée qu'affichait alors l'homme-singe.

Et puis, le danger était loin. En admettant qu'il décidât effectivement de les poursuivre, Bolzoc et sa clique accuseraient un retard de six ou sept jours : une éternité ! Le petit groupe mit donc le cap plein sud pour faire croire qu'il cherchait à rejoindre l'océan, plus tard ils repiqueraient à l'est pour rejoindre la piste.

Phybro avançait seul, sur le chemin désert et poussiéreux qui mène à Bercigore. Dans quelques instants, il se présenterait devant le maître. De part et d'autre de la route, une foule d'objets abandonnés témoignaient de l'intense activité qu'avaient connu les lieux durant les jours précédents. Le mage remarqua au passage de la paille éparpillée, une roue de charrette cassée, de vieilles barriques éventrées, des pierres noircies par la cendre d'un feu de camp, des os de cochons impeccablement nettoyés par les charognards et autres rats qui furetaient encore, çà et là, à la recherche de morceaux oubliés. De nombreux tas de crottin sec apportaient une touche finale au tableau qui s'offrait à sa vue. Ce triste spectacle cependant, n'était que peu de chose comparé à l'odeur suffocante, qui lui rappelait que la multitude de pauvres gens qui avait fréquenté les lieux, avait restitué à la nature bienveillante une partie de ce qu'elle lui avait procuré.

Bien qu'incommodé par les effluves nauséabondes, Phybro prenait son temps. Mille fois il avait répété dans sa tête les mots qu'il dirait à son maître. En toute logique Bolzoc lui laisserait la vie... dans un premier temps. Mais d'une façon ou d'une autre il finirait par lui faire payer son échec. Il pénétra dans Bercigore. Contrairement à son habitude, il ne lui vint même pas à l'idée de léviter en franchissant les arcades familières. Il se dirigea directement vers les appartement sinistres du mage noir, pour y faire son rapport.

Bolzoc perçut la présence de Phybro avant même

que celui-ci ne se manifeste. La situation était inédite : c'était en général Colo, et non son comparse, qui prenait l'initiative de déranger le maître lorsque cela s'avérait nécessaire. Dès que Bolzoc vit son sbire franchir penaud le pas de la porte, il comprit que le sort lui avait été contraire. Le bras droit de son bras droit était encore plus taciturne qu'à l'accoutumée : ses cheveux étaient sales, son teint pâle et son costume en piteux état. Son mental était assorti à sa tenue : le mage noir pouvait sentir, telle une émanation infecte, la peur transpirer de son esprit.

– Tu as échoué, déclara le maître de Bercigore sans même attendre de confirmation.

Phybro hocha la tête et se prépara à souffrir.

– Qu'est-il arrivé à Colo ? Demanda Bolzoc d'un ton faussement calme.

Phybro d'ordinaire avare de ses paroles, déballa toute l'histoire avec un luxe de détails surprenant. Sa voix était changeante, parfois chevrotante, parfois claire, toujours plaintive. Sans pouvoir le formaliser vraiment, il savait que tant que son exposé ne serait pas terminé, Bolzoc ne lui ferait aucun mal. Alors il parla. Il parla sans reprendre son souffle de peur de perdre le fil de son récit. Il parla de tout : de Broncos, de Marilia, des petits hommes verts, du terrible homme singe, de l'embuscade et même des chiens ! S'il avait pu, il aurait décrit en détail la moindre feuille de chacun des arbres qu'il avait croisé en chemin. Mais, telle une source qui se tarit, le flot de ses paroles devint peu à peu plus hésitant, il bredouilla encore quelques mots d'excuses inutiles puis se tut, résigné, prêt à subir l'inévitable et terrible sanction.

Le mage noir le regarda, un long moment, incrédule. Phybro avait imaginé subir les pires tortures, en réalité Bolzoc se souciait trop de son propre sort, pour consacrer ne serait-ce qu'un instant à infliger au mage piteux un châtement mérité. A la seconde où il avait fini son rapport, Phybro avait cessé d'exister. Au fur et à mesure qu'il prenait conscience de la situation, une colère sourde germait dans l'esprit de Bolzoc. Une colère qui se transforma en hystérie. Comment avait-il pu sous-estimer cet insolent à ce point. Ce traître avait bien préparé son coup : un soldat, un archer, un mastard de concours, mais qu'allait-il encore sortir de son chapeau : des plantes carnivores, un essaim de frelons géants, une armée de crocodiles ? Autour de lui les objets commençaient à trembler, une chaise tomba, le mage noir lui-même quitta le sol. Phybro sut qu'il pouvait quitter la pièce. Derrière lui, une série de chocs et de bruits stridents lui apprirent que la crise avait commencé.

Mais Phybro s'en foutait. Il se sentait, maintenant, comme quelqu'un qui vient de sauter d'une falaise et se relève indemne. Il se dirigea en lévitant joyeusement jusqu'à la loge du regretté Colo. Là, il récupéra le tableau instructif que celui-ci avait confisqué, quelques jours plus tôt, dans la taverne malfamée du dénommé Téniel. Son malheureux collègue n'en aurait plus l'usage, et cela eut été tellement dommage de laisser perdre une œuvre aussi... troublante.

– On est près de la grande eau, je pense, déclara Marilia.

Les quatre marcheurs déjeunaient tranquillement, assis dans l'herbe au soleil de midi. Ils avaient quitté la piste de l'est depuis plus d'une journée. Bien que ralentis par la végétation touffue et malgré les efforts consentis pour masquer leur passage, après avoir cheminé aussi longtemps vers le sud, ils ne devaient plus être bien loin de l'océan.

– Je sens que l'air est plus fort, poursuivit la jeune femme.

Broncos mordit avec conviction dans une cuisse de volatile que Marilia appelait Gouvernik. Comme ni lui ni Débyan ne possédaient de connaissances suffisantes en ornithologie, ils avaient tout naturellement adopté le vocabulaire des petits hommes verts pour ce qui touchait de près ou de loin au gibier et à l'univers sylvestre en général. Grâce à ses talents de chasseur, Marilia procurait à ses compagnons, largement de quoi se nourrir. Nordol, bien que ne dédaignant pas à l'occasion un bon morceau de viande, était pour l'essentiel herbivore et se nourrissait tout au long de la journée des jeunes pousses et des baies qu'il trouvait en chemin. L'oiseau que dégustait Broncos avait été cuit la veille. Pour gagner du temps et ne pas laisser de marques trop visibles de leur passage, les membres de la petite troupe avaient décidé de ne faire du feu que le soir. Avant de lever le camp ils devaient soigneusement nettoyer le terrain et recouvrir les restes

du foyer de mousse et de cailloux.

– Nous avons six ou sept jours d'avance, nous pouvons sans doute nous permettre de continuer jusqu'à la côte, suggéra Débyan.

– Pourquoi pas, mais ça nous avancerait à quoi ? s'étonna Broncos.

– Nous pourrions ensuite longer l'océan. D'après ma carte la côte remonte vers le nord à une demi-journée de marche d'ici. Nous rejoindrons ainsi la piste de l'est et si nous marchons au bord de l'eau, la marée effacera nos traces et nous avancerons plus vite.

– Oui, c'est bien je crois, avança Marilia, et je suis contente que je pourrais nager dans l'eau un peu.

– Hopala ! Pour ce qui est de nager, je veux bien, reprit le géant avec le sourire typique de celui qui se prépare fièrement à sortir une grosse connerie. Mais ce serait dommage de gâcher toute cette ruse que nous avons déployé pour égarer nos poursuivants, à mon signal tout le monde devra donc nager en marche arrière !

Le soleil n'avait pas encore entamé sa descente, quand le bruit des vagues leur annonça que l'océan était tout proche. La forêt s'arrêta net, simplement séparée du bord de l'eau par une petite étendue de sable fin. Après tout ce temps passé à l'ombre des grands arbres, les voyageurs furent éblouis par l'apparition de cet espace immense inondé de lumière. A part Nordol, tous posèrent leur équipement et se laissèrent tomber sur la plage. L'homme-singe, quant à lui, resta prudemment à la lisière

du bois. Il nageait très mal et toute cette eau le rendait nerveux. Contrairement aux apparences, il n'était pas le seul à se montrer fébrile... Marilia, Broncos et Débyan l'étaient tout autant, mais pour des raisons d'un autre ordre.

Ce qui mettait tout ce petit monde en émoi, c'était la déclaration qu'avait faite Marilia un peu plus tôt pendant la pause de midi : eh oui, elle avait évoqué son intention de prendre un bain !

A partir de ce moment, la perspective de contempler le corps de la jeune femme avait hanté l'esprit de Broncos, monopolisant l'ensemble de ses facultés intellectuelles. Il avait continué à marcher, mais rien de plus. Si la plupart de ses fonctions végétatives semblaient avoir été maintenues, toute dépense d'énergie superflue avait été proscrite. Le géant s'était montré sourd aux remarques de ses camarades qui, le voyant absorbé par sa réflexion, avaient renoncé à lui adresser la parole.

Assise sur la plage, Marilia se trouvait assaillie par une foule de pulsions contradictoires. Bien sûr, elle brûlait d'envie de prendre un bain, mais, d'un autre côté, elle était à présent consciente de son pouvoir de séduction. C'était une sensation nouvelle et elle craignait d'en faire un usage maladroit. D'autre part, entre le jeune mage et le valeureux guerrier son cœur hésitait. Elle avait un faible pour le géant qui la faisait rire et qu'elle trouvait touchant, mais le jeune mage était gentil et s'était montré jusque là plus entreprenant, enfin... même si cela n'avait été qu'un feu de paille.

Débyan percevait la nervosité de ses compagnons. Grâce à ses dons ils pouvait ressentir le trouble émaner de

leurs esprits, mais il ne possédait aucune certitude quant à la cause de leur émotion. Ils avaient tous tant de bonnes raisons ! Pour sa part les choses étaient claires, même si Marilia l'attirait physiquement, il jugeait que les sentiments qu'éprouvait Broncos était d'une nature plus profonde. En plus de cela, si l'expérience érotique que lui avait procuré la jeune fille lui avait permis de démystifier le problème des relations mages-femmes, elle faisait de lui, en puissance, le père d'un enfant qu'il ne désirait pas. La solution était donc, à ses yeux, de procurer à Marilia un remplaçant respectable, en d'autre termes : il était fermement décidé à précipiter Broncos dans les bras de la belle ingénue ! C'est dans cette optique qu'il décida d'ôter son ample robe de Mage.

Il se retrouva donc simplement vêtu d'un genre de cache-sexe, constitué d'une étoffe passée entre les jambes et retenue à la ceinture par des épingles. La comparaison avec Broncos ne lui était pas favorable. Il était peu habitué aux efforts physiques et cela se voyait : on aurait pu aisément compter ses côtes, ses bras maigres étaient semblables à deux gros bambous blanchâtres. Malgré l'entraînement de ces derniers jours, ses jambes faisaient penser à celles d'une poule. D'une démarche de canard volontairement exagérée, il se précipita dans l'eau en gloussant joyeusement. Une fois mouillé, il essaya de nager quelques brasses, en prenant soin toutefois de tenir la tête hors de l'eau pour ne pas mouiller son chapeau, puis il se redressa et appela ses amis à le rejoindre.

Broncos enleva machinalement sa veste de peau. Il se retrouva torse nu, mais conserva ses braies. A l'époque où il vivait au palais, il pouvait s'enorgueillir d'une ceinture abdominale spectaculaire dont il pouvait faire

bouger indépendamment chaque muscle, ce qui lui valait un vif succès auprès d'une certaine catégorie de femmes fortunées avides de sensations. En quelques mois d'une vie de soldat et de consommation immodérée de cervoise frelatée, sa musculature avait perdu de son volume, mais gagné en densité. Ses muscles étaient nouveaux, sa peau avait bruni et un ou deux kilos superflus, dont il était le seul à remarquer la présence, avaient élu domicile au niveau de son ventre. Au lieu de rejoindre Débyan, comme il en avait eu tout d'abord eu l'intention, le géant se ravisa et prétendit rester sur la plage pour profiter des derniers rayons du soleil.

Marilia, elle, opta pour la baignade. Elle ôta sa robe et ses guêtres mais contrairement à son habitude, conserva ses autres vêtements, une culotte de peau fine retenue sur les hanches par des lanières et une bande de tissu dont elle se servait pour enserrer ses seins, afin qu'ils ne la gênent pas pour courir. Elle s'avança lentement vers le bord de l'eau et ne put s'empêcher de jeter, par dessus son épaule, un regard de biche à l'intention de Broncos. Celui-ci était déjà au bord de l'évanouissement, cette dernière coquetterie lui porta le coup de grâce. Il aurait très bien pu s'allonger sur le sable et mettre fin à ce supplice, mais un réflexe animal, venu des profondeurs de son cerveau, le poussa à faire un pas en avant, plus d'ailleurs pour garder l'équilibre que réellement se diriger vers la jeune fille. Mais ce premier pas ajouté à l'effet de la pente l'entraînèrent d'une démarche mécanique à la suite de ses compagnons.

La fille des bois à la peau bleutée fit quelques brasses, puis se retourna et sourit à Broncos qui la suivait de près. Elle se mit alors à nager sur le dos tout en

continuant à regarder effrontément le colosse.

– Je n'ai pas donné le signal, déclara ce dernier, inexpressif, mais dans un effort louable de faire de l'humour.

Elle plongea sous l'eau et refit surface sous le nez du géant. Après une seconde d'hésitation elle passa ses bras autour du cou de Broncos et lui tendit ses lèvres. Le colosse ne se fit pas prier pour l'embrasser fougueusement. Marilia lui passa les jambes autour de la taille. Survolté par de longs mois d'abstinence, Broncos poursuivit sur sa lancée en arrachant les vêtements de sa conquête, effort méritoire, car ce n'était pas chose facile que de dévêtir sa partenaire tout en en supportant son poids, alors que lui-même n'avait pas pied.

Débyan, qui suivait à bonne distance l'évolution de la situation, sut que l'affaire était en bonne voie quand il vit flotter autour d'eux la garde-robe des deux tourtereaux. Il pouvait maintenant envisager l'avenir avec plus de sérénité. Satisfait, il sortit de l'eau pour aller se sécher sur la plage.

5

6^{ème} jour du mois de Silla

Les deux jours qui suivirent furent moins enthousiasmants pour le jeune mage. Les deux amoureux profitaient de la moindre occasion pour courir à l'abri des arbres, donner libre court à leur passion lubrique. A ce

régime, la petite troupe ne progressait que lentement. Seul point positif, Débyan mit à profit cette période de quasi-solitude pour apprendre à communiquer avec Nordol. Il réalisa ce prodige grâce aux nombreux signes que Marilia voulut bien lui enseigner, à la faveur des rares moments de repos pendant lesquels elle ne batifolait pas avec Broncos dans la verdure. L'homme-singe, qui lui aussi se sentait un peu abandonné par sa protégée, trouva en la personne du jeune mage un réel réconfort. Ils tissèrent ainsi tous deux, les liens d'une amitié qu'on eut cru impossible entre deux êtres si différents.

Le jeune mage apprit que les hommes-singes vivaient en sociétés très hiérarchisées autour d'un mâle dominant. A l'intérieur de ces bandes organisées, chacun d'eux jouait un rôle précis. Nordol était ce que les petits hommes de la forêt nommaient un messenger. Marilia apprit à Débyan que les hommes-singes étaient doués pour l'imitation : incapables à proprement parler d'imaginer des techniques nouvelles, ils parvenaient par contre à assimiler facilement des procédures simples. Le rôle du messenger était de diffuser ses connaissances auprès d'autres groupes. Choisis parmi les éléments les plus habiles du clan, ces messagers partaient à la recherche de congénères établis sur des territoires parfois lointains. Cette pratique étonnante avait permis aux hommes-singes de progresser très rapidement, au point que cette évolution mettait en péril l'équilibre des relations qu'ils entretenaient avec les petits hommes des bois. Ce que Débyan ignorait, c'est qu'une idée incroyable avait un jour germé dans l'esprit frustré de Nordol : s'il était capable d'apprendre à ses semblables comment casser une noix entre deux cailloux ou tremper sa nourriture dans l'eau pour la ramollir, pourquoi ne serait-il

pas capable lui-même d'apprendre au contact des autres ? Et quels meilleurs professeurs que ces petits hommes qui faisaient des choses si étranges et si extraordinaires ? C'est ainsi que Nordol s'était mis en tête d'apprendre à dompter le feu. Mais dans l'immédiat, son esprit était occupé à tout autre chose : il avait une mission, il devait protéger Marilia.

Les dernières lueurs du jour donnaient à l'océan une teinte brune. Broncos et Marilia s'adonnaient à leur passe-temps favori, sans doute un peu plus loin sur la plage, tandis qu'assis près du feu, Débyan méditait sur l'effet abrutissant des relations amoureuses. Nordol posa délicatement une grande main poilue sur l'épaule du jeune mage pour attirer son attention, puis exécuta plusieurs fois les signes de l'oiseau et de l'eau.

Débyan ne comprit pas à quoi il voulait faire allusion. Il pensa qu'il s'agissait d'un jeu. Tant mieux ! Il se sentait tout à fait disposé à jouer un peu. Il fallait dire que l'ambiance était au beau fixe. Tout à leur idylle Broncos et Marilia vivaient dans une insouciance qu'ils avaient communiqué au reste du groupe. L'oiseau et l'eau, ça pouvait être un poisson volant, une mouette... Machinalement, il regarda la mer et aussitôt il le vit ! Se détachant sur l'horizon comme un jouet d'ébène :

– Un bateau !

A cette distance, leur feu de camp était sans aucun doute visible depuis le navire. Débyan ne savait pas si c'était bon ou mauvais, s'il fallait attiser les flammes ou les étouffer. Qui pouvait bien être à bord, des pêcheurs, des marchands ? Le jeune homme jugea qu'il valait mieux prévenir les autres, quitte à interrompre leur activité

vespérale. Quand Broncos découvrit l'objet de son inquiétude, sa mine devint grave. Il jeta immédiatement du sable sur le feu pour l'éteindre et commença à rassembler ses affaires.

– Il faut partir, déclara-t-il laconique, je vous expliquerai en chemin.

– Mais la lune sera presque noire cette nuit, objecta le mage, bientôt on n'y verra plus rien.

– Peux-tu nous faire une torche ?

– Oui avec de la résine, des feuilles et un bâton. Il y a tout ce qu'il faut dans le bois.

Ils gravirent d'un pas pressé les pentes boisées qui surplombaient l'océan. Le mince liseré de lumière projeté par la lune ne parvenant pas à franchir l'épaisse frondaison. L'obscurité fit bientôt place à la pénombre. Seul, Nordol semblait encore distinguer son chemin. Broncos alluma sa torche et le groupe poursuivit sa route dans une ambiance irréelle. Ils marchaient tous très près les uns des autres pour ne pas se perdre. Nordol fermait la marche. Débyan pouvait sentir son souffle dans son cou. Le flambeau projetait une lumière jaune qui n'éclairait qu'à quelques pas de distance. Plusieurs fois la petite troupe dut revenir sur ses pas pour éviter un roncier infranchissable. Souvent leur approche faisait fuir un animal nocturne ou s'envoler quelque chauve-souris affolée, qui décrivait au-dessus de leurs têtes une trajectoire biscornue. Avant de s'éloigner définitivement de la côte, ils firent une halte au dernier endroit d'où ils pouvaient encore observer l'océan. Marilia grimpa lestement au sommet d'un vieux pin, d'où elle put

observer la mer.

Elle pouvait distinguer au loin le navire. Ses voiles avaient été affalées. Visiblement, il avait jeté l'ancre. Sur le pont s'agitaient de minuscules points lumineux, sans doute des lanternes. A quelques brasses du bateau, scintillaient d'autres lumières : une chaloupe avait été mise à l'eau, bientôt les aboiements plaintifs des chiens énervés parvinrent aux oreilles des fuyards.

Marilia descendit. Broncos jugea que le moment était venu de fournir quelques explications.

– Ce n'est pas un bateau de pêche, il est trop grand. Je ne pense pas que ce soit non plus un navire marchand, il est trop éloigné des routes commerciales. C'est donc soit un vaisseau pirate, soit un bâtiment de guerre de la marine de Sarlin. Et comme je n'ai jamais entendu dire que les pirates se promenaient avec des chiens à bord, je pencherais plutôt pour la dernière hypothèse. Et dans ce cas, il se pourrait que l'on soit à notre recherche... Quoi qu'il en soit, nous devons faire comme si. Le temps qu'ils s'organisent et qu'ils retrouvent nos traces, ça nous laisse encore un peu d'avance. Par contre nous ne pourrons plus nous permettre de nous arrêter, ni pour dormir ni même pour manger. Pire, je ne sais pas du tout comment nous pourrons savoir si nous gagnons ou si nous perdons du terrain sur nos poursuivants. Voilà, ce n'est pas brillant. Si personne n'a une idée subtile à proposer, je propose qu'on y aille.

– Si, moi j'ai une idée, déclara Débyan d'un air grave, c'est moi qu'ils cherchent. Alors séparons-nous, ils vous laisseront probablement tranquilles.

– Ton idée est minable, jeune homme, répondit Broncos, lapidaire.

– Minapl', renchérit Marilia.

Nordol n'avait rien compris. Personne ne se soucia de ce qu'il pouvait penser, et pourtant il aurait sans doute été du même avis que ses compagnons.

Débyan regretta tout ce qu'il avait pu marmonner ces derniers jours quant au ramollissement inéluctable de la cervelle des esclaves de la concupiscence.

La petite troupe reprit son chemin vers le nord à la lueur d'une torche grésillante.

Bien qu'à cette époque, les nuits fussent courtes, Nordol dut une fois de plus transporter Débyan durant une partie du chemin. Il put ainsi constater que pendant qu'il dormait, le jeune mage de temps à autre ouvrait et fermait les yeux plusieurs fois de suite, comme s'il eut craint que ses paupières ne rouillent pendant son sommeil. Peu avant que le jour ne se lève, Marilia grimpa une nouvelle fois au sommet d'un grand arbre, pour voir si elle pouvait distinguer au loin les torches d'éventuels poursuivants. Elle ne vit rien. Les membres du petit groupe décidèrent néanmoins de continuer leur route aussi longtemps que leurs jambes voudraient bien le leur permettre.

Ils poursuivirent donc leur route, aux premières lueurs de l'aube, les pieds mouillés par la rosée. Ils poursuivirent leur route, réchauffés par le soleil rassurant du matin. Ils poursuivirent leur route, tantôt par une chaleur accablante, tantôt à l'ombre bienfaisante des

frondaisons. Ils poursuivirent leur route jusqu'au soir, ne s'accordant que de courtes pauses pour remplir leurs gourdes, grignoter leurs provisions ou récolter de la résine pour leurs torches. Quand ils rejoignirent enfin la piste de l'est, ils étaient cuits !

La nuit commençait à tomber, ils marchèrent pourtant encore jusqu'à ce que la pénombre s'installe et qu'il fut impossible de se déplacer sans l'aide d'un flambeau. Ils grimpèrent au sommet d'une colline d'où l'on dominait les alentours. Ils ne distinguèrent aucune lueur à l'horizon. Les quatre compagnons décidèrent de passer la nuit à cet endroit. De toute façon, ils ne pouvaient plus faire un pas. Périr de la main de leurs poursuivants ou mourir d'épuisement, quelle différence ? Il fut décidé que chacun monterait la garde à tour de rôle. Marilia prit le premier tour de garde.

6

7^{ème} jour du mois de Silla

Au petit matin, Débyan réveilla d'abord Nordol. Contrairement à son habitude L'homme-singe avait dormi profondément. Il avait beaucoup porté Débyan la veille, et la marche l'avait fatigué. Il fixa le mage un instant puis regarda autour de lui pour rassembler ses idées. Marilia dormait blottie contre le dos de Broncos, un bras passé autour de sa taille comme pour le retenir. Débyan les réveilla à regret.

Des aboiements résonnèrent un peu plus loin : les

jappements nerveux d'un chien qui voit le gibier sans oser l'approcher.

Broncos saisit sa hache, tout en parcourant des yeux les alentours. Il repéra l'ennemi sans difficulté. Ils étaient deux et ne cherchaient nullement à se cacher. Deux hommes portant des robes mauves pareilles à celle de Débyan. Ils tenaient chacun en laisse un molosse au torse large et musculeux. Un autre chien, beaucoup moins impressionnant, allait et venait fébrilement. Le bâtard, court sur pattes et rond comme un petit tonneau, ne comprenait pas pourquoi l'on s'arrêtait si près du but.

– Il ne nous feront aucun mal, déclara Débyan, je les connais, ce sont des mages de Bercigore, des éclaireurs.

VI

***Jeter mon argent dans la gueule du loup
est toujours une mauvaise solution.***

(Seigneur Corbane – Gouverneur de Sarlin)

1

7^{ème} jour du mois de Silla

Juché sur le dos d'un âne robuste, Bolzoc transpirait abondamment. Sa robe noire retenait la chaleur et son masque aux yeux vides lui conférait certes un air effrayant, mais lui interdisait le modeste plaisir de pouvoir s'éponger le visage. Derrière lui suivaient docilement, cinq ânes chargés de transporter les réserves de nourriture, mais aussi un attirail de chaînes et de filets dont lui seul connaissait la destination. Ces bêtes stupides avaient compliqué le débarquement. Leur utilité était cependant incontestable. Elles lui permettraient de gagner

du terrain sur les fuyards qui, tôt ou tard, seraient contraints de consacrer du temps et de l'énergie à chercher de quoi manger. Et puis il y avait la nacelle...

Le muletier qui conduisait sa monture faisait également office de cuisinier. Devant lui s'étirait une colonne d'hommes en armes, vingt soldats prêtés par le seigneur de Sarlin. De tous ceux qui, durant des siècles avaient tenu les rênes de la cité marchande, le vieux Corbane était sans conteste le plus cupide. Cette grande qualité associée à un goût prononcé pour la manipulation en faisait, paradoxalement, quelqu'un de très prévisible. Sans doute aurait-il monnayé chèrement les menus services qu'il lui rendait à l'occasion, s'il n'avait eu l'assurance de pouvoir compter, en contrepartie, sur le concours des meilleurs mages de Bercigore lorsqu'il s'agissait de conclure efficacement ses petites affaires pas toujours limpides.

Plus loin, un groupe de trois mages progressait tantôt à pieds tantôt à califourchon sur le dos d'un des cinq mastards qui les accompagnaient. Cinq spécimens particulièrement rustiques. Cinq collaborateurs zélés. Cinq brutes aux fronts bas et aux arcades sourcilières développées. Cinq individus à l'esprit brumeux dont on imagine mal quel mage, même particulièrement puissant dans l'art de la suggestion, serait parvenu à abaisser le levier mental qui les aurait amenés à se retourner contre leur maître.

En tête de cortège, se trouvait leur guide. Il ouvrait la marche en compagnie de Phibro. Avec le maître-chien, il faisait partie des cinq trappeurs engagés pour mener l'expédition à travers ces bois, en lui évitant les pièges tendus par une nature hostile. Ses quatre confrères se

déplaçaient en marge du convoi, chassant de quoi préserver, autant que possible, les provisions de nourriture.

Enfin, complétant cette petite armée, quatre mages éclaireurs répartis entre la meute et sa proie, assuraient le pistage des fuyards. Deux d'entre eux gardaient maintenant en point de mire, le traître et ses redoutables alliés. Ils communiquaient par télépathie avec un autre mage situé plus loin. Ce dernier en faisait de même avec un quatrième qui par le même moyen tenait Phybro informé. Celui-ci effectuait la navette entre la tête du convoi et son maître, pour le tenir au courant de l'évolution de la situation.

En tant que spécialiste incontestable de la lévitation, Phybro possédait les qualités nécessaires pour prendre en charge l'aspect filature de l'opération. Comme il l'enseignait à ses élèves :

– Un bon mage éclaireur doit maîtriser la télépathie et la lévitation. La télépathie pour communiquer sur des distances importantes, la lévitation pour se déplacer rapidement. Toute personne plus ou moins humaine, répétait-il, possède potentiellement la faculté de recevoir une information de nature télépathique. Cependant cette faculté varie d'un individu à l'autre. On considère généralement que plus un cerveau est primitif, moins il est apte à recevoir ce type de message. Pour pouvoir se joindre sur des distances importantes, les télépathes doivent se voir, c'est la seule limitation. Par temps clair et froid on peut se voir de très loin. Les collines, les crêtes, les rochers sont donc les bienvenus. On peut aussi s'élever grâce à la lévitation, mais seulement pour recevoir un message.

Lévitier tout en émettant un message, bien que théoriquement réalisable, reste une opération délicate et gourmande en énergie. A ma connaissance, seul notre vénéré maître l'archimage dont je ne suis pas digne de prononcer le nom, est capable d'exercer simultanément deux pouvoirs avec efficacité. Quand les conditions idéales ne peuvent être réunies, il est préférable de se déplacer pour trouver un site propice. Vos chiens de trait vous permettront de gagner beaucoup de temps : on dépense en effet beaucoup moins d'énergie, en se laissant tracter en état de lévitation par ces braves bêtes, qu'en sollicitant ses seules ressources mentales sur de longues distances. La récupération est donc aussi plus rapide. Faire fonctionner efficacement un dispositif de pistage nécessite bien sûr un savoir faire important et une étroite collaboration. Seuls les meilleurs auront leur place ! C'est pourquoi il vous faudra toujours chercher à surpasser vos concurrents.

Aujourd'hui, pensait Phybros, tout se déroulait pour le mieux : la chance avait tourné... enfin ! Elle avait commencé à lui sourire précisément au moment où son regard était tombé par hasard sur ce foyer anodin allumé sur la rive. Il naviguait alors depuis deux nuits et deux jours, et depuis ces deux longues nuits et ces deux longs jours, il souffrait d'un mal de mer coriace. Les mages ne font pas de bon marins. Recruter des guides, obtenir du seigneur Corbane une escorte, affréter un bateau, embarquer les hommes, les bêtes, l'équipement, tout cela avait été réalisé en un temps record. Le cap avait été mis ensuite sur le petit port de pêche de Golut, village situé au delà de la grande forêt. Le but était d'y débarquer pour gagner par la suite l'oasis de Radji, étape obligée avant

d'affronter le désert du Rafar. Si les fuyards envisageaient de continuer leur périple vers la côte est, ce qui paraissait être, somme toute, l'option la plus plausible, ils devraient forcément y faire escale : on ne traverse pas le désert sans eau et pour en transporter suffisamment, on ne peut se passer des services d'un chameau. Mais, bon, ils n'avaient pas eu besoin de les attendre la-bas. Il y avait eu sur la plage, ce feu qui n'avait duré que quelques instants et qu'il avait été le seul à remarquer. Il avait prévenu Bolzoc, puis tout avait été très vite : une chaloupe avait été dépêchée sur les lieux et les chiens avaient reconnu l'odeur de Débyan. Il pensait, quant à lui, avoir retrouvé une partie de la confiance de son maître.

C'était du moins dans cet état d'esprit, que Phibro redoublait de zèle en tête du cortège. Plus loin, sur son âne, Bolzoc l'observait avec un cynisme mêlé d'un certain amusement. Pour obtenir le meilleur de vos serviteurs, pensait-il en souriant derrière son masque, soumettez les au pire !

2

Cela faisait un bon moment que ces deux vautours mauves les suivaient. Parfois, ils disparaissaient à la faveur d'un virage ou derrière une pente, mais dès que la piste devenait plus rectiligne ou que la petite troupe traversait une zone moins boisée, les deux charognards réapparaissaient imperturbablement. De temps en temps, ils s'arrêtaient, pour « communiquer » comme disait

Débyan. On apercevait alors bien plus loin une autre silhouette, parfois sur une colline, parfois suspendue au dessus des arbres comme un oiseau immobile. Leur présence exaspérait Broncos, plusieurs fois il les avait pourchassés. Il leur avait même, dans sa colère, jeté des cailloux en les affublant de quelques qualificatifs peu élogieux, réminiscences de son bref passage dans la marine royale. Son seul succès avait été d'atteindre le petit chien qui s'était enfui la queue entre les pattes en jappant,.

– Vérole, siphyrole, proctogole, pesta-t-il en rejoignant ses amis.

– Farandole, ajouta Débyan.

– Sir'ilrol, risqua Marilia.

– Sir'ilrol ? Répéta le colosse énervé, qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est un mot de la langue des Waskiidi, c'est un sorte de carotte qui pousse près de la rivière, expliqua Marilia.

– Vous avez raison, le moment est idéal pour vos jeux débiles, ronchonna le colosse.

Il regarda un moment ses amis en feignant la consternation. Puis avec cette sorte de fatalisme désinvolte qui pousse parfois à aborder les situations les plus tragiques avec détachement, il s'adressa à ses compagnons :

– Vous avez remarqué ce qui se passe quand nos

deux sangsues entrent en « communication » avec leur acolyte, le troisième, celui qui joue les cerf-volant ? Et bien cet énergumène⁸ est chaque fois plus près de nous. Ça veut dire que le gros de la troupe se rapproche, et se rapproche vite. Avant la nuit, nous serons rejoints. Alors comme tout le monde se sent d'humeur joueuse, je pense que l'instant est bien choisi pour vous parler de l'idée qui me trotte dans la tête depuis un petit moment.

Il marqua une pause puis reprit :

– Marilia...

– Oui ?

– Parle nous de tes war'sons.

– Tu veux qu'on va sur le territoire des war'son !
S'exclama la jeune fille.

– Tu as une meilleure idée ?

– Oui, on enlève les habits, on met le miel sur nous et on attend que les fourmis nous mangent !

– D'accord, répliqua Broncos, tu commences et je remplace les fourmis.

Marilia ne put empêcher ses joues de s'empourprer, elle sourit et reprit :

8 Énergumène : mastard exalté qui, soumis à un entraînement excessif, bascule dans hystérie ; il se met alors à crier et courir en tous sens jusqu'à se que l'épuisement mette un terme à sa crise . Terme utilisé également dans le langage populaire pour désigner une personne agissant de façon étrange et inquiétante.

– Dans la forêt, normale, il y a les bêtes qui mangent l'herbe et il y a les les bêtes qui mangent les bêtes qui mangent l'herbe. Dans le territoire des war'son il n'y a pas de bête qui mangent l'herbe, toutes les bêtes mangent toutes les bêtes.

– Si tu sais ça, c'est que quelqu'un est déjà revenu de là-bas, remarqua le géant.

– Peut-être... Hum, les Waskiidi ont une chance, parce que ils savent se cacher dans les arbres, mais les peaux pâles sont pas assez furtifs.

– Pourtant c'est la seule solution. Il faut aller jusqu'à là-bas et passer la nuit dans les arbres en espérant que les autres dégustent un maximum pendant ce temps là.

– C'est eux qui vont être dégustés par war'sons et nous aussi !

– C'est bien ce que je dis ! Bon maintenant il faut prendre une décision. Alors, toujours d'humeur joueuse ?

Broncos regarda un à un ses amis.

Débyan baissa la tête et resta muet, il craignait la colère de Bolzoc, mais ne voulait pas mettre plus encore ses amis en danger.

Nordol, qui curieusement semblait comprendre plus ou moins la situation, désigna Marilia puis replia son bras sur son épaule. Il désigna ensuite Débyan et refit le même geste.

Marilia traduit :

– Il fait le geste comme petit frère qui tient son bébé. Il dit il protège Marilia et Débyan, donc il nous suit.

Les deux sangsues firent une pause, car le troisième éclaireur avait commencé son numéro de colibri. Au loin apparut un quatrième mage mauve.

Marilia sut alors que Broncos avait raison.

– Je suis d'accord, dit elle sans enthousiasme, mais il faudra faire tout ce que je dis, autrement les war'sons vont déguster nous.

Elle quitta alors résolument la piste et prit à travers les fougères et les bois, la direction de la contrée sauvage peuplée de monstres mystérieux. Ses camarades lui emboîtèrent le pas, conscients de ne pas mesurer vraiment les conséquences de leur choix. En chemin, ils écoutèrent la jeune femme leur raconter le mythe de Wahamé, une légende aussi ancienne que les Waskiidi eux mêmes.

Il y a très longtemps la forêt était partout. Les Waskiidi vivaient dans l'abondance. Un jour les peaux claires arrivèrent de l'océan. Au début ils ne demandèrent qu'un peu d'espace pour construire leurs maisons et pour chasser de quoi vivre. Il y avait de la place pour tous, aussi les Waskiidi leur confièrent-ils un territoire avec ses plantes, ses arbres et toutes les créatures qui y vivaient. Mais d'autres peaux claires arrivèrent dans leurs bateaux, toujours plus nombreux, toujours plus fiers. Ils plantèrent un drapeau et décidèrent que la terre, les plantes, les arbres et toutes les créatures vivantes étaient

désormais les leurs. Il arrachèrent les arbres pour faire pousser leur nourriture. Avec leurs armures éblouissantes et leurs chevaux ils chassèrent les Waskiidi loin dans la forêt.

Mais tout cela déplut à Wahamé, créateur et gardien de toute chose. De son talon Wahamé frappa le sol de la grande forêt. Le choc creusa un cratère si grand qu'il fallait une journée de marche pour le traverser. Tout fut détruit : les plantes, les arbres et toutes les créatures vivantes. Les peaux claires périrent en grand nombre car ils avaient fâché Wahamé. Les Waskiidi étaient innocents, mais dans sa colère Wahamé oublia de les épargner. Le désastre souleva un nuage de poussière qui masqua la lueur du jour pendant de nombreuses lunes.

Dès que ce fut à nouveau possible, les peaux claires se rendirent dans le cratère. Il y trouvèrent une grande quantité de pierres rouges, car Wahamé en frappant le sol s'était blessé et son sang avait coulé. En séchant il avait pris l'aspect d'une pierre rouge. Les peaux claires dirent que c'était la volonté de leurs dieux qu'ils construisent un temple avec la pierre rouge. Mais Wahamé fut fâché qu'on honore d'autre dieux avec son sang, aussi tout ceux qui avaient manipulé les pierres rouges périrent et le temple fut abandonné. Les peaux claires partirent au delà de la grande Forêt, ils s'installèrent à l'embouchure du grand fleuve, ne continuant à fréquenter les bois que pour la chasse et la cueillette.

Très longtemps plus tard, quand les arbres touchèrent à nouveau le ciel et que les créatures vivantes eurent repeuplé le pays, des bêtes monstrueuses furent retrouvées aux abords du cratère. Quand Wahamé avait

frappé le sol, celui-ci s'était fendu et les monstres qui vivent sous la terre avaient fini par trouver le chemin qui mène au monde du dessus. Les peaux claires se réfugièrent dans leur ville de pierre et construisirent un mur pour se protéger. Les Waskiidi décidèrent de boucher le trou qui mène au monde du dessous. Les guerriers les plus valeureux se rendirent dans le cratère, mais un seul en revint. Il se nommait Glab'oux. Il raconta ce qu'il avait vu. La végétation avait repoussé et au centre la pluie avait formé un lac, mais partout où l'eau pouvait se répandre lorsque survenaient des crues, il n'y avait ni arbre ni plante, seulement une large bande de terre nue. Nulle trace du temple lui même, il était probablement tombé en ruines et avait disparu sous une épaisse couche d'humus accumulée durant des siècles d'oubli. Le survivant expliqua qu'on ne pouvait lutter contre les créatures épouvantables venues du monde souterrain, aussi tous les Waskiidi décidèrent-ils d'unir leurs efforts pour bâtir un mur autour du cratère, afin d'empêcher ces monstres d'envahir la forêt.

Débyan constata, au sujet des monstres du dessous, une certaine convergence entre ses croyances et celles des Waskiidi, mais décela surtout en ce Wahamé un concurrent direct de Formical, seul vrai dieu de la nature homologué du côté de Bercigore. Compte-tenu des circonstances, il garda pour lui quelques remarques ironiques sur le comportement incohérent de ce probable imposteur et se contenta d'écouter poliment.

– Tout ça c'est bien beau, déclara Broncos avec nettement moins de diplomatie, mais c'est juste une histoire pour effrayer les enfants, pas de quoi s'en faire une montagne.

– Peut-être, rétorqua Marilia, mais beaucoup de choses de la légende sont vraies.

– Et comment est-ce que tu peux le savoir, si personne n'a mis les pieds dans ce foutu pays depuis des générations, s'énerma le géant.

– Quelqu'un a mis ses pieds...

– Ah, bon et qui donc ?

– Mon père.

– Ah bon..., articula péniblement Broncos, alors peut-être peux tu nous en dire un peu plus, dans ce cas.

– Mon père était un voleur, expliqua la jeune fille, chez les Waskiidi voler c'est pas bien. Mais mon père disait : chez les peaux claires voler c'est pas pareil, c'est pas mal et c'est pas bien, il ne faut pas être attrapé, c'est tout. Un jour mon père a été attrapé, il a été jeté aux lions, mais les lions n'avaient pas faim et il a réussi de courir jusqu'à la forêt. Il s'est perdu et il ne savait pas comment vivre dans la forêt. Les Waskiidi ont trouvé lui presque mort. Ma mère l'a soigné et ils sont devenus amoureux. Quand ma mère est morte, il a été très malheureux. Après très longtemps j'étais grande, et il a dit : notre place est dans la ville de pierres, mais pour être heureux là-bas il faut posséder beaucoup. A ce moment, il avait appris avec les Waskiidi à vivre dans la forêt. Il avait appris aussi l'histoire de Wahamé. Il a dit : "j'irai dans le territoire des war'sons, je trouverai les trésors du temple perdu et nous irons dans la ville de pierre et nous serons heureux".

Alors, il est allé sur le grand mur et il a regardé longtemps comment vivent les war'çons. Il est resté des lunes entières. Il a fait le tour entier du territoire des war'çons sur le grand mur. Il est revenu au village et il a dit à moi ce qu'il avait vu. Après, il est retourné et il est passé de l'autre côté du grand mur et...

– Il n'est jamais revenu, acheva Broncos d'un air grave.

– Si, il est revenu. Et encore il m'a dit ce qu'il avait vu. Il est allé jusqu'à un rocher près du lac et il a observé les war'çons. Mais il n'a pas trouvé le temple. Alors il a pris un outil pour creuser le sol et il est retourné encore une fois, et après je ne l'ai plus vu jamais. Sûrement les war'çons ont dégusté lui.

Marilia interrompit son exposé. Elle semblait si émue que ni Débyan ni Broncos n'osèrent lui poser les questions qui leur brûlaient les lèvres.

La fille des bois pris une longue inspiration, et recommença à parler.

– Avant d'entrer sur le territoire des war'çons, il faut savoir des choses : les war'çon sont des bêtes très terribles et très méchantes, mais on peut les tuer avec les armes et la chance. Les war'çons mangent les war'çons et ils chasseront aussi nous pour manger. Ils chassent pendant le jour, mais surtout pendant la nuit, alors il ne faut pas marcher la nuit. La nuit il faut être dans les arbres. Les war'çons chassent dans la forêt, entre le lac et la forêt il y a de la place avec pas d'arbres. Là les war'çons n'attaquent pas car tous les war'çons doivent boire l'eau du lac, sinon ils meurent.

Voilà, maintenant il faut aller jusqu'au grand mur et trouver la croix. Mon père à tracé sur la pierre une croix en rouge pour savoir où c'est mieux pour rentrer, là où il y a moins de forêt à traverser, là où le lac est plus près. Quand je dirai il faudra mettre la crème qui pue...

– Quelle crème qui pue !? s'étonna Débyan.

– Un crème que j'ai, pour que les war'sons sentent pas nous. Quand nous serons chez les war'sons, il faudra courir vers le lac et c'est tout.

– Ça m'a pas l'air si terrible, fanfaronna Broncos, j'ai presque hâte maintenant.

A ce moment il écarta une branche et découvrit un mur monumental. Ses pierres polies par le temps avaient presque disparu sous les lichens et la mousse. Des plantes grimpantes rampaient le long de sa surface. Ça et là des racines avaient fait exploser quelques jointures, mais rien de tout cela ne semblait pouvoir fragiliser ce monstre, dont le sommet côtoyait la cime d'arbres de taille déjà respectable. Les quatre compagnons s'y hissèrent sans difficulté. De cet endroit, ils contemplèrent l'édifice titanesque se prolonger à perte de vue. Le travail de plusieurs générations de Waskiidi avait dû être nécessaire pour bâtir un tel monument. En contrebas, s'étendait une végétation touffue. La hauteur du mur s'ajoutait à celle des lèvres du cratère. La cime des arbres constituait comme un immense tapis vert, d'où s'échappaient un peu partout des oiseaux affairés. Plus loin, la forêt cédait brusquement la place à une large zone orange, vide de toute végétation. En clignant les yeux, on pouvait distinguer de minuscules points noirs se diriger vers la

vaste étendue d'eau bleu pâle d'un lac intérieur. A mi-chemin entre l'eau et les bois, perdu comme un îlot de vie au milieu de cet espace désolé, trônait un amas rocheux entouré d'une couronne de verdure.

Il n'y avait pas de temps à perdre, les compagnons se déplacèrent sur le mur à la recherche de la fameuse croix rouge. Instinctivement, ils se tenaient sur le bord extérieur, une chute dans le cratère eut sans doute été mortelle. A plusieurs reprises, ils durent enjamber de larges fissures ou se frayer un passage en écartant les feuillages qui balayaient le sommet du géant de pierre. Ils n'eurent pas à marcher bien longtemps : presque à regret, ils atteignirent le repère. Nordol percevait la nervosité de ses compagnons, mais ne réalisait pas pleinement l'enjeu de ce pari insensé que leur imposait une situation désespérée. Les trois autres se regardèrent un moment en silence, comme des gamins qui se préparent à faire une bêtise. Marilia se mordit la lèvre inférieure, puis se jeta dans les bras de Broncos qui la serra longuement contre lui. Puis, malgré lui, il la repoussa lentement en la tenant par les épaules.

– Il faut y aller maintenant, dit-il d'une voix douce, comme comme s'il se fut adressé à un enfant.

– Je sais, répondit-elle en hochant la tête. Puis elle fouilla dans les affaires que transportait le colosse et en extirpa un petit sac marron. Elle en desserra le cordon et y plongea un index qui en ressortit couvert d'une pommade peu appétissante d'un vert foncé. Elle appliqua la crème qui pue sur les joues de ses camarades puis sur les siennes. Le produit portait bien son nom. Enfin elle donna ses dernières

recommandations.

– On descend le mur et on reste ensemble. On court en faisant pas de bruit. Jamais on ne s'arrête avant la fin des arbres. Après on est sauvé... je pense. On a droit avoir peur, ajouta-t-elle, la crème qui pue est plus forte que l'odeur de la peur.

Elle compléta ses conseils par quelques signes à l'intention de l'homme-singe. Broncos passa la corde autour d'une branche solide, en double, afin de pouvoir la récupérer une fois en bas. Il descendit le premier et disparut aux yeux de ses compagnons, dissimulé en contrebas par l'épaisse frondaison. Le colosse tira plusieurs fois sur la corde pour indiquer que tout allait bien. Ses camarades le rejoignirent un à un. Le géant saisit sa hache. Marilia prépara son arc. Nordol ramassa une branche épaisse. Débyan enfonça un peu plus son chapeau.

La fille des bois fit signe de la suivre et se mit à trotter d'un pas léger et silencieux. Les trois autres la suivirent un peu gauches, courant sur la pointe des pieds, courbés en deux comme des farceurs un soir de fête. A plusieurs reprises elle leva une main autoritaire et la petite troupe se figea le cœur battant. A chaque fois, une silhouette inquiétante se profila à proximité, faisant craquer quelques brindilles desséchées, laissant parfois échapper un grognement. Il perçurent au loin quelques aboiements, mais n'y prêtèrent pas attention. Quand ils débouchèrent sur le vaste terrain vague vierge de toute végétation, ils étaient couverts de transpiration. Ils n'avaient franchi que quelques dizaines de pas sur cette « terre d'accueil » et commençaient à peine à se réjouir de la tournure des événements, quand une bête hideuse surgit

à leur suite. On eut dit une hyène, mais elle avait la taille d'un lion et portait sur le dos une rangée d'épines. Avant qu'ils n'aient eu le temps de réagir, l'animal les avait dépassés, faisant montre d'une indifférence presque vexante. Elle fit simplement un écart, semble-t-il incommodée par leur odeur, puis se dirigeât nonchalamment vers le point d'eau où s'abreuyaient déjà d'autres créatures tout aussi impressionnantes.

– Mon père a dit elles n'attaquent pas ici, seulement dans la forêt.

Il n'y eut pas de réponse. Personne ne se sentait vraiment rassuré par cette explication. Deux autres créatures passèrent près d'eux et les ignorèrent de la même façon. Elles venaient du point d'eau où elles s'étaient désaltérées. Toutes deux portaient sur le corps des cicatrices témoignant de l'âpreté des combats qu'elles avaient dû mener pour survivre. L'une d'elles s'était laissée volontairement distancer pour observer la seconde. De petits gestes trahissaient sa nervosité. Brusquement celle qui se trouvait en tête se précipita dans les fourrés. L'autre se jeta à sa poursuite sans hésitation. Quelques instant plus tard résonnaient les éclats d'un furieux combat.

– Il ne faut pas rester ici, dit Marilia, suivez moi.

Les membres de la petite troupe prirent la direction de l'amas rocheux qu'ils avaient distingué depuis le mur. Elle le montra du doigt et ajouta :

– Mon père a donné le nom de île des chauves-souris à ce rocher. Nous pourrons nous cacher là pendant la nuit. Les animaux ne vont pas sur l'île : ils

ont peur avec les chauves-souris.

Après avoir vérifié qu'aucune créature ne les lorgnait du coin de l'œil, ils pénétrèrent dans la couronne de verdure qui encerclait les rochers. Les arbres étaient espacés et la végétation peu fournie. Après avoir marché quelque temps, ils tombèrent nez à museau avec une bête au pelage gris, un genre de chauve-souris de la taille d'un enfant de dix ans. Postée sur un caillou telle une sentinelle, elle semblait les observer de ses yeux glauques, incrustés dans une petite tête de chien aux deux grandes oreilles arrondies. Son corps au thorax volumineux se terminait par des pattes arrières minuscules. Ses membres supérieurs, au contraire démesurés, étaient pourvus de trois griffes apparemment redoutables. Elle resta immobile un long moment, puis, sans raison apparente, elle écarta les bras, déployant une membrane tendue entre ses coudes et ses hanches. Elle accompagna cette manœuvre d'intimidation d'un cri strident, auquel Nordol mit fin prématurément, d'un coup de massue autoritaire. Aussitôt, une multitude de créatures semblables surgirent de tout cotés, dans un vacarme de cris aigus et de battements d'ailes.

Nordol balaya la première vague d'assaillants à grands coups de gourdins, ce qui donna le temps à Broncos de saisir sa hache. Débyan et Marilia coururent jusqu'à l'arbre le plus proche et grimpèrent sur une branche basse. Les bestioles, bien qu'incapables à proprement parler de voler, agitaient frénétiquement leur ailes atrophiées pour tenter de les atteindre. A la manière de poules, elles décollaient ainsi à une faible hauteur pour retomber sans grâce sur le sol poussiéreux. Quelques unes commencèrent à se hisser péniblement vers eux, en

plantant leurs griffes acérées dans le tronc de l'arbre où ils avaient trouvé refuge. Débyan essaya les repousser en les frappant de ses pieds nus. A chaque fois qu'il atteignait l'un d'entre eux, il entendait le claquement sec des mâchoires de ses voisins se refermant sur le vide. Marilia, les larmes aux yeux, regardait son bien-aimé se débattre dans cette marée grouillante, comme on observe impuissant un ami se noyer. Mécaniquement, elle décochait une à une les flèches de son carquois, sur les adversaires les plus proches du guerrier assiégé. Broncos et Nordol se défendaient dos à dos. Chacun protégeant les arrières de son compagnon. La hache du colosse, particulièrement adaptée à ce genre d'exercice, faisait des ravages. Aucune bête ne parvenait à franchir le barrage de ses moulinets rageurs, sans perdre au passage une partie non négligeable de son anatomie.

Plus lent, l'homme-singe avait subi plusieurs morsures et quelques coups de griffes. Mais comme insensible à la douleur, chaque fois qu'une bête survoltée plantait les dents dans sa chair, sans même un regard, il l'arrachait sans broncher et la broyait de sa main immense avant de la lancer sur ses congénères furibonds. De nombreux corps gisaient à leur pieds, mais même blessées ou mutilées, les créatures enragées rampaient vers eux avec obstination.

Marilia avait épuisé sa réserve de flèches. Elle souffla dans sa sarbacane, son dernier dard empoisonné se ficha dans la joue d'une créature qui, dressée sur ses petites pattes ridicules, fit quelques pas en titubant de façon théâtrale, avant de s'écrouler, raide. Débyan ne parvenait plus à contenir les assaillants. Le jeune mage et la fille des bois reculèrent sur leur branche qui ploya sous

leur poids. Marilia avait dégainé un petit poignard en ivoire et hésitait à se jeter dans la mêlée. En bas, ses compagnons continuaient à se défendre avec courage, mais leurs adversaires se montraient tout aussi déterminés et l'issue du combat ne faisait guère de doute.

Couvert de sang, affaibli par ses blessures, Nordol perdait peu à peu sa lucidité. Un assaillant fougueux avait planté les crocs dans son épaule et s'y agrippait fermement. L'homme-singe ne s'en rendait même plus compte, il continuait à fendre l'air de son gourdin. Ses coups, cependant, étaient moins rapides et moins précis. Les créatures belliqueuses les évitaient sans mal et contre-attaquaient, plaçant un coup de griffe avant de battre en retraite. Débyan se sentait responsable, inutile, désespéré. Il essaya de faire le vide dans son esprit. Une partie de lui-même lui serinait :

– Tout est perdu, à quoi bon se battre...

Mais au fond de lui quelque chose d'entêtant murmurait à son oreille :

– Il y a un détail, une coïncidence, une solution peut-être...

Il la sentait là, cette solution, toute proche, comme un mot sur le bout de la langue, comme cette perle de sueur suspendue à son cil qui hésite à poursuivre sa route...

– chauve-souris, tête de chien, oreille, Mais oui, bien sûr, c'était ça !

Fébrilement, il ouvrit le sac suspendu à son coup. Il

en sortit le sifflet et le porta à ses lèvres. Dès qu'il souffla, ce fut la débandade. Les chauves-souris se mirent à pousser des cris terrifiants. En essayant de fuir, elle trébuchaient sur les cadavres, glissaient dans les flaques de sang épais, se cognaient entre elles ou aux arbres. Le son produit par l'instrument les rendait aveugles. Pire, elle semblaient souffrir énormément. Folles de douleur et de terreur, certaines s'entre-tuèrent en frappant au hasard. Quand Débyan se décida à reprendre son souffle, les survivants s'enfuirent sans demander leur reste. Les quatre compagnons ne s'attardèrent pas non plus. Tout ce sang ne pouvait qu'attirer les charognards. Surmontant son dégoût, Marilia récupéra les flèches et les épines qu'elle pu retrouver. Broncos était épuisé mais indemne, on ne pouvait pas en dire autant de Nordol. L'homme-singe tenait à peine sur ses jambes arquées. Ses blessures inquiétaient ses compagnons, ce qui avait pour effet positif leur faire oublier la précarité de leur propre situation. Ils se dirigèrent vers le grand rocher tout proche. Ils avaient jusque-là, plus ou moins confusément, nourri le projet d'y grimper pour surveiller les alentours. L'état de l'homme-singe rendait ce plan irréalisable. Ils longèrent donc la paroi rocheuse, à la recherche d'un endroit où ils pourraient provisoirement se réfugier pour la nuit, tout en souhaitant à Bolzoc et ses sbires une cérémonie de bienvenue au moins aussi soignée que celle dont les avaient gratifié les joyeux habitants de cette riante contrée.

Les deux sangsues avaient suivi des yeux les fugitifs, jusqu'à ce que ceux-ci disparaissent de l'autre côté du mur. A partir de cet instant, ils avaient su que leur fin de journée serait délicate. Ils lévitérent jusqu'au sommet du mur et de là établirent avec le troisième éclaireur une rapide communication télépathique par laquelle ils lui indiquèrent leur position. Par la force de leur esprit, ils hissèrent ensuite leurs deux solides chiens de trait, qui, immédiatement se mirent à grogner en montrant les crocs. Leur fin limier à courtes pattes se mit lui à gémir, en reculant la queue entre les pattes. Ils voulurent le faire monter, mais il déta la dans les taillis : décision dont son intelligence canine ne lui permit jamais de mesurer toute la pertinence.

Une fois de l'autre côté, les deux éclaireurs retrouvèrent sans mal les empreintes laissées par les fuyards. Les deux molosses grognaient de plus belle, en retroussant leur babines et en hérissant le poil de leur encolure. Cédant à une soudaine impulsion, ils se précipitèrent vers l'ombre des sous-bois. L'un des mages lâcha la laisse de son animal, l'autre se laissa tracter. Quand les deux quadrupèdes découvrirent à quel adversaire ils entendaient se frotter, ils réalisèrent l'ampleur de leur témérité. Ils freinèrent des quatre membres en patinant dans l'herbe sèche. Du coup le mage qu'ils avaient entraîné à leur suite se trouva propulsé en avant. Avec l'élan, il poursuivit sur sa trajectoire en lévitant et se jeta dans la gueule du loup. Et quel loup ! L'animal devait bien faire deux fois la taille d'un ours et possédait une mâchoire aussi impressionnante que celle

d'un crocodile. Il n'avait rien demandé et fut tout heureux de voir venir ainsi à lui un déjeuner aussi coopératif. Il fit honneur à ce hasard généreux et happa l'étrange oiseau mauve comme un toutou attrape au vol un bâton.

L'autre éclaireur, qui avait suivi la scène à distance respectable, fut si perturbé en constatant le triste sort réservé à son camarade, qu'il s'enfuit en courant droit devant lui sans réfléchir. Quand il reprit ses esprits, il était perdu. Il lui aurait suffi de léviter au dessus de la cime des arbres pour prolonger son passage sur cette terre, mais la pratique de la magie demande de la concentration, donc du sang froid. Or dans l'état de panique où il se trouvait, l'exercice de son art lui était interdit. Il prit alors une décision courageuse. Afin de retrouver le calme nécessaire, il s'assit en tailleur et s'imposa quelques instants de méditation. Ses deux chiens déseparés lui avaient emboîté le pas, mais ne comprirent pas sa démarche. Ils restèrent à ses côtés en aboyant nerveusement devant tant d'inertie, ce qui eut pour effet d'attirer l'énorme bête à laquelle ils avaient eut affaire quelques instants plus tôt. Celle-ci avait pris goût à la viande de mage et se fit un plaisir d'en dévorer un second. Au moins, ce dernier alla-t-il plein de sérénité rejoindre les meilleurs morceaux de son compagnon dans l'estomac du prédateur.

4

Quand Bolzoc et sa petite armée arrivèrent à leur

tour près du mur, ils furent accueillis par le cabot en forme de tonneau. Il reconnut le maître-chien et courut vers lui en jappant joyeusement. La mage noir, loin de se laisser gagner par l'allégresse du quadrupède, ordonna sèchement qu'on longe le mur afin de trouver un passage pour les ânes transportant la nourriture et le matériel. Dans son esprit, la traque risquait de se prolonger encore un jour ou deux. Il était donc impensable d'abandonner ses réserves et surtout sa monture. En marge du convoi, le maître-chien et deux autres guides discutaient avec animation. L'un de ces derniers, un vieux trappeur aux cheveux blancs nommé Kalbuck, demanda à parler à Bolzoc.

– Noble seigneur, dit-il en baissant respectueusement la tête, ce qui donnait l'impression qu'il s'adressait à l'âne plutôt qu'à son cavalier. Ces lieux maudits abritent des créatures démoniaques. Ce serait folie que de s'y aventurer. Toutefois, s'y vous décidiez tout de même de franchir ce mur, mes amis et moi même ne vous serions d'aucune utilité : nous ne connaissons pas l'endroit. Par conséquent, si telle était malgré tout votre décision, nous vous attendrions ici même, pour vous raccompagner au navire une fois votre entreprise menée à bien.

Le mage noir posa un regard étonné sur Kalbuck qui, toujours tête basse, attendait une réponse. Ainsi donc, on entendait lui dicter sa conduite. La colère bouillonnait en lui. Il était grand temps de restaurer un peu de discipline. Le deuxième guide était resté en retrait. C'était un homme trapu à l'épaisse barbe noire, répondant au nom de Rameluck. Bolzoc le fixa des yeux. Le pauvre garçon commença à s'élever lentement vers le ciel. Son

visage exprimait la peur et la stupéfaction. Au début de son ascension, il gesticula et cria tant qu'il put, puis, le vertige aidant, il cessa tout mouvement, de peur que son agitation ne rompent le fil invisible qui le maintenait suspendu dans le vide.

Tout en gardant les yeux fixés sur sa victime, Bolzoc s'adressa au vieux guide.

- Donne moi une bonne raison de l'épargner.
- Franchir ce mur est un suicide.
- Tu radotes, vieil homme.

Rameluck, toujours en suspension, dégaina en tremblant son propre couteau de chasse.

– Les deux autres guides ont pris la fuite, dès qu'ils ont vu qu'on quittait la piste de l'est pour se diriger vers le territoire maudit. Ils sont loin déjà. Karmal, votre maître-chien, ne connaît que les environs de Sarlin. Vous ne pouvez plus compter que sur Rameluck et moi pour vous guider.

– Tu suffiras bien vieux bouc. La peur est bonne conseillère et une démonstration de mes pouvoirs fera comprendre aux lâches, où se trouve le danger le plus grand.

Rameluck, le visage déformé, les mâchoires serrées retourna son arme contre lui et l'approcha inexorablement de son abdomen.

- C'est bon, je vous conduirai, se résigna Kalbuck.

– Trop tard, répondit Bolzoc imperturbable.

Le couteau commença à entamer la chair, une goutte de sang coula sur la lame puis tomba sur le sol.

– C'est mon fils, déclara le vieux trappeur, nous n'irons nulle part l'un sans l'autre.

Le mage noir tourna la tête pour plonger son regard dans celui Kalbuck. Celui-ci accepta l'épreuve sans se démonter. Rameluck lâcha son couteau. Bolzoc le fit descendre et le laissa à genoux, hébété et tremblant. Le vieux guide et le maître chien vinrent le relever. Ils l'aidèrent à marcher jusqu'au mur et l'y s'adossèrent pour qu'il reprenne ses esprits.

– Tu pourrais remercier ton père, lui glissa Karmal en souriant d'un air entendu.

Rameluck regarda les deux hommes sans comprendre.

– Tu es mon fils maintenant, déclara Kalbuck, je t'adopte.

5

Faire franchir le mur aux six ânes ne fut pas une partie de plaisir. On les soulagea de leur fardeau, puis, pour les calmer, le muletier leur fit absorber une mixture

de sa composition, obtenue par mélange de plantes et de champignons plus ou moins hallucinogènes. Comme le brave homme se sentait lui aussi plutôt nerveux, il en profita pour absorber lui-même une pincée de son remède miracle. Les bêtes et leur propriétaire sombrèrent alors dans une douce euphorie qui les conduisit à aborder la suite des événements avec un optimisme exagéré.

En unissant leurs forces, les trois mages spécialistes de la kinésie parvinrent tant bien que mal à faire planer les mammifères toxicomanes, d'un côté à l'autre du rempart. Cette prouesse eut pour fâcheuse conséquence de vider les trois hommes de toute énergie et comme Bolzoc, obnubilé par la poursuite, refusait de leur accorder une pause, ils durent se résigner à récupérer à califourchon sur le dos de leurs mastards respectifs. Pendant que se déroulait le délicat transfert, Phybros tenta vainement de repérer les deux éclaireurs de tête. Inquiet, il informa le mage noir de leur disparition, mais celui-ci n'y prêta guère attention.

Les soldats de l'escorte étaient commandés par un jeune capitaine, fils de bonne famille. On lui avait confié cette mission facile, pour lui permettre de prendre en main son détachement en vue d'opérations plus sérieuses. Il rassembla ses hommes et leur récita un petit discours sur la nécessité, en cas de danger, de garder son sang-froid et de serrer les rangs. Ses hommes, en grande partie des militaires chevronnés ayant participé à plusieurs campagnes glorieuses, l'écoutèrent avec amusement. Par contre, quand son second, un homme solide au front bas et au menton carré, ordonna de former les rangs, ils s'exécutèrent promptement.

Quand le dernier âne eut retrouvé son chargement,

Bolzoc donna l'ordre de se remettre en route. Compte-tenu des circonstances, Phibro jugea plus prudent de ne pas envoyer de mage éclaireur ouvrir la voie. Kalbuck prit la tête du cortège. Il repéra sur le sol de nombreuses empreintes, celles des fugitifs et celle des chiens de trait. Quand les deux pistes se séparèrent, la troupe marqua une pause. Karmal s'inquiétait surtout pour ses bêtes. Elles représentaient son gagne-pain. Il possédait en tout quatre chiens de trait qu'il louait aux mages de Bercigore. Accompagné de Kalbuck et de trois soldats, il décida de suivre la piste des molosses. Son petit bâtard marchait à ses cotés en jappant plaintivement. Comme l'avait pressenti Kalbuck, il ne leur fut pas nécessaire de marcher longtemps pour retrouver le peu qu'il restait des infortunés mages éclaireurs. Les deux molosses avaient apparemment réussi à prendre la fuite. Mêlées à leurs traces, le vieux guide trouva les empreintes d'un animal de grande taille. Karmal aurait voulu continuer plus loin, afin de retrouver ses chiens, mais ses compagnons réussirent à l'en dissuader. Ils s'apprêtaient à revenir sur leurs pas quand retentirent des braiments de terreur.

6

L'un des ânes de la caravane gisait sur le sol, agité par les derniers soubresauts de l'agonie. Un félin énorme lui avait brisé l'échine et commençait déjà à se repaître de sa chair encore chaude. A deux pas, décontracté, le muletier contemplait la scène avec détachement. « J'ai dû

forcer sur les champignons » pensait-il dans son délire, perdu dans un univers où se mêlait sa propre fantaisie et des fragments de cette réalité qui elle-même n'était plus vraiment raisonnable. Les autres ânes eux non plus ne semblaient pas prendre conscience du danger. Il y eut quelques instants d'un calme étrange, seulement troublé par les bruits de mastication produits par les mâchoires redoutables de la créature massive. Celle-ci dévorait sa proie sans perdre de temps, inquiète qu'un autre prédateur attiré par l'odeur du sang, ne s'en vienne lui disputer une part de son repas. Elle ne prêtait pas attention au reste de la colonne. Tout au plus lui jetait elle quelques coups d'oeil en coin, surprise par le comportement des membres de cet étrange troupeau, qui, au lieu de prendre la fuite, restaient stoïquement proposer leur chair en pâture à ses congénères.

La caravane ne s'étirait que sur une petite distance, suffisante cependant pour que les soldats situés en tête ne puissent réaliser ce qui se passait à l'autre bout. Cette situation se trouvait amplifiée par la présence entre ces derniers et les bêtes de somme, des trois mages assoupis sur le dos de leurs mastards. Seul Bolzoc, du haut de sa monture, pouvait mesurer l'ampleur du problème.

– Il se passe quelque chose à l'arrière, capitaine, déclara laconiquement le second au menton de cogneur.

– Oui, sans doute..., murmura son supérieur apathique.

– Si je peux me permettre, capitaine, je propose qu'on aille voir.

– Mais oui, mais oui, bien sûr, allons-y.

Accompagné par Rameluck, ils remontèrent la colonne en petites foulées jusqu'au niveau du mage noir.

– C'est un monstre, chuchota Rameluck pour ne pas attirer l'attention du prédateur, mais il semble se comporter comme une bête normale. Tout ce qu'il veut c'est manger sa proie. Si on le laisse tranquille, il ne nous fera rien. En tout cas tant qu'il aura l'estomac plein.

– Il est hors de question d'abandonner le chargement, déclara froidement Bolzoc, abattez moi cette créature immédiatement.

– Mais nous allons attirer d'autres... Rameluck interrompit sa phrase quand le mage noir tourna vers lui son visage masqué. Il baissa la tête et ne dit plus rien.

– Vous m'avez entendu, reprit sèchement l'archimage en se retournant vers le chef du détachement.

– Non, répondit le capitaine d'une voix basse.

– Comment ?

– Non ! Le guide a raison. Il faut partir, insista le jeune capitaine d'une voix étonnamment ferme, comme s'il avait réussi à mettre en ordre les idées qui se bouscuaient jusque-là dans sa tête. Je ne sacrifierai pas mes hommes. Il faut évacuer les lieux, nous rentrons à Sarlin.

Avant de comprendre ce qui lui arrivait, le brave soldat fut précipité sur le monstre. Celui-ci l'éventra d'un coup de griffe, puis le saisit dans sa gueule dégoulinante du sang de l'âne et le secoua comme une poupée de chiffon en toisant le reste de la troupe. Il abandonna ensuite le cadavre rendu indigeste par sa cotte de maille, et reprit son festin en se tenant cette fois-ci sur ses gardes.

– Je suis à vos ordres, déclara le second à l'intention de Bolzoc.

Il retourna près de ses hommes au pas de course et éructa d'une voix forte :

– Le bâtard de bestiaux de l'enfer qui se trouve là-bas vient de bouffer votre capitaine. Alors les gars, c'est le moment de montrer que vous en avez ! Formation de combat !

Les hommes en armes firent mouvement dans un ordre relatif et se placèrent sur deux rangs le plus près possible du monstre : les lanciers accroupis devant, le manche de leur arme planté dans le sol, la pointe dirigée vers l'avant ; les archers debout derrière prêts à tirer.

La bête remarqua le manège et interrompit son repas pour se tourner vers ces êtres présomptueux qui osaient la défier. La tête plus basse que les épaules, les oreilles couchées, elle s'avança en ronronnant. Un des soldats s'évanouit et tomba face contre terre.

Le second au menton carré ordonna de tirer.

L'angle était mauvais. Quelques traits ricochèrent

sur le crâne et les épaules du monstre, les autres se perdirent dans les broussailles. L'effet dissuada tout de même l'animal de poursuivre son attaque. Effrayé et surpris par cette nuée de dards acérés, il poussa un terrible rugissement puis battit en retraite vers les restes de l'âne mort. Il saisit la carcasse par l'encolure et entreprit de la traîner vers les fourrés. Grisé par ce succès, le second fit tirer une seconde salve. Cette fois-ci, l'immense félin était plus éloigné mais présentait son flanc. Deux flèches s'y fichèrent partiellement sans atteindre d'organe vital. Elles restèrent là à pendouiller, provoquant chez la bête une douleur terrible qu'amplifiait chacun de ses mouvements. La créature, cette fois-ci, prit la fuite. Elle s'enfonçant à l'aveuglette dans les taillis, tout en essayant maladroitement de se débarrasser de la cause de son martyr.

Sa trajectoire croisa celle du pauvre Karmal qui, flanqué de son compagnon à quatre pattes, se précipitait pour prêter main forte au gros de la troupe. Le maître-chien fut projeté contre un arbre. Le monstre, quant à lui, trébucha puis roula sur le sol en cassant les deux traits plantés dans la chair de son flanc. La douleur fut terrible. Il se releva, fou de de rage et de douleur, à l'instant où surgissaient les trois soldats partis en éclaireur. Plus chargés que Karmal, ils l'avaient suivi à quelques pas de distance. Les trois hommes furent taillés en pièces. La créature furibonde s'acharnait sur leurs corps sans vie, quand des aboiements aigus la détournèrent de sa rage meurtrière.

Debout sur la poitrine de son maître, le poil hérissé, les babines retroussées, le petit chien de Karmal bravait crânement le monstre. La scène était si absurde, que ce

dernier lui-même resta un moment perplexe. A cet instant précis Kalbuck décocha sa flèche.

Même s'il était encore endurant et pouvait trotter sur de longues distances, il était trop vieux pour suivre le rythme du maître-chien. Quand il était arrivé sur les lieux du massacre, tout était dit. Voyant son ami à terre, il avait su ce qui lui restait à faire. Conscient de ne disposer que d'une seule chance, il avait pris le temps de viser calmement. Sa flèche transperça l'œil de l'immense félin et disparut complètement dans sa boîte crânienne, perforant le cerveau. Le monstre s'effondra sans un cri, raide mort. Le petit chien lécha le visage de Karmal. Un peu de sang s'échappait des commissures de ses lèvres. Pour lui aussi tout était fini.

7

L'homme se dirigeait vers sa tanière. Bientôt la nuit étendrait son linceul obscur sur le rocher. Il ne fallait pas se trouver à découvert lorsque les grands prédateurs se mettraient en chasse. Aucune bête ne s'était prise dans ses pièges. C'était rare. Il n'avait rien mangé de la journée. Si seulement il avait pu au moins se désaltérer... Mais, il savait que ce maigre soulagement lui était interdit : l'eau d'ici, c'était un nectar de vie et de mort. Y goûter vous rendait esclave pour toujours. La boire procurait l'extase, mais réveillait une faim que seule la chair et le sang chaud pouvaient apaiser. Alors cette nuit, la soif lui brûlerait les entrailles, mais il saurait endurer son sort car

s'il se laissait aller à absorber la moindre gorgée de ce breuvage abominable, l'appétit de sang le rendrait assez fou pour se précipiter dans la nuit vers une fin certaine.

Il leva la tête et huma l'air bruyamment. Le vent du soir lui amenait l'odeur enivrante de la mort. Il avait encore le temps. Il se précipita pour disputer aux rats, les restes de l'animal présomptueux qui avait osé s'aventurer sur le territoire des chauves-souris. De ces dernières, il ne craignait rien. Ils les savait complètement aveugles et incapables de percevoir une proie immobile. Elles pouvaient en revanche, repérer un animal en mouvement. C'était ce qu'aucune bête ne découvrirait jamais, et c'était aussi pourquoi cet îlot de verdure constituait le seul endroit où il pouvait espérer survivre durablement.

Quand il arriva à l'endroit, où il espérait pouvoir arracher aux charognards quelques os pour en sucer la moelle, il découvrit un spectacle incroyable. Une trentaine de chauves-souris gisaient là, éparpillées dans des flaques pourpres. Il se précipita sur le cadavre le plus proche pour se repaître de ses entrailles. Quand il eut apaisé sa faim, il choisit avec empressement deux corps complets pour les traîner jusqu'à son repaire. Il fallait faire vite : quel que fut le responsable de ce carnage, il rôdait peut-être encore dans le coin. Un détail attira son attention. Un dard était planté dans la joue d'une des bêtes. Un dard comme ceux utilisés par les Waskiidi. Son cœur fit un bond. Il chercha fébrilement des traces de pas. Il trouva celles d'un homme-singe, sans doute celles de deux hommes et... Il flaira le sol, caressa une empreinte...

Une grosse bulle de mélancolie remonta vers la surface de ses souvenirs, une larme traça un sillon rosâtre sur la peau ridée de sa joue maculée de sang.

Broncos et ses compagnons n'eurent pas à longer la paroi rocheuse bien longtemps. Ils découvrirent ce qu'ils crurent tout d'abord être l'entrée d'une caverne. En s'y introduisant, ils comprirent qu'il s'agissait en réalité de l'entrée d'une construction très ancienne en partie obstruée par des chutes de pierres. Ils cheminèrent dans l'obscurité, entre les éboulis de ce qui avait dû être un porche creusé à même la roche. A son extrémité, il découvrirent un passage condamné par quelques vieux rondins grossièrement taillés et disposés sans soin. Broncos les écarta pour laisser passer ses compagnons, puis les remit à leur place avec précaution : ils représentaient une protection rudimentaire, mais efficace contre d'éventuels prédateurs. Marilia fut émue à l'idée que ces bouts de bois avaient peut-être été mis là, jadis, par son père. Elle était encore, cependant, sous le choc de l'attaque des chauves-souris et bien plus préoccupée par l'état de Nordol que par les vestiges du passé.

Le petit groupe se retrouva dans une salle gigantesque. Des traits de lumière pénétraient par des failles de la voûte, éclairant les lieux de façon inégale. Là où les rayons du soleil apportaient un peu de vie, des plantes aux couleurs pâlottes rampaient sur le sol ou pendaient du plafond comme des guirlandes. Au centre de la salle, un autel poussiéreux se dressait au coeur d'une zone circulaire étrangement stérile. Broncos, mû par un pressentiment, gratta l'endroit du fer de sa hache. La lame écorcha la surface lisse, provoquant une éraflure rouge sang. Le robuste guerrier recula en jurant.

– C'est la pierre rouge de la légende, déclara Marilia, nous sommes dans le temple de Wahamé. Il ne faut pas toucher la pierre rouge.

Pour faire bonne mesure, elle psalmodia une prière dans la langue des hommes des bois.

Broncos alluma une torche et s'en alla inspecter les recoins sombres de la salle, pendant que la jeune fille et le mage s'employaient à soigner les blessures de Nordol. Il découvrit un petit escalier conduisant vers une autre salle plus basse. Elle était circulaire et contenait un bassin rempli d'une eau claire qui devait provenir du lac par un système de canalisations. Il s'approcha pour remplir sa gourde.

Un homme surgit de l'obscurité. Il était voûté et plutôt petit, mais son corps incroyablement musculeux laissait imaginer une puissance peu commune. Son visage et sa barbe étaient poisseux de sang. Son regard n'exprimait ni haine ni bienveillance. Broncos se prépara à repousser un assaut furieux. Mais au lieu de se jeter sur lui, le troglodyte articula d'une voix traînante un message incompréhensible.

– alafapaboalo, dit-il avec conviction.

Le géant resta sur ses gardes. Il ne voyait vraiment pas où voulait en venir le barbu. Celui-ci reprit son monologue en désignant le bassin avec insistance.

– alafapaboalo, alafapaboalo, alafapaboalo...

– Il ne faut pas boire l'eau ? proposa Broncos sans trop y croire.

Son interlocuteur hocha la tête énergiquement et retrouva son calme. Les deux hommes restèrent face à face un moment, sans se parler. Broncos brisa le silence :

– Bon, j'ai bien compris : tu es chez toi et c'est ton eau. Mais là, tu vois, j'en ai vraiment besoin. Donc, je vais me servir quand même. Alors, s'il te plaît laisse moi passer.

Mais l'autre s'interposa vigoureusement.

– Al na fô pa boâ l'o, insista le barbu, poâzon, ajouta-il en crachant par terre. Petit à petit, son élocution devenait meilleure, mais sa voix demeurerait traînante. Il semblait capable de s'exprimer correctement mais dans le même temps souffrir d'un sérieux manque d'entraînement.

– Du poison, répéta Broncos perplexe, tu es bien aimable de me prévenir, mais qui es tu et que veux-tu de moi au juste ?

– Tô sang ! Répondit l'autre avec un sourire carnassier.

– Si tu t'avises de m'approcher, par Chabana, je te brûle les moustaches, rétorqua le géant en agitant sa torche sous le nez du barbu.

– Marilia, lâcha ce dernier en articulant cette fois-ci parfaitement.

Par Chabana, beau-papa ! pensa Broncos dans un éclair de lucidité. Tout concordait, cet homme était un peu claire, il parlait la langue de Sarlin et en plus il

connaissait le nom de Marilia et tenait visiblement à le faire savoir.

– Vous êtes son père !? S'exclama Broncos.

– J'ai ètè sô père, répondit l'homme hirsute d'une voix maintenant parfaitement compréhensible, mais toujours aussi grinçante et hachée que si chaque mot avait été un supplice. Depuis mon corps a changè, ...ma voix a changè, ...mes pensèes ônt changè, ...seuls mes sôvenirs sônt les mêmes. C'est l'eau qui a fait de moua ce que jô souis ...dôvônu. Alors rêtèz là cette nouit, mais ...après il fôdra partir.

– Marilia voudra sûrement vous voir.

– Jô mô nôrris de sang, je vis du sang. Si demain je n'ai pas dô sang, jô vôs tuèrai tous. Quô crois-tu qui souat miô, ? Qu'ôle me crouoie mort... ou qu'ôlle voie, çô que jô suis dôvônu ?

– Il y a peut-être un moyen...

– Jô nô vôôô pas dô ta pitié, ma vie mô plaît telle qu'ôlle est. S'il n'y avait pas ces sôvônirs... tout sôrait parfait. Mais jô sens que jô mô transforme encore chaquô jour.. l'oubli viendra peut-être...

Le barbu resta quelques instants silencieux puis bondit dans l'obscurité. Avant de disparaître, il se retourna et lança à l'intention du géant :

– Parle à Marilia ô ne parle pas à Marilia, mais rappelle-toi : celui qui boit l'eau dôviendra comm' moi !

La silhouette trapue s'évanouit dans l'ombre d'où elle avait surgi.

Broncos explora la petite salle, puis retourna rejoindre ses camarades. Il estimait qu'il n'était pas nécessaire de les mettre au courant de sa brève entrevue avec le barbu. Pourtant, il lui fallait bien les mettre en garde contre les effets indésirables produits par la consommation de l'eau du lac. Convaincre Débyan ne serait pas un problème. Le jeune homme était tellement crédule, que n'importe quel prétexte ferait l'affaire. Dissuader Marilia de boire l'eau du bassin, sans pour autant lui parler de sa rencontre avec son père, lui semblait une tâche autrement plus compliquée. Il élaborait sans grande conviction une vague histoire de pierre rouge et de rat crevé qu'il s'appêta à servir à ses compagnons.

Débyan promenait sa torche enflammée au dessus des blessures de Nordol. Marilia, assise sur ses talons, tenait dans ses doigts bleutés l'énorme main au cuir épais de l'homme-singe.

– Ça n'a pas l'air d'aller bien fort, s'étonna Broncos. Pourtant ses blessures sont superficielles. Même s'il a perdu beaucoup de sang, il ne devrait pas se trouver dans un état pareil.

– C'est vrai, répondit le jeune mage en levant la tête, mais je crains que ces maudites chauves souris ne lui aient injecté du venin. Certaines blessures sont saines, mais d'autres ressemblent à des morsures de serpent... En tout cas, si j'en crois les leçons de mon maître Falamar, car je n'ai jamais eu l'occasion d'observer de telles blessures par moi-même.

– Et si c'était vraiment le cas, que faudrait-il faire ?

– Eh bien, je ne suis pas vraiment sûr, mais la chaleur de la torche a du faire sortir une partie du venin. Euh... je... je pense qu'on pourrait augmenter ses chances de survie en essayant d'aspirer un peu de ce qui reste.

– Dans ce cas, à toi l'honneur ! Tu es incontestablement le plus expérimenté d'entre nous.

– Je suppose oui, je... bon, j'y vais alors, bredouilla le jeune mage avant de jeter son dévolu sur une petite blessure au bras.

Il commença par la nettoyer avec un peu d'eau de sa gourde, puis colla ses lèvres sur la plaie pour en sucer le venin. L'effet fut instantané. Dès que les premières gouttes de sang tiède et salé pénétrèrent dans sa bouche, Débyan eut un haut le cœur et se retourna vivement pour vomir bruyamment. Il hoqueta quelques instants, cracha à plusieurs reprises puis leva un regard penaud vers ses compagnons, en s'essuyant la bouche du revers de sa manche.

– Je suis désolé, dit-il, je ne suis pas à la hauteur, je suis vraiment désolé.

Broncos ne prononça pas un mot, mais il fit une grimace qui exprimait parfaitement sa façon de penser. Débyan vérifia que le colosse ne présentait pas de coupure aux lèvres ou dans la bouche, ce qui aurait pu le mettre lui-même en danger, puis lui indiqua les plaies par où semblait avoir pénétré un hypothétique venin.

Le géant s'employa à secourir, pendant un temps qui lui parut interminable, celui qu'il considérait maintenant comme son frère d'arme. Quand il eut enfin terminé, il se rinça la bouche et s'assit contre la paroi en poussant un soupir de soulagement. Marilia vint le rejoindre et lui témoigna sa reconnaissance en se blottissant contre lui.

– Si j'ai bien retenu les leçons de mon professeur en ce qui concerne le venin des serpents, reprit Débyan, celui-ci n'a pas pour but de tuer la proie, mais seulement de la neutraliser. Si la proie succombe, c'est en général parce que les muscles de la respiration ne fonctionnent plus et que l'air lui manque. Si le venin de ces chauve-souris agit de cette façon, le cœur de Nordol va battre progressivement à un rythme de plus en plus lent. Il devrait éprouver de plus en plus de difficultés à respirer, mais s'il passe la nuit l'effet, du venin s'estompera peu à peu et notre ami survivra. Cependant, il ne faut surtout pas qu'il bouge de trop : même si son état s'améliore, il faudra attendre l'aube pour qu'il puisse se déplacer sans risquer le pire.

– Dans ce cas on sera bien obligé d'aller voir comment se débrouillent nos poursuivants, observa Broncos. S'ils réussissent à passer la zone orange, il faudra bien qu'on trouve une solution...

– J'irai, déclara Marilia d'une voix ferme, j'escaladerai le rocher et de là je regarderai. Avec le sifflet, les chauffe-souris me laisseront aller. Débyan occupera de Nordol.

Broncos ne dit rien. Il aurait voulu monter là-haut à la place de la jeune fille, mais celle-ci était beaucoup plus agile que lui, ce qui rendait ses chances de succès

largement supérieures. Comme il ne pouvait rien y faire, il cala sa tête contre une couverture roulée en boule et s'apprêta à prendre un peu de repos.

Débyan tendit sa gourde à Marilia et lui dit :

– Tiens, si tu trouves de l'eau, tu serais gentille de remplir ma gourde.

– NON !

Broncos avait sauté sur ses pieds, comme si quelqu'un lui avait piqué les fesses avec un tisonnier brûlant. Comment avait-il pu oublier de parler de l'eau ?!

Les deux autres le regardaient sans comprendre.

– Non... non-non-non, il ne faut pas, reprit-le colosse en essayant de prendre un air plus neutre. Il ne faut pas boire l'eau. Ici l'eau n'est pas sûre, il y a de la roche rouge partout. On ne peut pas savoir... elle est sans doute empoisonnée.

Débyan décela immédiatement le trouble de son ami.

– C'est vrai, répondit Marilia, mais il faut l'eau pour Nordol. Et puis c'est un risque petit par rapport à tout le reste ...

– Bon, dans ce cas je ne dis pas que l'eau est peut-être empoisonnée, je dis que je sais que l'eau est empoisonnée. Ça te va comme ça ?

Le géant commençait à s'énerver, et la jeune fille voyait bien qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Devant son mutisme, Broncos reprit :

– Bon, on va s'y prendre autrement. Jure moi sur tes dieux, les arbres et tout ce qui bouge sur cette terre et ailleurs, que tu ne boiras pas de cette foutue flotte de malheur !

– Sinon ?

– Sinon, je viens avec toi pour m'en assurer.

– Bien, je jure sur ta vie et celle de l'enfant qui est dans mon ventre. Tu es content ?

– Oui, ça me va, répondit le colosse avec une mine renfrognée. Il s'allongea à nouveau sur le sol, tapa sur sa couverture puis se tourna sur le côté en marmonnant. Je demande juste qu'on me fasse un peu confiance. Par Chabana, c'est quand même pas grand chose...

Dès que Marilia fut partie, sans sa gourde, Débyan se tourna vers son camarade et lui dit :

– J'ai perçu ton trouble, Broncos. Je sais que tu nous caches quelque chose. Peut-être qu'on pourrait en parler ?

« Ce gamin n'est pas si naïf que ça finalement », pensa Broncos. Il prit le temps d'une brève réflexion puis raconta toute l'histoire à son jeune ami. Il n'était pas mécontent en définitive de pouvoir se confier à quelqu'un.

Bolzoc était soucieux. Il y avait de quoi : à croire que les éléments s'étaient ligués contre lui à seule fin de lui pourrir la vie. Il déplorait les désertions de deux guides qu'il avait pourtant grassement rétribués. La mort de son maître-chien, quoique fâcheuse, le contrariait déjà moins : ses molosses ne seraient plus d'une grande utilité maintenant que les fuyards avaient été localisés. Plus inquiétant était l'effritement de son escorte. Nul doute que ce gremlin de Corbane tenterait de lui soutirer quelques onces d'or en dédommagement des pertes subies par le détachement. La disparition de deux mages de qualité, elle aussi, pèserait lourdement sur les finances de Bercigore. Et que dire de l'attitude indigne de cet écervelé de capitaine ! Son châtimeut avait été bien clément...

Pour couronner le tout, il devait à présent faire face à une rébellion larvée conduite par ce vieux fou de trappeur. Ce maudit Kalbuck avait acquis, par ses deux coups d'éclats du jour, l'estime et la confiance des soldats. Dans un premier temps, il faudrait bien composer avec lui pour éviter une mutinerie. Patience, l'effronté paierait tôt ou tard son impertinence.

Après l'épisode du grand fauve, la troupe avait repris sa marche et atteint l'orée du bois. La piste du félon continuait sur une espèce de terrain vague en direction d'un grand rocher entouré de verdure. Nul doute qu'il y avait trouvé refuge avec sa bande de mercenaires. Plus loin, il y avait un lac où venait s'abreuver, dans un calme surprenant, une multitude de créatures féroces.

Le mage noir trépignait d'impatience à l'idée de savoir son ennemi si proche. Cependant, aux dires de Kalbuck, l'obscurité rendrait la traversée plus que périlleuse. Les monstres peuplant cet enfer étaient probablement capables de voir dans le noir. Il leur faudrait allumer des feux pour éloigner les bêtes durant la nuit. Il restait à peine assez de temps pour préparer une provision de bois. L'idée de tenter de franchir seul cette bande de terre déserte avait traversé l'esprit de Bolzoc, mais comment aurait-il fait pour le retour ? Il devait ménager ses hommes, car leur protection lui serait, sous peu, nécessaire. Il décida donc de ne pas insister, et de patienter jusqu'au lendemain.

Les feux allumés par les soldats eurent l'effet inverse de celui recherché par Kalbuck. De nombreuses créatures, attirées par la lumière, vinrent rôder autour du campement. Les flammes semblaient toutefois les tenir en respect. Les membres de la caravane s'étaient massés à l'intérieur d'un triangle constitué par trois brasiers. Armés de torches, des soldats valeureux repoussèrent les prédateurs les plus audacieux. La nuit s'écoula interminablement, dans une cacophonie effroyable où se mêlaient les braiments des ânes fous de panique, les aboiements des chiens et surtout les rugissements terribles des créatures rendues furieuses par la promesse d'un repas qu'elle ne pouvaient atteindre. Personne ne dormit cette nuit-là. Ceux qui n'avaient pas le courage de repousser les assiégeants, gardèrent les yeux rivés sur le bois ramassé à la hâte la peur au ventre et accumulé en désordre juste avant la tombée de la nuit. Suffirait-il à alimenter les foyers jusqu'à l'aube ?

La nuit était déjà bien avancée quand Marilia vint rejoindre ses amis dans le temple en ruine. Dehors, l'obscurité était si épaisse, qu'elle avait éprouvé quelques difficultés à retrouver son chemin. Une fois dans la grande salle, elle alluma une torche. Broncos dormait profondément. Nordol avait vomi et visiblement, Débyan s'était chargé de nettoyer avec les moyens du bord, c'est à dire quelques touffes d'herbes prélevées sur la maigre végétation. L'homme-singe avait maintenant l'air plus calme, peut-être était-il sorti d'affaire. Le jeune mage avait sans doute veillé son imposant compagnon avant de s'écrouler lui-même de fatigue. Assis le dos contre le mur de pierre, le menton posé sur la poitrine, il donnait l'impression de dormir. Pourtant, quand elle dirigea vers lui la lumière de sa torche, elle vit battre ses paupières. Malgré ses yeux ouverts, le jeune homme ne sembla pas la voir. De toute évidence, il dormait. La fille des bois hésita, mais se résigna finalement à le réveiller. Elle le saisit par les épaules et chuchota son nom. Débyan émergea lentement. Il lui fallut quelques instants pour réaliser où il se trouvait.

– Je les ai vus, chuchota Marilia, ils ont fait un feu de l'autre côté de la terre orange. Sans doute, ils n'ont pas osé traverser pendant la nuit. Ils attendent la lumière. Demain, ils viendront nous chercher. Il faut nous cacher avant que ils arrivent.

– Je comprends, répondit le jeune homme, mais où veux-tu qu'on se cache ?

– Nous pouvons monter sur le grand rocher : en haut nous pourrions défendre nos vies.

Marilia avait prononcé ces derniers mots, avec l'inébranlable conviction de ceux qui ne renoncent jamais. Mais Débyan avait conscience que, si cette retraite sur la hauteur leur procurerait en effet un avantage par rapport aux soldats, elle serait malgré tout bien incapable de les protéger de Bolzoc et de ses sbires. N'ayant rien de mieux à proposer, il hocha la tête en signe d'approbation et répondit en souriant tristement :

– Tu as raison, si nous tentons de nous enfuir, ils nous verront. Mieux vaut chercher à gagner du temps, en espérant qu'ils se découragent. Donne moi le sifflet et prends un peu de repos, je vais aller la-haut pour monter la garde. Je vous réveillerai dès que poindront les premières lueurs de l'aube.

– Non, tu ne peux pas. Dehors, on ne voit pas beaucoup. Tu vas te perdre. Je vais re..tour..n...

La phrase de la jeune fille resta en suspens. L'idée de dormir un peu lui semblait finalement séduisante. Et, puis Débyan était un grand garçon après tout, d'ailleurs, elle était bien placée pour le savoir.

Elle se pelotonna contre Nordol. Elle se sentait si fatiguée.

Débyan culpabilisa un peu : il n'aimait pas se servir de ses pouvoirs pour influencer ses amis. D'un autre côté, il constata avec satisfaction que la puissance de sa force mentale s'était considérablement accrue depuis le début de son périple. Il avait connu, il est vrai, au cours de ces

derniers jours, plus d'émotions et d'occasion d'exercer son art, que beaucoup de ses confrères n'en rencontreraient dans leur existence toute entière. Il enleva le sifflet du cou de Marilia et constata qu'elle s'était couchée à l'endroit où Nordol avait vomi plus tôt dans la nuit. Comme elle dormait déjà, il usa de ses dons pour la déplacer et la déposa doucement près de Broncos. Là encore il n'éprouva aucune difficulté, ni même le désir de récupérer de son effort. Il jeta un dernier regard vers ses compagnons, éteignit sa torche et se dirigea à tâtons jusqu'au dehors.

Un minuscule quartier de lune, comme une virgule de lumière posée sur une étoffe de velours, dispensait tout juste assez de clarté pour dessiner les silhouettes opaques des arbres et des pierres. Une fois que sa vue se fut habituée à l'obscurité, Débyan leva son regard vers le sommet de l'amas rocheux. Les circonstances ne se prêtaient pas à la pratique de l'escalade. Sa piètre condition physique, ajoutée à une tenue vestimentaire peu appropriée, en faisait un exercice quasiment suicidaire. Le rocher culminait à une hauteur qu'il ne pouvait pas évaluer avec précision, mais sans aucun doute bien supérieure à tout ce qu'il avait pu expérimenter jusque-là en matière d'ascension lévitative. Il décida néanmoins de faire appel à ses pouvoirs pour se hisser jusqu'au sommet. Il était curieux de savoir plus précisément de quoi il était maintenant capable. Et puis, que risquait-il de toute façon ? S'il s'avérait qu'il s'était montré trop présomptueux, alors, tel une pierre jetée vers le ciel, il resterait un instant suspendu dans le vide avant de retomber vers une mort certaine. Ce serait là une fin préférable à celle qu'il connaîtrait à l'aube, quoi qu'il arrive. Une fin qui lui permettrait peut-être de préserver la

vie de ses amis. Car, il en était convaincu, c'était bien Bolzoc lui-même qui s'était lancé à ses trousses et c'était bien à lui, pauvre apprenti, qu'il en voulait. Mais pourquoi ?

Le jeune mage se concentra, certes, mais bien trop peu cependant. Il en était conscient... Il s'éleva dans un silence à peine troublé par le bruit de sa robe de mage flottant dans le vent sous l'effet de la vitesse. Rapidement d'abord, puis de plus en plus lentement. Il voyait la paroi sombre défiler sous ses yeux écarquillés. Dans un dernier effort, il se jeta vers l'avant pour atterrir à plat ventre, le cœur battant, le souffle court, une joue plaquée contre la pierre froide et humide du sommet. Il avait réussi. Il ne voulait pas mourir. Au loin, de l'autre côté, non loin de la lisière de la forêt, un halo de lumière au dessus de la cime des arbres trahissait la présence d'un feu.

11

8^{ème} jour du mois de Silla

Débyan avait froid. Il sentait l'humidité matinale pénétrer ses vêtements, mais ce furent les douces lueurs de l'aube qui le réveillèrent. Il ouvrit aussitôt des yeux hagards. Bouche bée, le sang battant à ses tempes, il scruta l'orée du bois. A l'endroit où la veille avait brûlé un feu, des hommes allaient et venaient en exécutant un étrange balai. Ils étaient bien loin, mais Débyan put tout de même reconnaître des habits de mages et des tenues de soldats. Le jeune homme interpréta cette effervescence comme le signe que la troupe se préparait à entreprendre

la traversée. Des créatures rôdaient déjà aux abords du point d'eau, mais tant que les poursuivants resteraient sur la zone orange, ils n'auraient rien à craindre. Tout au plus pouvait-on espérer qu'ils rencontrent en chemin une bande de chauve-souris. Débyan savait que lui et ses amis ne disposaient que de très peu de temps. Mais comment avait-il pu s'endormir ! Sans même réfléchir, et tout en continuant à se fustiger intérieurement, il descendit de son promontoire par le même moyen que celui qui l'y avait conduit.

Il fit irruption dans la grande salle du temple où pénétrait des pinceaux d'une lumière blafarde. L'estomac noué, il secoua vigoureusement Broncos qui émergea péniblement d'un sommeil profond. Marilia se redressa sur son coude, la tignasse ébouriffée, les yeux mi-clos. Nordol ne donna pas signe de vie. Le jeune mage se racla la gorge puis déclara d'une voie mal assurée.

– Je crois que j'ai un peu dormi. Les autres se préparent à traverser, il ne faut pas qu'on traîne ici.

Étant donné l'urgence de la situation, Broncos ravala provisoirement ses reproches.

– Comment va Nordol ? dit il simplement.

L'homme singe était inerte. Débyan lui toucha le front. Son patient ne semblait pas avoir de fièvre. Il inspecta ses blessures. A part la morsure à l'épaule, qui aurait nécessité encore quelques soins, son état de santé semblait évaluer favorablement. Le jeune mage secoua Nordol avec ménagement, mais n'obtint aucune réaction. Il renouvela la manœuvre avec nettement moins de retenue, sans plus de succès. En désespoir de cause, il

versa dans la paume de sa main un peu d'une poudre noire qu'il lui fit respirer. L'effet fut spectaculaire, l'homme-singe se redressa brusquement sur son séant, envoyant rouler son thérapeute à quelques pas.

– Je pense qu'il va bien, conclut Débyan en réajustant son chapeau.

Nordol regarda autour de lui, en cherchant à rassembler ses esprits. Marilia lui fit quelques signes qui le calmèrent. L'homme-singe se leva péniblement. Essoufflé par cet effort, il attendit la suite des événements en prenant appui contre la paroi.

– Bon, commença Broncos, je ne vois que deux possibilités : soit on part, soit on reste ! Mais vu l'état de Nordol, je pense qu'on aurait du mal à prendre de vitesse une tortue obèse. Je propose donc, qu'on se barricade quelque part dans le temple. Avec un peu de chance ce brave Bolzoc, dont on m'a tant parlé, pourrait connaître en chemin quelques infortunes...

– Infortunes ? Répéta Débyan avec un zeste de scepticisme. Il y a bien les chauves souris, mais Bolzoc et ses serviteurs sont plus nombreux que nous, ils devraient s'en défaire plus facilement.

– Et l'eau ..., rétorqua triomphalement le colosse, si j'en crois mon barbu cette eau-là rend fou !

– C'est qui ton barbu ? Demanda Marilia.

– Oui... Heu... c'est une expression, intervint vivement Débyan, quand on dit « mon barbu me dit qu'il va faire beau », c'est un peu comme si l'on disait

« mon petit doigt me dit qu'il va faire beau ». Tu vois ? Mon petit doigt n'est pas capable de parler, c'est juste une expression, une façon de dire « je pense ». Tu comprends ?

– Je comprends que tu expliques une chose bizarre par une chose bizarre : le petit doigt ne parle pas. Mais c'est toi qui le sait comment les peaux claires parlent. Alors je suis d'accord.

– Bon, alors, reprit Broncos en se raclant la gorge, mon barbu me dit que s'ils boivent l'eau d'ici, ça pourrait leur faire perdre la tête. D'autre part, quand j'ai inspecté la salle en contrebas, j'ai trouvé une autre sortie. Il y a une issue qui donne sur un couloir. Une partie est effondrée, mais un escalier mène jusqu'à une espèce de balcon qui lui même donne sur l'extérieur. C'est trop haut pour qu'on puisse sauter, mais c'est envahi par les ronces et personne ne pourra nous repérer d'en bas. Donc, le plan c'est d'obstruer l'entrée du couloir avec des gravats. C'est pas ce qui manque. Ensuite, de deux choses l'une : soit ils tentent de nous déloger, mais on sera plus à l'aise pour se défendre, soit ils attendent tranquillement qu'on se rende, en laissant la faim et la soif faire le travail à leur place. Dans ce cas ce serait bien étonnant qu'aucun d'eux ne goûte l'eau du bassin.

Marilia acquiesça. Pourquoi pas, cela semblait pouvoir marcher.

Débyan, lui, par contre, savait bien qu'ils n'avaient aucune chance. Cependant il n'en dit pas un mot.

La petite armée du mage noir se décida finalement à quitter l'ombre des sous-bois, pour s'aventurer à découvert. La nuit avait été difficile pour tous. Poussées par la faim, mais tenues en respect par la peur du feu, de nombreuses créatures s'étaient entre-tuées sous leurs yeux, dans de terrifiants affrontements. Un des soldats, rendu fou par l'angoisse, avait tenté de se précipiter sur les monstres, comme on se jetterait dans le vide pour mettre un terme au vertige. Fort heureusement, il avait été maîtrisé par ses camarades. Seul le muletier et l'un des soldats avaient passé une nuit agréable. Le premier, complètement abruti par les substances hallucinogènes destinées initialement à calmer ses ânes. Le second, parce qu'il s'était évanoui dès que la première créature avait surgi de la nuit pour venir gronder dans la lueur dansante des flammes.

Kalbuck et Phyro avaient longuement discuté de la meilleure manière d'aborder la traversée. Bolzoc était conscient de devoir maintenant négocier avec le vieux trappeur, afin de maintenir un semblant de cohésion dans son groupe, mais il ne daigna pas s'adresser lui même à cet insolent vieillard. Il chargea son plus fidèle serviteur de lui servir d'intermédiaire. Kalbuck proposa de sacrifier un âne pour l'offrir en pâture aux prédateurs, espérant ainsi détourner leur attention. Mais le mage noir refusa catégoriquement. Après moult palabres, il fut décidé que les militaires marcheraient sur deux rangs, les bêtes de somme et les mages resteraient au centre, tandis que les mastards ouvraient la voie. Et c'est ainsi qu'ils pénétrèrent sur la bande de terre stérile.

Les cinq brutes qui ouvraient la route avaient de quoi donner à réfléchir à plus d'une créature sauvage. Vêtus de haillons et protégés par des éléments de cuirasse disparates, ils étaient pour la plupart à la fois grands et trapus, musculeux et plus ou moins ventrus. Chacun d'eux tenait à la main une massue hérissée de pointes rouillées propres à rendre vilaine l'écorchure la plus bénigne. Ils avançaient sans peur, jetant autour d'eux des regards glauques. Peut-être espéraient-ils en découdre ? Qui peut savoir ce qui se passe dans la cervelle racornie d'un mastard ? Derrière eux suivaient leurs maîtres, puis deux molosses, puis Phybros tenant à la main la longe de la monture de Bolzoc. Le muletier, toujours aussi déconnecté de la réalité, menait ses bêtes en sifflotant. Il marchait côte à côte avec le soldat émotif, à qui il avait procuré de quoi repeindre son angoisse, aux couleurs mauves et bleues de l'insouciance. Kalbuck et Rameluck fermaient la marche, portant à tour de rôle le petit chien de Karmal, qui refusait de s'alimenter depuis que ce dernier avait trouvé la mort. De part et d'autre de ce cortège avançaient deux files de soldats usés nerveusement et fatigués par le manque de sommeil. Promu hâtivement chef du détachement après la disparition tragique de son capitaine, l'ancien second faisait régner la discipline. Formé à répercuter les ordres plus qu'à les donner, il se sentait mal à l'aise, mais dissimulait son inquiétude pour ne pas entamer le moral de ses troupes.

La colonne avait couvert près de la moitié de la distance la séparant de l'amas rocheux, quand s'approcha un monstre de belle taille, mais relativement anodin, cependant, au regard des canons de l'intimidation en vigueur dans cette contrée sauvage. L'animal, poussé par

la curiosité, mais dénué de toute intention belliqueuse, commença à tourner autour de l'étrange procession. La situation se compliqua lorsque le petit chien sortit de sa léthargie, pour se mettre à grogner sur l'intrus. Les deux molosses se mirent à japper plaintivement, les ânes à s'agiter. Le cortège fit halte. Plus loin, quelques créatures décidèrent de se rapprocher, intriguées.

L'ancien second considéra la situation avec nervosité. Efficace, dévoué, courageux, il était apprécié de ses hommes. Jamais cependant il n'avait imaginé, ni même désiré, obtenir le commandement d'une unité. La situation empirait. Il distinguait à présent une dizaine de bêtes converger vers sa position. On ne pouvait se permettre de rester ainsi bloqué plus longtemps. Il jura entre ses dents et frappa rageusement le sol de son épée puis se reprit, sentant le regard de Bolzoc posé sur lui.

– Tout le monde en formation. Les archers prêt à tirer, éructa-t-il.

Il attendit quelques instants que la créature trop curieuse présente son flanc, puis ordonna qu'on l'abatte.

Funeste erreur !

Quel crime plus terrible, en ce pays perdu, que de violer l'accord tacite respecté depuis des siècles par l'ensemble de ses féroces habitants. La loi unique et immuable qui avait permis à des générations de prédateurs de prospérer en garantissant au fort comme au faible le libre accès au seul point d'eau. Cette loi surgie du néant, mais inscrite au plus profond des cervelles les plus délabrées de ces mutants dégénérés. Cette loi que connaissent d'instinct les plus fragiles des nourrissons,

avant même qu'ils ne songent à têter : « On ne chasse pas sur les terres mortes qui bordent le lac, cornebouc ! ».

La bête mortellement touchée s'effondra en poussant des gémissements sonores qui alertèrent les créatures à l'entour.

Scandalisés par tant de violence, le muletier et son nouvel ami émotif prirent congé et s'éloignèrent nonchalamment vers la forêt, sans que quiconque ne songe à les retenir. Ils croisèrent quelques bêtes affairées qu'ils saluèrent poliment, en poursuivant sans hâte leur chemin. Avant même d'avoir pu se remettre en marche, le cortège se retrouva assiégé par une demi-douzaine de monstres furieux. L'un d'entre eux porta son attaque au niveau des cinq mastards. Ces derniers répliquèrent de façon fort convaincante. L'animal, une créature de la taille d'un cheval, avec un torse puissant et une mâchoire impressionnante, se heurta à des adversaires solidaires et généreux dans l'effort. Il dut essuyer une rafale de coups de massue, avant de réussir à saisir l'un de ses adversaires par la jambe. Malgré la douleur et la situation inconfortable, l'infortuné continua à se défendre rageusement. Par chance plus que par science, l'un de ses camarades porta un coup sur l'articulation d'un des membres inférieurs de la bête. Celle-ci, déséquilibrée, chuta lourdement sur le flanc. Avant qu'elle n'ait eut le loisir de se ressaisir, les quatre brutes encore valides, se ruèrent sur la créature blessée pour la rouer de coups. Les quatre malabars continuèrent à s'acharner sur le crâne de monstre vaincu, bien après que celui-ci n'ait lâché son dernier souffle. La précision n'étant pas, cependant, la qualité première des membres de leur corporation, emportés par leur enthousiasme, ils achevèrent par erreur

leur malheureux compagnon d'aventure.

Une autre créature aux allures de phacochère, mais d'une taille bien supérieure, se précipita tête baissée sur le soldat le plus proche. Ce dernier vit l'animal se ruer vers lui. Arc-bouté sur sa lance, il ferma les yeux. Il ne les rouvrit jamais. Son arme se brisa en creusant une plaie dans l'encolure du monstre. Sous le choc, le vétéran fut propulsé, inconscient, à plusieurs dizaines de pas, au beau milieu des terribles bêtes. L'énorme sanglier poursuivit sa course rectiligne, pour venir percuter un des ânes qui s'écroula à son tour, répandant dans un joyeux tintamarre son chargement de casseroles et le contenu d'un sac de lentilles aux qualités nutritives remarquables. En appui sur les genoux de ses pattes avant, l'assaillant opiniâtre chercha de ses deux canines démesurées, à éventrer le pauvre quadrupède rendu fou de terreur. Au milieu des braiments et des cris de cochons, Rameluk enfourcha le monstre et lui enfonça son long couteau de chasse dans l'échine, le tuant sur le coup. L'âne hystérique continua à crier, tout en ruant dans le vide, trop affolé pour réussir à se relever.

D'autres spécimens, aux allures plus ou moins félines, achevèrent de semer la pagaille dans le dispositif dérisoire proposé par l'escorte du mage noir.

Malgré le désordre apparent, Kalbuk remarqua que les créatures furieuses tendaient à négliger les hommes pour s'en prendre aux bêtes de sommes. Sans doute considéraient elles l'importance de leurs adversaires en fonction de leur taille ou de leur aptitude à occuper l'espace sonore. Dans ce registre les ânes faisaient montre, il est vrai, d'un certain talent. Alors qu'il en était à ce stade de sa réflexion, le vieux trappeur vit, incrédule,

Bolzoc et sa monture s'élever dans le ciel et flotter à une altitude respectable en direction de l'amas rocheux. Phyro, très à l'aise dans cet exercice de voltige, lui emboîta, si l'on peut dire, le pas. Deux autres mages tentèrent de les imiter, mais avec nettement moins de bonheur. Dans un même élan, ils s'élevèrent à la suite de l'âne volant, mais le premier, bien qu'ayant atteint une certaine hauteur, fut happé comme un moineau par une créature dotée d'une détente verticale prodigieuse, surtout pour un animal d'un tel gabarit. Le second, constatant le sort peu enviable réservé à son malheureux confrère, perdit sa concentration et par la même occasion, de l'altitude, puis, après une brève poursuite, l'essentiel de son anatomie. Les trois mages restants, spécialisés dans le déplacement d'objets par la force mentale, avaient déjà épuisé une grande quantité d'énergie à tenir les monstres éloignés. Ils sifflèrent leurs mastards frénétiquement. Ceux-ci accoururent immédiatement laissant un quatrième, seul aux prises avec une créature peu commode, qui se vengea sur lui des coups de massue qui avaient créé quelques trous dans son impressionnante dentition de carnassier. Les yeux rivés sur le mage noir, les trois compères prirent la fuite à califourchon sur leurs serviteurs zélés. Mais à trop regarder en l'air l'une des paires insolites entra en collision avec un animal alors occupé à mettre en pièces l'un de leurs collègues éclaireurs. Le couple n'eut d'autre choix que de livrer bataille. Le mage usa de ses pouvoirs pour retenir la bête pendant que son partenaire s'employait à lui aplatir le crâne. Mais le pensionnaire de Bercigore avait déjà bien entamé ses ressources, et malgré les coups de massues dispensés avec acharnement par son dévoué acolyte, l'issue du combat demeurait incertaine.

Kalbuck s'arracha au spectacle de cet étrange affrontement. Il était scandalisé par l'attitude de Bolzoc et de ses sbires, qui malgré leurs immenses pouvoirs, les abandonnaient lâchement au plus fort de la bataille. Il sut cependant garder assez de sang froid pour crier à ceux qui voulaient survivre, d'abandonner les ânes et retourner sur leurs pas vers la forêt. Nul ne semblait l'entendre. Il pesta, puis fit une seconde tentative :

– Par Formical, écoutez moi bande de dégénérés !
Tout le monde dans la forêt !

Sans succès.

– Sauve qui peut, reprit en écho le second au menton de cogneur d'une voix puissante et rocailleuse qui s'éleva au dessus du tumulte de la bataille. Sauve qui peut, on se replie dans les bois. Sauve qui grblblblbb...

Son appel se termina en un sinistre gargouillis. Le chef du détachement mourut en héros, victime d'un hasard facétieux qui lui avait imposé un destin pour lequel il n'était pas fait. Les survivants se replièrent en désordre, abandonnant leurs ânes à un sort cruel. Comme l'avait espéré le vieux guide les créatures féroces se précipitèrent sur les pauvres bêtes, accordant aux fuyards un court répit qui leur permit de gagner le refuge précaire des sous-bois.

De son côté, Bolzoc atteignit l'amas rocheux sur le dos de son âne, suivi de près par Phyro, deux autres mages et deux mastards essoufflés, puis, quelques instants plus tard, un troisième traînant derrière lui la dépouille sanguinolente de son protégé. Chose unique, le mage noir

avait produit un tel effort qu'il dut descendre de sa monture pour s'accorder quelques instants de récupération. Juché sur son promontoire, une chauve-souris borgne observait la scène d'une oreille attentive. Elle s'éloigna en claudiquant : « on ne l'y reprendrait pas, ces créatures à deux pattes étaient bien trop redoutables ».

Bolzoc émergea doucement de sa somnolence. Morose, il examina un à un les derniers rescapés de son expédition : Phybros fidèle à lui-même, capable de se faufiler entre les gouttes d'une pluie d'orage. Pogol et Pumal deux mages spécialistes de la kinésie, peut-être pas les meilleurs qu'eut formés Bercigore, mais à qui on ne pourrait contester le mérite d'avoir su gérer leurs efforts pour parvenir jusqu'ici. Trois mastards dont il ignorait les noms, d'ailleurs valaient-ils la peine qu'on leur donne un nom ? On leur avait appris à être des brutes obéissantes et sans cervelle, le résultat était probant. Si seulement le monde pouvait être à leur image ! Enfin, il y avait cet âne. Il lui avait donné du fil à retordre : faire léviter cet animal affolé s'était révélé une épreuve tant physique que mentale, mais bon, il était parvenu à maîtriser la bête et surtout à sauver son précieux chargement.

L'essentiel avait été préservé, mais à quel prix ! Plus aucun guide pour le reconduire au bateau. Plus d'escorte. Une hécatombe de mages synonyme de perte sèche pour Bercigore. Comment retraverserait-il la zone aride avec si peu d'hommes ? Ses pouvoirs seraient-ils encore suffisants pour envisager une longue lévitation ? Serait-il contraint de ramener son ennemi jusqu'à Sarlin, afin de faire le nécessaire là-bas. A cette idée, le mage noir jura entre ses dents. Il se remit en route. Il était pressé d'en finir.

Bien que Nordol ne fut pas en mesure d'apporter son aide, obstruer le passage conduisant à la petite salle ne fut qu'une formalité. À la lueur d'une torche, Broncos accomplit la rude besogne avec efficacité, éprouvant même un certain plaisir à effectuer un exercice physique qui lui permettait de se sentir vivant. Débyan participa lui aussi aux travaux et constata à quel point la puissance de ses dons avait encore augmenté.

Ce travail terminé, les deux hommes gravirent l'escalier en compagnie de Marilia pour aller inspecter la sortie. Comme l'avait prévenu Broncos, il était illusoire d'imaginer regagner directement le sol à partir de ce surplomb. Par contre un bon grimpeur pouvait espérer escalader la paroi afin de chercher plus haut un autre passage. Cette dernière hypothèse supposait que l'on fût capable de hisser ensuite l'homme-singe, soit à l'aide de la corde, soit en faisant appel aux pouvoirs de Débyan. Ce dernier proposa d'utiliser son art pour étudier la paroi. Ses recherches lui permirent de découvrir un peu plus haut, la large fissure permettant à la lumière du jour de pénétrer dans la salle principale, celle où se trouvait l'autel. A part cette ouverture inutile, il ne découvrit rien. Leur corde était bien trop courte pour permettre de quitter la terrasse tant par le haut que par le bas. Seule Marilia pouvait envisager l'escalade, et encore... avec une bonne dose d'optimisme. Il se sentait bien incapable, quant à lui, de déplacer qui que ce soit, sur de telles distances. De plus, avaient-ils vraiment quelque chose à gagner à quitter leur cachette, sinon hâter une fin qui lui paraissait, somme toute, inéluctable.

L'îlot de verdure n'était pas bien large. Le mage noir, son âne et sa maigre escorte traversèrent un incroyable champ de bataille. Ces lieux avait été le théâtre d'un affrontement d'une rare violence. Des cadavres, aux trois quarts dévorés, jonchaient le sol parsemé de flaques de sang séché. Les charognards n'avaient pas eut assez de la nuit, pour dévorer les corps de ces créatures semblables, d'après ce qu'il en restait, à d'énormes vampires.

Immédiatement, Bolzoc fouilla des yeux le sinistre tableau et fut soulagé de n'y trouver aucun morceau de mage. Il découvrit, par contre, une flèche, signe que c'étaient bien ses fugitifs qui étaient responsables de ce joli massacre. Il ne put réprimer, derrière son masque, une moue admirative.

La piste continuait vers les rochers. L'un des fuyards perdait beaucoup de sang. L'archimage sombra à nouveau dans l'inquiétude. La petite troupe n'eut aucun mal à parvenir jusqu'à l'antique sanctuaire.

Quand Bolzoc pénétra dans la grande salle, il vit l'autel disposé en son centre. Il vit l'éraflure mettant en évidence la pierre rouge et lâcha dans un souffle :

– Le temple de Oualabé !

Il existait donc vraiment cet édifice mythique au nom étrange, dont parlait une légende qu'il avait entendu jadis, du temps de sa première jeunesse. Une construction destinée, selon les anciens de l'époque, à calmer des dieux

mécontents, qui, alors que Sarlin n'était encore qu'un hameau fragile aux abords de la jungle, avaient semé la destruction en précipitant sur la terre plate un morceau d'un autre monde. Une énorme pierre rouge aux pouvoirs malfaisants, qui avait rendu fou tous ceux qui l'avaient touché, aussi bien les hommes que les bêtes. Et ce pouvoir était maintenant à lui ! Du moins, dès qu'il aurait réglé son problème actuel. Bolzoc se tourna vers le fond de la salle. Il les percevait, là bas, tout proche... de la peur, de la fatigue...

Il ordonna à Phybro de monter au sommet du rocher, pour faire le guet au cas où les fuyards tenteraient de s'échapper par une autre issue. Il insista lourdement auprès de ses hommes et particulièrement des mastards pour que personne ne a Débyan, puis il dirigea sa troupe vers la petite salle du bassin. Il y faisait très sombre, presque nuit. Pogol alluma une torche. Il sont là, déclara l'archimage en désignant une ouverture obstruée par les gravats.

Les mastards se mirent au travail.

Nordol s'était traîné jusqu'à la terrasse espérant qu'un peu d'air frais et de lumière lui seraient profitables. Quand ses compagnons l'avaient quitté pour monter la garde près de la porte condamnée, il semblait plongé dans une profonde torpeur. Leurs yeux s'étaient depuis accoutumés à l'obscurité et chacun parvenait à présent à distinguer les silhouettes de ses compagnons. Ils préféraient rester ainsi, dans le noir, de peur que la lumière filtrant à travers les pierres amoncelées, ne trahissent leur présence.

Ce fut Débyan qui prit conscience d'une présence,

de l'autre côté du mur. Ce qu'il perçut lui donna la chair de poule. A part les mastards, desquels n'émanent pas grand chose, toute personne déplace avec lui, une aura faite d'un mélange complexe d'amour, de haine, de peur et de bien d'autres sentiments formant un écheveau bien difficile à démêler, même pour les meilleurs spécialistes de Bercigore. Débyan était bien incapable d'analyser ce qu'il ressentait, mais il éprouva la même répulsion que s'il se fut trouvé en présence d'une odeur fétide. Son cœur se mit à battre la chamade⁹.

– Ils sont là, chuchota-t-il à ses camarades, d'après ce que je ressens, ils sont trois ou quatre, sans doute accompagnés de mastards et Bolzoc est avec eux !

Ils entendirent les échos étouffés, mais tout proches de paroles prononcées d'une voix criarde, puis sentirent sur le sol les vibrations de chocs répétés. Bientôt quelques rais de lumière filtrèrent par les interstices créés entre les gravats. Ils virent une main poilue s'insinuer par une anfractuosité, telle une grosse araignée. Elle cherchait à dégager le haut de l'ouverture. Sans réfléchir, Broncos bondit et la frappa de sa hache. Il y eut une étincelle, un cri de douleur. L'araignée perdit quelques pattes.

Le colosse laissa échapper un rire nerveux, puis commença à invectiver ses adversaires à travers le tas de cailloux. Sa victime contemplait avec horreur sa main mutilée. Hagar, la brute se laissa tomber à genoux et trempa machinalement ses moignons dans l'eau du bassin afin de nettoyer la plaie. Il ressentit un soulagement immédiat et miraculeusement le sang cessa de couler. Un peu réconforté le mastard blessé se passa de l'eau sur la

9 Chamade : d'origine militaire, ce signal d'alerte obtenu à partir de tam-tams, a inspiré une danse populaire au rythme effréné.

face et dans la foulée avala quelques gorgée de cette onde providentielle.

Bolzoc observa la scène avec consternation : à ce rythme, que resterait-il de son escorte pour l'accompagner sur le chemin du retour ? Il aurait bien réglé cette affaire lui-même, s'il n'avait pas craint de se laisser surprendre par une flèche perdue ou de tomber dans un piège tendu par cet adversaire, décidément aussi coriace qu'une salade de lichen et plus rusé qu'un renard boiteux. En fait, la vraie raison pour laquelle il abandonnait à ses inférieurs la joie de ramener le traître et anéantir la racaille qui l'accompagnait, était qu'il estimait des plus dégradants de se livrer à ces tâches subalternes.

Il ordonna à ses mastards de reculer pour laisser Pogol et Pumal finir le déblaiement par des moyens plus nobles. Les deux mages se concentrèrent sur l'amas de cailloux et les pierres commencèrent à rouler spontanément vers la base du tas, provoquant une avalanche miniature.

Dès qu'une fenêtre suffisante fut dégagée, Marilia et Broncos, encore protégés par une relative obscurité, décochèrent quelques flèches plus ou moins au hasard. Le mage noir, qui s'attendait à cette manœuvre, dévia sans peine la course des traits. Pogol et Pumal changèrent de tactique : au lieu de ramener les pierres vers eux par la force de leur esprit, ils prirent l'initiative de les propulser violemment vers leurs adversaires embusqués. Les trois fugitifs durent battre en retraite sous cette pluie de projectiles. Bolzoc aboya furieusement à ses sbires de cesser leur riposte. Il ne fallait pas risquer de blesser Débyan.

En entendant leur proie prendre la fuite, les deux mastards valides se précipitèrent à leur poursuite, suivis de près par Pogol et Pumal.

A quelques dizaines de marches de la terrasse, sentant le souffle de ses adversaires sur ses talons, Broncos se retourna pour livrer bataille. Un premier mastard l'ignora pour poursuivre Marilia. Le colosse poussa un cri de guerre guttural et s'élança vers le second. Il se figea en un instant, comme repoussé par une force invisible. La brute épaisse qui fonçait sur lui en revanche poursuivit sa route sans encombre. Elle s'apprêtait à lui fendre le crâne, quand elle s'immobilisa à son tour, sa massue aux pointes rouillées brandie au dessus de sa tête, son haleine de poisson pourri empestant l'air sous son nez.

Protégeant son compagnon, Débyan employait sa force mentale à retenir la brute, Pogol et Pumal faisaient de même avec Broncos. Bien que ces deux derniers eussent déjà largement entamé leur ressources, le bras de fer mental aurait probablement tourné à leur avantage sans l'intervention d'un allié inattendu. Le mastard blessé rejoignit ses acolytes d'une démarche raide. Rendu ivre de chair et de sang par l'eau du bassin, il saisit Pumal par les épaules et sans une hésitation lui planta ses dents cariées dans la gorge. Les mouches avaient changé d'âne. Pogol, affolé, relâcha son effort pour prendre la fuite. Brusquement libérée, la hache de Broncos s'abattit sur le premier mastard, l'expédiant dans un monde meilleur. Débyan reporta son attention sur le mage qui dévalait les escaliers et l'aida à se prendre les pieds dans les plis de sa robe. Pogol roula jusqu'au pied des marches où il demeura inconscient dans l'obscurité. L'instant d'après, le

mastard fou l'enjamba emportant sur son dos la dépouille de Pumal.

Pendant ce temps, le premier mastard avait rejoint Marilia. Elle se tenait au bord du vide, tremblante, son couteau de chasse à la main. La brute s'était arrêtée et contemplait sa proie avec avidité : on a beau être mastard, on n'en est pas moins homme ! Il s'avança prudemment, cherchant à rassurer la belle en grimaçant un sourire qui se voulait charmeur. Soudain il se sentit propulsé dans le vide. Nordol regarda la brute qu'il avait poussée d'un coup d'épaule chuter vers la cime des arbres en contrebas, puis se rassisa contre la paroi sans plus de cérémonie, le souffle court, les muscles douloureux.

La chute du mastard fut amortie par le roncier. Il atterrit sur de la terre meuble d'une zone marécageuse et fut si surpris de pouvoir se relever après une telle dégringolade, qu'il ne prêta aucune attention à l'étrange animal posté sur un rocher à quelques pas de là. La grosse chauve souris borgne, elle, l'observait. Elle attendit quelques instants puis poussa un cri strident...

Les quatre compagnons à nouveau rassemblés, scrutèrent longtemps l'obscurité du tunnel, mais aucun nouvel assaillant ne vint à leur rencontre. Pourtant Débyan était formel, Bolzoc se trouvait dans le temple.

– Peut-être qu'il ne reste plus que lui, déclara-t-il, je le perçois plus nettement : son aura n'est plus brouillée par celles de ses serviteurs.

– Bon, eh bien dans ce cas, qu'est-ce qu'on attend pour lui faire payer tout ce qu'il nous a fait subir ? demanda Bronncos un peu grisé par leurs récents

succès. Je vous rappelle qu'on était quand même paisibles sur notre petite plage, quand il a débarqué avec sa bande de rabats-joie.

– Toi Débyan, tu dis quoi sur lui ? demanda Marilia encore un peu secouée par l'épisode du mastard lubrique. Tu es un sorcier puissant toi-même, pourquoi tu as peur de Bolzoc ?

– Moi je ne suis qu'un apprenti. Bolzoc, lui, c'est une légende vivante, expliqua le jeune mage. À vrai dire, je ne l'ai jamais vu moi-même, mais ceux qui ont eu cet honneur disent qu'il porte un masque. Nul ne doit voir son visage, peut-être parce qu'il n'en a plus. Il paraît qu'il a eu mille vies.

– Et toi tu crois à ces sornettes, ironisa le colosse.

– Je n'en sais rien, mais ce qui émane de lui est effrayant : c'est comme s'il avait accumulé en lui des siècles de haine et d'angoisse.

– Alors, pourquoi est-ce qu'il ne vient pas lui même nous chercher ?

– Je suis là, répondit une voix qui leur fit dresser les cheveux sur la tête.

Vivement, Débyan porta à sa bouche une espèce de carotte, qu'il avait sortie de ses affaires dès que les amis s'étaient retrouvés entre eux.

– Tu cherches à m'effrayer avec un légume, vieux fou !? Je m'attendais à mieux de ta part, déclara Bolzoc d'une voix monocorde.

– Ch'est 'e la chigüe, répondit le jeune mage.

Les fanes du végétal dépassant de ses lèvres.

– Ch'est un poijon h'uissant. Ch'i fou douché à mes amis ze croqueu !

De la cigüe ! Le mage noir marqua un moment de silence. Si cet insolent mettait sa menace à exécution, et il en était bien capable, il risquait au pire de se tuer, au mieux d'attraper une colique monumentale.

– Tu sais bien que je n'ai que faire de tes lamentables compagnons, vieux bouc. Qu'ils s'en aillent et soulagent ma vue de leur pitoyable image.

– Par Chabana ! Je vais lui faire bouffer son chapeau à ce... commença Broncos en levant son arme.

– H'on ! Cria Débyan en s'étouffant à moitié avec son encombrant végétal. H'u ne h'eux h'as. Rah'elle hoi la h'erniere foi. F'ou estes une menache h'our hoi. Hi ch'ai une h'ance ch'est h'ou ch'eul. Il h'aut h'artir mainh'enant. H'il h'e h'lait...

Le colosse et la fille des bois hésitaient encore. Bolzoc finit de les convaincre.

– Ce qu'il veut dire, c'est que je peux aisément vous convaincre de le hacher menu ou encore de le transpercer de vos flèches. Je peux aussi vous inviter à sauter dans le vide, mais tout cela ne m'amuserait pas, non. Je pense que je pourrais trouver bien plus perfide et distrayant...

Les deux amis se rappelaient de la première embuscade, près du village des petits hommes de la forêt. Ils savaient que cet infâme personnage disait vrai. Mais comment se résoudre à abandonner ainsi leur compagnon ?

– Il me feut fifant, ajouta le jeune mage pour tenter de les rassurer.

C'était vrai, d'ailleurs il en avait donné l'ordre à ses sbires avant qu'ils ne donnent l'assaut. Alors, peut-être pourraient-ils revenir plus tard... monter une embuscade à leur tour... Broncos regarda son ami. Celui-ci lui lança un regard suppliant.

– H'artez ! dit-il dans un souffle.

Les fanes de carotte sauvage dépassant de sa bouche accentuaient son allure pathétique.

Résigné, Broncos fit un petit signe d'au revoir et s'éloigna, tête baissée. Marilia posa un baiser sur la joue du jeune mage. Nordol suivit péniblement sa protégée dans l'escaliers. En passant dans la grande salle, ils croisèrent un âne qu'on avait, à l'évidence, soulagé d'une partie de son chargement. En levant les yeux, ils virent Phydro qui finissait d'installer une plate-forme de corde tressée, tout là-haut près de la voûte au dessus de l'autel. L'installation retenue par un ensemble de liens et de poulies, pouvait permettre à plusieurs personnes de s'y installer. Par contre aucun système ne permettait de s'y hisser.

Quand les trois indésirables eurent évacué les lieux, Phydro fut invité à en faire autant. Seul l'âne fut autorisé

à assister à la suite. Bolzoc utilisa de lourdes pierres pour condamner l'entrée principale de façon à ce qu'il fut impossible de la débloquent de l'extérieur. Il se sentait soulagé, presque guilleret. La puissance de son sujet lui permettait d'envisager l'avenir avec sérénité.

VII

***La bravoure et la gloire ne font pas bon ménage,
seul le talent du conteur permet de les réconcilier.***

(Issu de la tradition orale Waskiidi –

Parole attribuée à Glab'oux, légende de Wahomé)

1

8^{ème} jour du mois de Silla

A quelques pas l'un de l'autre, les deux mages se faisaient face. Bolzoc semblait détendu, il avait retiré son masque, accordant à Débyan le privilège de contempler son visage. Le jeune mage se serait bien passé de cette faveur aux allures d'arrêt de mort. Si l'archimage avait pris la peine jusque là de dissimuler ses traits, il devait y

avoir à ça une bonne raison. Il constata néanmoins avec une certaine surprise que ce visage n'avait rien d'effrayant.

– Quel bonheur d'être enfin, à nouveau réunis..., déclara le mage noir faussement pensif, un index posé sur le menton, ... avant de l'être encore plus, ajouta-t-il avec un sourire sarcastique.

Puis il se tut comme s'il attendait quelque chose. Il n'eut pas à patienter longtemps. Répondant à une pulsion soudaine, Débyan usa de son art pour lui enfoncer son propre chapeau sur les yeux et s'élançer dans le même instant vers la seule brèche de la voûte par laquelle il savait pouvoir s'enfuir. Comme il s'élevait à une vitesse qui le surprit lui-même vers cette source de lumière synonyme de vie et de liberté, il vit devant ses yeux défiler l'histoire de son existence : de sa jeunesse, il ne lui restait que bien peu ; des jours ternes et monotones passés à Bercigore, il ne gardait que le visage bienveillant de son ami Falamar, par contre de ces derniers jours lui revinrent un flot d'images chargées d'émotion : sa rencontre avec Broncos, ses premiers émois près de la rivière, Marilia, Nordol, les rires, l'océan, la forêt, la liberté. Les premières bouffées de l'air pur du dehors lui emplirent les poumons. Il tendait la main vers le jour, comme pour cueillir un fruit mur, quand il se sentit retenu par une force contraire. Lentement, il ralentit, puis, inexorablement, il se retrouva entraîné en arrière. Ayant puisé dans ses souvenirs une vitalité nouvelle, il redoubla d'effort refusant de s'abandonner à la fatalité de ce combat inégal.

Surpris de cette résistance farouche, le mage noir relâcha quelque peu sa pression, laissant volontairement

son adversaire espérer une issue favorable, puis, lassé de jouer au chat et à la souris, il décida de ramener sa prise comme un pêcheur ramène sa ligne après avoir laissé le poisson s'épuiser dans une vaine lutte.

Dans un dernier coup de rein, Débyan réussit à dévier sa trajectoire déclinante vers l'asile du tapis de cordes tressées suspendu au-dessus du vide dans un but qui ne lui resterait sans doute pas mystérieux bien longtemps.

Bolzoc relâcha son effort, craignant d'endommager son installation. Bizarrement son visage reflétait plus la satisfaction que la contrariété à laquelle on aurait pu s'attendre, après cette partie de bras de fer mental achevée sans réel vainqueur.

De l'endroit où il se trouvait, Débyan remarqua un série de gargouilles disposées tout autour de la voûte, dans un but probablement décoratif, mais qui, usées par le temps et partiellement recouvertes de mousses, ressemblaient à présent à de vieilles souches surplombant le vide. L'une d'elles, fortuitement placée à la verticale du mage noir, semblait particulièrement délabrée. Débyan se concentra si furieusement, que des gouttes de transpiration perlèrent sur ses tempes parcourues de veines gonflées par l'effort. Quelques débris se détachèrent tout d'abord, puis toute la statue bascula entraînant une partie de la paroi. L'ensemble s'effondra sur Bolzoc qui disparut dans un nuage de poussière. Débyan, plein d'espoir, le cœur battant, chercha à distinguer à travers le rideau de fumée, le corps de son terrible adversaire. Il entendit un rire tonitruant, puis, le mage noir, qui, couvert de poussière avait viré au gris, émergea des gravats un air franchement jovial dessiné sur

son visage habituellement plus austère.

– Tu as presque réussi à me faire tousser ! Ironisa-t-il en s'éventant de son chapeau.

Débyan saisit la tête entre les mains. Per-pat-sug-lev-kin, Per-pat-sug-lev-kin, Per-pat-sug-lev-kin ...

Bolzoc prenait un plaisir évident à constater les progrès de son insolent adversaire. Sa maîtrise de la kinésie et de la lévitation l'auraient classé, tout simplement, parmi les tous meilleurs éléments jamais formés à Bercigore. Sa technique restait frustrée, mais sa puissance dans ces deux domaines avait atteint un degré hallucinant. Cette évolution record était sans aucun doute à mettre sur le compte d'une répétition inédite de mises en situations de danger réel. A ce rythme, cet impudent serait devenu une menace en à peine quelques années !

Bolzoc en était à ce point de sa réflexion, quand il vit une femme nue se matérialiser devant ses yeux ébahis. Il faillit s'étouffer de surprise, de bonheur, mais surtout... sous l'effet de d'hilarité. Cet effronté tentait de lui faire le bon vieux coup de la femme nue... Incroyable ! Le niveau de sa lucidité avait dû suivre une courbe inversement proportionnelle à l'accroissement de ses pouvoirs mentaux ! Comment avait-il pu envisager un seul instant le déstabiliser en utilisant un stratagème aussi éculé ? Son adversaire le connaissait pourtant suffisamment pour savoir qu'au cours de ses nombreuses vies il avait goûté plus qu'à son tour aux plaisirs de la chair. Il devait tout de même inscrire à son crédit, et d'ailleurs n'était-ce pas là l'essentiel, le choix d'un modèle superbe, une qualité d'image époustouflante et un brin de fantaisie dans le choix des couleurs, cette peau bleutée... bref : un travail

artistique remarquable, mais complètement hors sujet ! Malheureusement hors sujet, pitoyablement hors sujet. C'en était presque touchant, pathétique. Bolzoc se sentit gagné par la compassion. Un si bel effort, si mal récompensé. L'histoire de sa propre vie : incompris, solitaire, fatigué... Ce voyage l'avait éreinté. Lessivé comme ce pauvre confrère sur la plate-forme, hors sujet, sans espoir d'être un jour à la hauteur. Et lui Bolzoc, était-il à la hauteur ? Indéniablement il était un grand mage, le plus grand même que cette terre ait porté ! Mais pour être encore plus grand, aussi grand que Silla, que pouvait-il faire sinon donner la vie plutôt que la prendre ! Épargner ce jeune fou : voilà ce qui le rendrait l'égal d'un dieu ! Ce jeune fou... Bolzoc répéta ces trois mots en dodelinant du chef, pas si jeune tout de même... Bien sûr comparé à lui on pouvait dire que...

Berné ! Il l'avait berné ! Le mage gris-noir secoua frénétiquement la tête pour reprendre ses esprits. Il s'élança vers la passerelle de cordage et y trouva son adversaire, épuisé, hagard. Il avait bien failli réussir son coup. Sans cette petite erreur, il aurait pu l'endormir complètement et prendre la fuite. Enfin dans l'état où il se trouvait, il n'aurait pas été bien loin.

Débyan était vaincu, exténué, anesthésié. Il avait livré un combat dont il pouvait être fier : il avait fait vaciller Bolzoc. Pour la première fois, il pouvait être sûr d'avoir été à la hauteur. Quand il avait compris que l'image de Marilia sortant de la rivière avait autant d'effet sur l'archimage qu'un verre d'eau salée sur un ivrogne en goguette, il s'était senti minable, abandonné, résigné. Mais au lieu de se laisser submerger par le désespoir, il avait projeté toute cette émotion sur Bolzoc et cela avait

bien failli marcher ! Mais il y avait eu ce mot, « jeune », pourquoi ce mot précis était-il incongru ? Il ne le saurait jamais. Bolzoc plongeait son regard dans le sien sans qu'il put détourner les yeux. Ses membres s'engourdirent, se raidirent, la mort... une dernière pensée pour ses amis, pour Falamar... puis le noir... le froid... plus rien...

2

Ce que fit l'archimage du corps de Débyan, Phibro en fut le seul témoin. Poussé par la curiosité, il observa par une fissure de la voûte, le comportement surprenant de son maître. Celui-ci allongea le jeune mage livide sur la plate-forme de cordage suspendue loin du sol, avala une potion puis s'étendit près de sa victime. Quelques instants plus tard, un halo de lumière diffuse s'échappa du front de Bolzoc, glissa lentement sur le visage de Débyan puis plongeait brusquement vers le sol où il disparut avec un chuintement sonore. Sans savoir pourquoi, Phibro sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il lévita jusqu'à la passerelle tendue au dessus du vide et se pencha sur les deux corps allongés côte à côte. Celui du mage noir était sans vie, l'autre ouvrit les yeux. Phibro comprit. Sans perdre un instant, il prit la fuite, il en savait trop désormais.

3

Broncos et ses deux compagnons n'avaient pas pu se traîner bien loin. L'état de Nordol lui imposait de fréquentes pauses. Quand ils virent Phybros les survoler, il ne fit aucun doute qu'il était en fuite. L'espoir fou que Débyan ait vaincu Bolzoc germa immédiatement dans l'esprit de Broncos. Pourquoi ses sbires fuiraient-ils si le mage noir avait été vainqueur ? Il décida de faire demi-tour pour se rendre compte par lui-même. Marilia se laissa convaincre facilement. Nordol retourna sur ses pas avec un regain de vitalité. Une fois qu'ils furent arrivés sous le porche du temple, ils furent arrêtés par l'énorme pierre que l'archimage avait disposée pour condamner l'entrée. Broncos et même Nordol tentèrent de la faire pivoter, mais sans succès. Il s'assirent, découragés. Soudain le rocher commença à bouger de lui-même avant de s'écrouler vers l'intérieur du temple. Débyan apparut par l'ouverture, il avança vers ses amis d'une démarche empruntée et déclara d'une voix qui n'était pas vraiment la sienne :

– Je suis heureux que vous soyez revenus.

4

Broncos et ses amis pénétrèrent avec méfiance dans la grande salle. Ils y découvrirent le corps de Bolzoc

allongé sur le sol. Bien sûr, le mage noir était on ne peut plus mort et Débyan on ne peut plus vivant, pourtant quelque chose clochait.

On aurait pu imaginer, à l'occasion de retrouvailles aussi inespérées, un accueil autrement plus chaleureux que celui dont le jeune mage les avait gratifiés. Pas de rires, pas de pleurs, pas d'embrassades. Débyan se contentait d'attendre poliment que ses camarades se décident à lui adresser la parole.

Nordol s'approcha de lui. Il se baissa pour renifler son odeur, puis il s'éloigna apparemment satisfait.

Plus que perplexe, Marilia restait muette. Elle sortit une flèche de son carquois et la plaça sur son arc, manifestement décidée à s'en servir à la moindre alerte.

Broncos savait qu'il était envisageable que le mage noir ait pu prendre à ses yeux l'image de Débyan. Mais il lui était, en revanche, impossible de tromper l'homme-singe, or ce dernier avait reconnu l'odeur de son compagnon. Après avoir longuement observé le corps de Bolzoc, le guerrier leva la tête vers celui qui semblait être Débyan. Il chercha son regard, soupira, se racla la gorge puis déclara en faisant son possible pour se maîtriser :

– Je crois que tu n'es pas Débyan. Je crois que tu es Bolzoc et que tu as usé de je ne sais quel maudit sortilège, pour voler le corps de mon ami.

– En effet, je ne suis pas Débyan, répondit l'autre de cette voix étrange, mélange inquiétant de ce qu'elle aurait du être et de quelque chose d'autre, à la fois impalpable et impossible à ignorer.

Le rythme, l'intonation peut-être...

– Je suis Falamar.

– Broncos et Marilia se regardèrent stupéfaits.

– Mais Débyan est vivant : il est avec moi, poursuivit l'autre, laconique.

– Où ça ?! S'exclama le guerrier, en jetant un regard inquiet vers l'âne, qui broutait paisiblement une touffe d'herbe près du corps de son ancien maître.

– Ici, répondit celui qui prétendait être Falamar, en pointant un index solennel sur sa tempe.

– Tu dis tu es Falamar, mais qu'est-ce que tu peux dire pour prouver cette chose là, demanda Marilia avec méfiance.

Son interlocuteur prit quelques instants de réflexion, puis répondit en désignant le petit instrument pendu à son cou :

– C'est moi qui ai donné ce sifflet à Débyan.

– Ça ne prouve rien, rétorqua Broncos, si tu as été capable de prendre le corps de Débyan, pourquoi n'aurais-tu pas été capable de lui voler aussi ses souvenirs ?

– Ce que tu dis est sensé, guerrier, et je ne peux te prouver le contraire, cependant si j'étais Bolzoc et si j'avais pris le corps de notre ami ainsi que ses souvenirs, qu'est-ce qui m'empêcherait d'imiter aussi sa

voix ? Pourquoi n'utiliserais-je pas sur vous de mes immenses pouvoirs ? Pourquoi vous aurais-je ouvert l'accès au temple ?

Les trois compagnons restèrent muets, partagés entre l'espoir et la crainte d'une nouvelle désillusion.

Considérant que son auditoire semblait maintenant prêt à l'écouter, celui qui prétendait être à la fois Falamar et son disciple entama un long monologue.

– Ce que je vais vous raconter est sans doute un peu difficile à admettre. Pourtant c'est la seule et unique vérité. Heureusement, Débyan vous a déjà donné un petit aperçu de ce que vous considérez comme de la magie. Nous autres mages, nous préférons utiliser le mot *chiwah* ou parler de force mentale. Quoi qu'il en soit, vous avez déjà pu constater de quoi était capable Débyan. Eh bien, sachez que le *chiwah* permet des prodiges disons... d'une autre nature. Pour comprendre ces choses étonnantes que je vais vous divulguer, il vous faut tenter d'imaginer ce qu'est la force vitale : tout être vivant possède un peu de cette énergie. Elle est le siège de la conscience. Elle surgit des entrailles de la terre, pour investir le corps de l'embryon dans le ventre de sa mère, et y retourne quand un être meurt pour se dissoudre dans le réservoir inépuisable de la vie.

En général une unique conscience habite chaque individu. Cependant, rien n'interdit que plusieurs ne s'y développent en parallèle. En fait, quand l'énergie vitale s'installe à l'intérieur d'un crâne, elle le fait de façon très chaotique : une multitude de bulles de conscience s'y développent, puis, en général, elles s'agglomèrent

petit à petit pour ne plus en faire qu'une seule. Il arrive, cependant, que deux consciences, ou même plus, subsistent au delà de l'accouchement. Ces consciences se trouvent alors stimulées de façon égale, par un flot de sensations et d'émotions. Au bout de quelques mois, elles sont toutes capables de contrôler le corps qui les abrite. L'une d'elles pourtant, sans que l'on sache pourquoi, parviendra instinctivement, à priver les autres de ressources, et ainsi les affaiblir suffisamment pour que Silla les rappelle à lui. Jusque là, chacune des consciences profitera pareillement de toutes les informations que leur transmettra le corps, mais elles ne pourront prendre qu'alternativement son contrôle, de la même façon que plusieurs passagers peuvent monter ensemble dans une charrette, mais qu'un seul à la fois peut conduire l'attelage. Il arrive que plusieurs personnalités de force égale se développent et persistent. Dans ce cas, elles sombrent généralement dans la folie ou s'éliminent mutuellement.

Quand la cohabitation a duré suffisamment longtemps, mais que l'une des deux personnalités s'est finalement imposée, il reste comme un espace vide mais fonctionnel, qu'aucune énergie vitale ne comblera : un siège vide près du conducteur, pour reprendre la comparaison de la charrette. Il est possible à une personne déterminée de monter en marche et de s'asseoir sur ce siège : c'est ce que l'on appelle un transfert.

Pour réaliser un transfert avec succès, il faut tout d'abord repérer un sujet qui possède, en quelque sorte, cette fameuse case vide. En utilisant ses pouvoirs de perception, un mage initié peut détecter ce phénomène

chez un bébé âgé d'environ une année. A ma connaissance, dans la région de Sarlin, seul moi-même, le peu regretté Bolzoc, ce pauvre Colo et peut-être Phybrou pouvions être qualifiés d'initiés. La coutume du choix de Silla permet de repérer les nourrissons présentant des dispositions pour la magie. Quelques mois plus tard, on cherchera, parmi les futurs mages, d'éventuels sujets capables d'accueillir un transfert. Ceux-ci sont rares et pas forcément doués pour la magie. Débyan, lui, était exceptionnel à tous points de vue.

L'intérêt d'un transfert est bien sûr de rallonger l'existence de façon virtuellement illimitée. Il est aussi, pour un mage, de perfectionner son art à l'infini : la technique se conserve en effet lors d'un transfert. Il n'en va pas de même pour la puissance. C'est pourquoi il est nécessaire que le sujet soit bien entraîné : l'intrus devra se contenter de la puissance de sa victime. Un mage pourrait s'introduire dans l'esprit d'un nourrisson, mais il n'aurait aucun avantage à cela : il est préférable de former un mage et de ne s'emparer de son corps que quand la puissance de ses pouvoirs sera devenue suffisante. Il ne faut pas attendre trop longtemps cependant, car en vieillissant, une conscience devient plus difficile à éliminer : en règle générale, on considère que plus une conscience est âgée, plus elle est coriace. Bolzoc avait déjà réalisé plus d'une dizaine de transferts, autant dire qu'il était pratiquement invincible, de ce point de vue tout du moins. Débyan lui, représentait un sujet idéal, un sujet comme il ne s'en présente pas plus d'un par siècle : il était capable d'accueillir un transfert et en plus il présentait des dispositions exceptionnelles pour la maîtrise du

chiwah. Quand il a fuit de Bercigore, il était mûr pour un transfert.

Le problème le plus délicat que doive résoudre le candidat au transfert, c'est de quitter son corps. Il n'existe qu'une méthode connue : mourir. Quand une personne lâche son dernier souffle, son énergie vitale le quitte et retourne à la terre. Si elle croise en chemin un sujet réceptif, elle cherchera à s'y reloger, un peu comme l'eau pénètre dans la cruche vide quand on la plonge dans la rivière. Une fois le corps du sujet investi, il ne reste qu'à éliminer le propriétaire légitime. La plupart du temps, celui-ci ne résiste pas, il ne comprend même pas ce qui lui arrive.

Pour que le transfert réussisse, il faut tout préparer minutieusement. Tout d'abord, l'opération doit se dérouler loin du sol, sinon l'énergie vitale retournerait à la terre, dont le pouvoir d'attraction est plus grand. Il faut aussi hypnotiser le sujet récepteur, sinon celui-ci repousserait inconsciemment toute intrusion. Ensuite, il ne reste plus au candidat qu'à se donner la mort. Bolzoc, lui, a utilisé un poison très violent.

Jadis les transferts se déroulaient à Bercigore dans la vieille salle de cérémonie. Mais cette pratique est devenue peu à peu impopulaire, puis carrément proscrite. Elle est depuis bien longtemps tombée dans l'oubli. A l'époque, le candidat et sa victime étaient sanglés, ce qui évitait bien des problèmes.

– Je veux bien admettre tout ça, intervint Broncos qui sentait poindre le mal de crâne, mais toi... enfin vous, si vous êtes celui que vous prétendez, comment êtes-vous arrivés là et pourquoi êtes-vous si bien

renseigné ?

– Hum, ouais... j'aurais préféré éviter d'aborder ce sujet, mais bon, de toute façon au point où j'en suis, cela n'a plus guère d'importance. Eh bien, je dois avouer que j'ai longtemps figuré parmi les proches de Bolzoc. Je n'en suis pas fier. J'étais jeune alors, et aveuglé par l'ambition. Je ne connaissais ni doute ni compassion. Bolzoc avait besoin d'hommes de confiance pour diriger Bercigore et organiser le recrutement des sujets. J'ai travaillé pour lui pendant plus d'un demi-siècle et pour me récompenser, il m'a offert un transfert... Probablement le dernier qui se soit déroulé en public, dans la salle de cérémonie. Depuis il y en a eu encore quelques autres, mais de façon plus discrète. La population de Bercigore est jeune, tous ceux qui ont connu cette époque sont morts ou partis sous d'autres cieux. Plus personne n'a gardé le souvenir de ces actes barbares. J'en suis le dernier témoin.

C'est un privilège dont je me serais bien passé. Depuis le jour de mon transfert, je suis rongé par le remords. Pour prendre possession du corps que Bolzoc m'offrait, il m'a fallu éliminer son propriétaire. Quand j'ai compris toute l'horreur de la situation, il était trop tard pour reculer. J'ai privé le pauvre homme de son bien le plus intime, et en effectuant ma triste besogne j'ai perçu, avec une intensité extrême, l'immensité de son désespoir. J'ai cru sombrer dans la folie. Hanté par l'abomination que j'avais commise, j'ai continué à vivre par lâcheté, tourmenté par la crainte du jour où je devrais affronter la colère de Silla. Par la suite, je me suis réfugié dans la solitude et la méditation. A Bercigore, on me tenait pour fou, j'étais néanmoins

toléré pour mes talents de guérisseur.

Petit à petit, j'ai compris toute la futilité de l'ambition qui avait fait de moi un monstre. J'ai ouvert les yeux sur la laideur de cette école où l'on fabrique des scélérats. Et puis, au crépuscule de ma trop longue existence, j'ai rencontré Débyan : un joyau égaré dans la fange.

Notre relation déplaisait à Bolzoc et il y aurait mis un terme, s'il n'avait été aveuglé par l'espoir d'en tirer profit. En effet, Débyan avait, jusque-là, déçu les immenses espoirs qu'il fondait sur lui. Notre jeune ami ne tenait pas toutes ses promesses : alors qu'il aurait dû surclasser ses camarades, il restait un élément anonyme, d'une puissance à peine médiocre.

Tout changea à partir de l'instant où nous sommes devenus amis. Son niveau commença à croître au rythme de nos rencontres. Débyan ne s'épanouissait pas dans la laideur de Bercigore. Il lui fallait de la chaleur, de la fantaisie, du rêve, toute chose que je lui procurais... le conduisant malgré moi à sa perte. Quand j'ai compris que le transfert devenait imminent, j'ai usé de mes pouvoirs pour pousser Debyan à s'enfuir.

J'aurais pu simplement l'aider à s'enfuir de Bercigore, mais que serait-il devenu ensuite ? Tout ce qu'il connaissait du monde, c'était ce que je lui avais raconté sur Sarlin et la grande forêt. Alors, l'idée a germé dans mon esprit, de réaliser ce transfert moi-même : pénétrer dans l'esprit de Débyan sans chercher à l'éliminer ce qui revenait à me sacrifier moi-même. Ce sacrifice représentait une façon d'arracher Débyan aux griffes de Bolzoc, mais aussi l'occasion de me racheter

en partie de mes fautes : donner, en quelque sorte, à un innocent, la vie que j'avais volé jadis.

Mon plan était simple : Bolzoc retrouverait mon corps sans vie dans la salle de cérémonie, il conclurait forcément à un transfert. Comme je savais que ce rapace n'imaginerait pas un instant, que l'on puisse avoir l'idée saugrenue de réaliser un transfert sans éliminer le sujet, j'étais certain qu'il penserait se lancer, non à la poursuite de Débyan, mais à la mienne ! J'ai tout fait pour le conforter dans cette hypothèse : j'ai donné mon sifflet à mon jeune ami et usé de mes pouvoirs pour le convaincre de traverser la plaine aux lions. Il fallait simplement qu'il en ait le courage... Quoi qu'il en soit, Bolzoc retrouverait Débyan en pensant me prendre. Il préparerait au plus vite son transfert pour me chasser de ce corps et, avec l'aide de Silla, mettrait lui même un terme à sa misérable existence. Ce que je n'avais pas imaginé, c'est que Débyan irait aussi loin.

– Mais vous ne pensiez pas qu'il reconnaîtrait Débyan, tout comme nous autres avons reconnu en vous un imposteur ? demanda Broncos de plus en plus convaincu et plein d'espoir.

– Bolzoc avait suivi les progrès de Débyan mais sans jamais s'intéresser à sa personnalité, il ne le connaissait donc pas vraiment. Bolzoc, qui plus est, n'avait jamais eu un goût prononcé pour la conversation : je ne craignais donc pas vraiment qu'il donne à sa victime l'occasion de s'exprimer. Et puis c'était un risque à prendre...

– Et pourquoi tu as pas expliqué le plan à Débyan ?

Demanda Marilia, qui éprouvait quelques problèmes de vocabulaire, mais qui grosso modo réussissait tout de même à garder le fil de l'histoire.

– J'aurais pu tout lui dire, mais le connaissant, je suis sûr qu'il aurait refusé que je me sacrifie pour le sauver. Jamais ensuite, je n'aurais pu réaliser le transfert à son insu. Et puis, la simple idée de partager son esprit avec quelqu'un est loin d'être quelque chose d'anodin...

– Bien, jusque là je vois. Mais après, comment le gamin s'est-il retrouvé dans l'auberge malfamée de cette crapule de Téniel, interrogea Broncos.

– Le transfert se fait sous hypnose du sujet. Cette hypnose peut durer toute une journée. Pendant ce temps le sujet est inconscient. L'intrus jouit du corps à sa guise. Quand le légitime propriétaire revient à lui, les deux esprits s'affrontent pour le contrôle du corps. L'esprit le plus fort est, comme je l'ai déjà dit, presque toujours le plus vieux. Quand Débyan est revenu à lui, il était assis en tailleur à l'ombre d'une meule de foin, face à l'auberge. Il était bien sûr un peu désorienté, mais il avait une idée en tête : traverser la plaine et gagner la grande forêt. Pour ce qui est du reste, je n'y suis pour rien. Je n'ai été qu'un spectateur, enfin... presque.

– Presque, s'étonna Marilia.

– Oui, il fallait tout de même que mon esprit survive assez longtemps, pour que je puisse mener à bien la mission que je m'étais fixée. Je savais que mon jeune ami pourrait encore avoir besoin de mon aide. Or

si l'une des consciences, comme je l'ai fait, ne lutte pas pour le contrôle du corps, elle subsiste certes comme « passager » quelque temps, mais privée d'initiative, elle s'étiole et meurt en quelques jours. C'est généralement le sort des esprits les plus faibles, et donc celui qui était promis à Débyan. Dans l'état qui était le mien, on entend tout, on voit tout, on ressent tout, mais ça se limite à ça. Pour ne pas disparaître avant la confrontation avec Bolzoc, je faisais donc des exercices, la nuit, pendant le sommeil de Débyan : des battements de paupières surtout...

– Ah bon, s'étonna Broncos intrigué, pourquoi « surtout » ?

– Eh bien, il faut comprendre que les événements n'avaient pas pris tout à fait la tournure que j'espérais. Je ne pensais pas que Débyan serait capable de s'entourer de compagnons aussi tenaces et courageux et euh... oui enfin bref, cette petite aventure commençait à tourner en longueur et il me fallait autre chose que des battements de paupières pour espérer durer le temps nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Il me fallait un remède de cheval...

– Bon, ça va ! On a compris maintenant, vous pouvez cracher le morceau : dans de telles circonstances, je ne vois pas vraiment ce qui pourrait nous fâcher, s'impatienta Broncos.

– Vous avez tout à fait raison, aussi parlerai-je sans détour. Pour tout dire, je me suis offert une émotion forte, finit-il en regardant Marilia du coin de l'œil.

Broncos et Marilia se regardèrent sans comprendre.

– Vous vouliez un bébé, reprit-il en s'adressant à la fille des bois, il me fallait un peu d'exercice... J'ai un peu aidé Débyan à se décider, mais il était tout à fait consentant. Il a laissé la vie trouver son chemin...

Marilia lâcha quelques mots, sans doute peu élogieux, dans la langue des petits hommes des bois. Broncos se leva et saisit son interlocuteur par le col.

– Si vous me frappez, c'est Débyan qui aura mal à son réveil, avertit celui qui prétendait être Falamar.

– Tu t'en tires bien, marmonna Broncos en lâchant le mage.

– Ce n'est pas grave, déclara Marilia en prenant la main de Broncos dans la sienne, si tu veux bien être son père, cet enfant aura beaucoup de la chance et on s'en fout le reste.

Le colosse regarda tendrement sa belle, puis s'adressa de nouveau à Falamar avec nettement moins de délicatesse.

– Bon, alors termine ton histoire maintenant, que s'est-il passé ici ?

– Oui, et bien, comme je l'avais supposé, Bolzoc était convaincu que j'avais éliminé Débyan. Je pense que la déroute des siamois, Colo et Phyro, avait du le conforter dans cette idée. Comme il croyait que c'était moi son adversaire, il n'a pas été trop surpris par la résistance que lui a opposée Débyan. Moi, par contre, je n'en suis pas encore revenu ! J'ai bien cru que Débyan allait réussir encore une fois à s'en sortir. Il a

utilisé avec opportunisme, son pouvoir de suggestion sur Bolzoc. Mais quand on utilise cet artifice, il faut imposer à la personne visée, une image crédible, or Débyan a évoqué sa propre jeunesse... Pas de chance ! Pour Bolzoc qui pensait avoir affaire à moi, le détail était incongru : j'ai quand même plus de cent cinquante ans. Cette fausse note a ramené le mage noir à la réalité. Ensuite il a pratiqué le rituel et hypnotisé Débyan. Puis il a absorbé le poison, et dans ces circonstances pas question de contre-poison ! En fait, si le transfert échoue, on n'est jamais au courant ! Comme j'occupais déjà la place du passager, la force vitale de Bolzoc, au lieu d'investir le corps de notre jeune ami, est retournée vers la terre... et sans doute pire !

Nordol n'avait pas compris grand chose, sinon que Débyan n'était pas vraiment lui-même mais ne tarderait pas à le redevenir. Marilia et Broncos durent demander quelques explications complémentaires pour être sûrs d'avoir tout compris. Quand tout fut clair, Falamar déclara :

– Je suis conscient que toute cette histoire est complexe et probablement difficile à croire. Cependant, si vous voulez retrouver votre ami, vous n'avez d'autre choix que de me faire confiance. Quand Débyan s'éveillera, je lui laisserai la place. Pendant quelques temps encore vous saurez que je suis assis sur le siège du passager, mais petit à petit ma force vitale s'estompera et s'il plait à Silla de pardonner mes lourdes erreurs, je rejoindrai notre mère la terre pour me mélanger aux forces de la nature. Sinon j'irai expier mes fautes dans quelque magma bouillonnant en

compagnie de Bolzoc et ses semblables. Quand votre ami reviendra à lui, ne lui parlez pas de moi. Dites seulement que vous êtes revenus alors que Bolzoc pratiquait un rite dont vous ignorez le but. Marilia a escaladé le temple et trouvé une faille dans la voûte, Débyan sait qu'elle existe. De là, elle a tué Bolzoc d'une flèche en plein cœur alors qu'il était en transe.

Puis se tournant vers Broncos :

– Je sais que certains secrets sont lourds à porter, mais parfois il vaut mieux ignorer la vérité que de vivre hanté par les fantômes du passé.

Après avoir prononcé ces derniers mots Falamar demanda qu'on le laisse méditer. Marilia dut vaincre sa répulsion pour tirer une flèche dans le cœur du corps sans vie du mage noir. Après une longue journée d'attente, Débyan émergea de son sommeil. Il retrouva ses amis avec une grande joie et une grande émotion. Le soir était encore loin et la petite troupe repartit avec l'âne de Bolzoc et ses vivres. Ils regagnèrent sans encombre le grand mur sous le regard triste du vieux barbu solitaire, perché au sommet de l'antique temple abandonné.

Epilogue

Quand ils eurent franchi le mur de fortification, Débyan et ses amis ne tardèrent pas à rencontrer les survivants de la petite armée de Bolzoc. Leur arrivée fut annoncée bruyamment par le petit chien, baptisé entre temps « Couillu », et qui semblait avoir repris du poil de la bête. Il y avait là Kalbuck, Rameluck, le muletier et son nouvel ami ainsi que quatre autres soldats. Le niveau de fraîcheur physique semblait variable d'un individu à l'autre, cependant aucun d'eux ne semblait affecté de graves blessures et tous baignaient dans une euphorie sans doute passagère. Ils revenaient de loin et célébraient la joie d'être encore de ce monde.

Après quelques palabres qui leur permirent de constater qu'il n'y avait entre eux aucun contentieux, les deux groupes décidèrent d'établir leur camp au même endroit et de passer la nuit autour du même feu. Ils respectèrent une courte période d'observation puis sympathisèrent, poussés par la curiosité d'en savoir plus sur leurs ennemis d'hier et unis dans la haine de l'infâme personnage qui les avait entraînés dans cette aventure. Il maudirent un destin aveugle qui amène des hommes honnêtes à servir des crapules et opprimer des innocents

puis, jusque tard dans la nuit, ils entonnèrent des chansons de leur pays que Marilia écouta avec beaucoup d'attention et Débyan avec perplexité.

Le lendemain, les membres du groupe de Kalbuck prirent le chemin du retour pour rejoindre le bateau qui les attendait à deux jours de marche. Leurs anciens adversaires proposèrent de les accompagner, motivés par la perspective de passer quelques jours sur la plage à récupérer de leurs émotions. Quand tout ce petit monde arriva à bon port, leur navire avait déjà levé l'ancre.

Abandonnés à une demi lune de marche de toute ville « civilisée », peu pressés d'enfiler à nouveau le joug de leur vie passée, ils décidèrent de prendre le temps d'étudier sereinement leur situation. Seul le muletier était attendu au pays. Sa femme était à l'entendre fort jolie et bien plus jeune que lui. Il n'était pas bon de la laisser s'impatiser. Le soldat émotif ne se sentait pas prêt pour une vie d'aventurier, Débyan lui avait appris quelques rudiments d'écriture, il retournerait à Sarlin et tenterait de persévérer dans cette voie. Les quatre soldats décidèrent de suivre Kalbuck et Rameluck vers l'est, ils tenteraient l'aventure du côté de Radji. Il y avait sûrement de la place là-bas pour des mercenaires.

Le lendemain midi, après un bon repas le groupe se scinda en deux parties qui s'éloignèrent dans des directions opposées. Débyan et ses compagnons rejoignirent la piste et se dirigèrent vers le village des Waskiidi où Marilia pourrait attendre son enfant entourée de ses proches, avant de repartir peut-être un jour à la découverte du monde.

Faisant voile vers Sarlin, Phibro fuyait. Quand il avait vu le corps sans vie de Bolzoc, couché sur la nacelle, il avait compris que tout ce que lui avait raconté Colo était vrai. Un transfert ! Le mage noir avait investi le corps de Débyan. L'archimage réussirait sûrement à rejoindre Sarlin par ses propres moyens. Il éliminerait alors le seul témoin de son forfait, le seul capable de révéler quel visage se cachait sous les traits figés de ce masque hideux. Il fallait le prendre de vitesse, le seigneur Corbane apprécierait certainement ses révélations.

